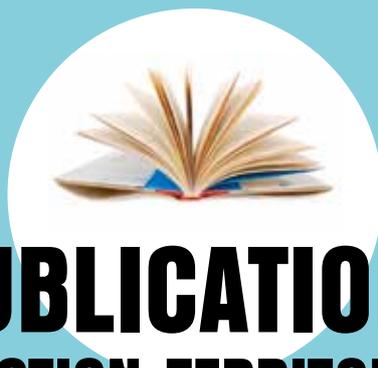


LECTURES.CULTURES





PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques – Centres culturels – PointCulture)



Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions.
Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- *Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base*, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Lectures.Cultures

GRATUIT !

Dossiers :

- Eros Cultura ; L'Empire des jeux ;
La mémoire et l'oubli.

Ancienne revue *Lectures* (années 1981-2016) :

GRATUIT !

Derniers dossiers thématiques

déclinés en bibliothèque :

- Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Réseau public de Lecture en Communauté française - évolutions, de 2002 à 2014 (statistiques annuelles) : GRATUIT !

Collection « Outil bibliothèque » : GRATUIT !

- *Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères*, 2008
- *Construction d'un plan local de développement de la lecture*, 2011
- *L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement*, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : GRATUIT !

- *Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques*
- *Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!*
- *Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)*

Autres titres de la collection « Cahiers » :

- Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture, Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littéraire de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : GRATUIT !

- *Les Institutions belges : liste d'autorité-matière* (au 31/12/2006)
- *Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière* (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livre) :

- *Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles*, 2014, 12,00 €
- *HaHaHa ! Des livres jeunesse pour rire*, 2019, 5,00 €.

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Abonnements : tél. : +32 (0)4 232 40 17 – mél : annie.kusic@cfwb.be

EN CONFINEMENT

PAR JEAN-FRANÇOIS FÜEG

directeur général adjoint du Service général de l'Action territoriale

Le service de prêt de livres numériques a décollé et le nombre de nouvelles inscriptions en ligne a décuplé. Les opérateurs d'appui ont augmenté les moyens disponibles pour les achats, de sorte que Lirtuel est devenu le fournisseur de lecture préféré de beaucoup de nos concitoyens.

Le 17 mars dernier, l'administration générale de la Culture s'est retirée sous sa tente. Ce qu'on qualifiait encore de gros rhume au début du mois, dont on avait ri en s'embrassant et en se donnant l'accolade dans les allées de la Foire du Livre, prenait soudain l'allure d'une catastrophe nationale. Les nouvelles sont tombées les unes après les autres, provoquant la stupeur, le désarroi, la tristesse. Ni la Langue française en fête, ni les Nuits d'Encre, ni le Festival du film fantastique de Bruxelles n'auraient lieu. Des centaines d'activités culturelles ont été annulées, plongeant les opérateurs dans l'incertitude, les artistes et créateurs dans la précarité, la population dans l'isolement.

Dans les jours qui ont suivi la prise de conscience du danger, la Première ministre a annoncé la mise en œuvre de mesures de confinement et l'arrêt de toutes les activités non essentielles. Pour les centres culturels et les PointCulture, la situation sanitaire a contraint à garder porte close. Pour les bibliothèques, les choses ont été plus complexes, le gouvernement ayant décidé qu'elles ouvriraient pour proposer un service dit de take-away. Bien que flatté d'accéder à la faveur d'une crise au statut de service essentiel, le secteur a été, dans l'ensemble, plutôt réticent face à cette demande. Et, à l'heure où j'écris, 80 % des bibliothèques sont fermées.

Le Centre de prêt de Naninne s'est distingué durant cette période particulière en fournissant aux hôpitaux et aux services de secours comme les pompiers ou la police fédérale des tentes et du matériel pour organiser les espaces d'accueil des malades. Ces prêts de matériel ont bénéficié à des institutions de tout le pays, tant en Flandre qu'à Bruxelles et en Wallonie. Un bel engagement de service public que je veux souligner ici.

Les bibliothécaires ont enregistré des histoires et des contes qu'ils ont diffusés sur internet à destination des enfants, filmé des saynètes. Ils ont catalogué, élagué, procédé à des récolements. Le service de prêt de livres numériques a décollé et le nombre de nouvelles inscriptions en ligne a décuplé. Les opérateurs d'appui ont augmenté les moyens disponibles pour les achats, de sorte que Lirtuel est devenu le fournisseur de lecture préféré de beaucoup de nos concitoyens.

Du côté des centres culturels, les associations ont créé le portail d'infos Covid-19 pour informer le secteur des aides et dispositions susceptibles de les aider à surmonter les événements. Les équipes se sont mises au télétravail, certaines ont essayé de proposer des activités sur internet à la population ou ont diffusé des informations pratiques, histoire de garder le contact. Cette période est aussi propice à la réflexion et au recul, quelqu'un a écrit : « Quel plaisir de pouvoir nous parler de notre travail, élaborer nos rédactionnels, analyser nos évaluations, clôturer notre saison à venir, répondre aux publics qui nous écrivent... »

La crise sanitaire a lourdement touché nos secteurs. Des appels pressants se sont fait entendre et des situations dramatiques nous sont rapportées chaque jour. Le gouvernement a pris la mesure de ces difficultés et a d'ores et déjà pris des décisions pour faciliter le retour à la normale. Un fonds d'aide de 50 millions a été mobilisé, ce qui permettra de payer les prestataires finaux, les subventions seront maintenues ainsi que les interventions prévues dans le cadre des tournées Art et Vie, un système de prêt d'urgence aux entreprises de la culture sera créé. D'autres mesures suivront.

Les mois qui viennent seront aussi animés par d'intenses débats de société. Allons-nous tout recommencer comme avant ? Qu'est-ce que cet événement nous dit de nous et de notre société ? Ces questions se poseront inévitablement et la population s'en empare déjà. Des enjeux de société vont émerger de ces échanges. Pour animer ces discussions, pour assurer l'émergence des nouveaux possibles, les bibliothèques, les centres culturels et les PointCulture sont déjà sur le pont. ●

Le bimestriel *Lectures.Cultures* est une publication du Service général de l'Action territoriale (SGAT) de la Fédération Wallonie-Bruxelles (secteurs des bibliothèques publiques, Bibliothèque « Espace 27 Septembre », centres culturels, PointCulture, et Centre de prêt de Naninne)

Éditeur responsable :

Jean-François Füeg
Directeur général adjoint
Service général de l'Action territoriale - FWB
44 Bd Léopold II
B 1080 Bruxelles

Rédactrice en chef :

Florence Richter
Mél : florence.richter@cfwb.be

Secrétaire de rédaction :

Paulette Temmerman
Tél. : +32 (0)2 413 21 30
Mél : paulette.temmerman@cfwb.be

Comité de rédaction :

Lapo Bettarini, Diane Sophie Couteau, Céline D'Ambrosio, Célia Dehon, Marie-Angèle Dehaye, Bénédicte Dochain, Françoise Dury, Jean-François Füeg, Sylvie Hendrickx, Florence Richter, Paulette Temmerman, Alain Thomas, Liesbeth Vandersteene, Tony de Vuyst.

Chroniqueurs :

Laurence Bertels, Michel Bougard, Olivier Brüll, Catherine Callico, Thomas Casavecchia, Pol Charles, Roland de Bodt, Isabelle Decuyper, Michel Defourny, Daniel Delbrassine, Philippe Delvosalle, Pascal Deru, Hugues Dorzée, Cynthia Empain, Liliane Fanello, Hervé Gérard, Pierre Hemptinne, Véronique Heurtematte, Benoit van Langenhove, Bernard Lobet, Philippe Maes, Marianne Puttemans, Maggy Rayet, Catherine Renson, Pierre-Jean Tribot, Nathalie Trouveroy, Jacques Van Rillaer.

Recensions de livres et BD

(sur le site www.bibliotheques.be, rubrique Publications) :

Michaël Avenia, Michel Bougard, Thomas Casavecchia, Pol Charles, Benoît Dejemeppe, Anne Delplace, Philippe Delvosalle, Catherine De Poortere, Jean-François Füeg, Arnaud Knaepen, Benoit van Langenhove, Marc Lavallé, Yvette Lecomte, Alexandre Lemaire, Bernard Lobet, Philippe Maes, Bruno Merckx, Catherine Renson, Marc Roeseems, Nathalie Trouveroy, Franz Van Cauwenbergh, Jacques Van Rillaer.

Relecteur (articles) :

André Tourneux

Fabrication :

Graphisme : Polygraph'
Impression : Bietlot

Abonnement :

Annie Kusic
Tél. : +32 (0)4 232 40 17
Mél : annie.kusic@cfwb.be
L'abonnement annuel (5 numéros) est gratuit, sur envoi d'un mail, mentionnant vos nom et adresse postale.



WWW.BIBLIOTHEQUES.BE
WWW.BIBLI27SEPT.CFWB.BE
WWW.CENTRESCULTURELS.CFWB.BE
WWW.POINTCULTURE.BE
WWW.CPM.CFWB.BE

Lectures.Cultures n°18 (Mai-Juin 2020)

4^e année (succède à la revue *Lectures*)
Bimestriel (ne paraît pas en juillet-août)
ISSN 0251-7388



03 ÉDITORIAL

03 En confinement
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 Journée Pro 2020 de l'Astrac :
son métier comme passion
par Nicolas Canta

08 Festival du film sur la ruralité
À travers champs
par Céline D'Ambrosio

10 ICI ET AILLEURS

10 Médiathèque et Bibliothèque
Sésame à Schaerbeek :
rencontre et culture pour tous
par Liliane Fanello

14 MÉTIER

14 Silvano D'Angelo, responsable
administratif et financier au Centre
culturel Eden de Charleroi
par Pierre-Jean Tribot

16 NUMÉRIQUE

16 Des réseaux sociaux
pour les bibliothèques
par Cynthia Empain

19 PORTRAIT

19 Bernard Tirtiaux :
du vitrail à l'opéra conté
par Catherine Callico

SOMMAIRE



22



30



54

22 ACTION

22 La tendance Repair :
quand culture rime avec écologie
par Thomas Casavecchia

26 Ateliers slam et citoyenneté
par Catherine Callico

30 Des artistes pour la migration :
souvenirs d'une exposition
qui ne s'est pas ouverte
par Benoit van Langenhove

34 AUVIO

CD

34 Le portrait musical
par Benoit van Langenhove

DOCU

36 *Brussels Footage* : jeux de meccano
mémoirel pour une ville-puzzle
par Philippe Delvosalle

39 LECTURE

SOCIÉTÉ

39 Capitalisme, stop ou encore ?
par Thomas Casavecchia

42 Temps mêlés avec des classiques
par Pol Charles

45 Jan van Eyck, la matière sublimée
par Nathalie Trouveroy

BD

47 Lewis Trondheim,
joueur et instinctif
par Marianne Puttemans

49 JEU

49 Jeux de société au Japon
par Pascal Deru

51 JEUNESSE

ACTION

51 La leçon d'égalité
de *La Classe des mammouths*
par Laurence Bertels

ENFANT

54 Ateliers d'illustrateurs(trices)
par Michel Defourny

ADO

57 Du Western au féminin
par Daniel Delbrassine

PORTRAIT

59 Marine Schneider,
jeune illustratrice et bourlingueuse
par Isabelle Decuyper

COLLOQUE

61 Journée « Parcours créatifs
autour des albums » en Brabant wallon
par Isabelle Decuyper

JOURNÉE PRO 2020 DE L'ASTRAC :

SON MÉTIER COMME PASSION

PAR NICOLAS CANTA
animateur à l'ASTRAC

Le 28 janvier dernier se tenait la Journée de rencontres professionnelles à la Marlagne. Un rendez-vous annuel attendu par les professionnels en centres culturels. La JPRO de l'ASTRAC, qu'est-ce que c'est ? D'un point de vue statistique, ce sont 230 participants, soit 60 de plus qu'en 2019, issus de 70 centres culturels et d'autres organisations. D'un point de vue technique, ce sont des ateliers thématiques, animés par des intervenants disposant d'une expertise sur le sujet. D'un point de vue pratique, ces ateliers sont précédés et suivis d'une séance plénière et entrecoupés par une pause déjeuner.

L'ESPRIT DE LA JOURNÉE PRO

Mais comment pourrait-on définir l'esprit de la Journée de rencontres professionnelles ? Ce qui en fait le sel ? Ce qui explique un tel rassemblement enthousiaste des travailleurs en centres culturels, tous métiers confondus ?

On peut évoquer plusieurs pistes. Le besoin de se rassembler entre confrères et consœurs sans doute. Comparer les réalités, discuter des impacts de telle ou telle politique culturelle, raconter les dernières anecdotes croustillantes, le départ des uns, l'arrivée des autres... On le voit, on le sent, le secteur vit, se questionne, entreprend, se décourage, rebondit, crée des initiatives... Mais le mieux est de laisser la parole aux principaux concernés :

« Les journées Pro de l'ASTRAC offrent aux acteurs de terrain de toute la fédération des moments de rencontre et de partage d'expériences. C'est pour moi l'opportunité de prendre du recul et de la hauteur par rapport à ma réalité

quotidienne. Je sors de ma commune, de ma Province, pour ouvrir et nourrir mes réflexions, les mettre en perspective. S'ouvrir aux autres et se nourrir des autres est à mon sens essentiel pour mes pratiques. Une des forces de cette initiative est sans aucun doute la gestion des ateliers confiée aux forces vives des centres culturels en mettant ainsi la priorité à la pratique. En tant qu'animatrice d'atelier cette année, j'ai eu le plaisir d'accompagner une trentaine de travailleurs dans une journée dédiée au PECA [« Parcours éducatif, culturel et artistique »], actualité brûlante pour beaucoup d'entre nous, vécu tantôt comme une "menace" tantôt comme une "opportunité" » (Marie Goor, animatrice au Centre culturel de Chênée). On le voit clairement dans ce récit, la possibilité de travailler ensemble à des thématiques d'importance est la clef de voûte de la JPRO. Ces thématiques ne tombent évidemment pas du ciel. L'ASTRAC, au cours de ses missions, récolte la parole des travailleurs, écoute

leurs inquiétudes, leurs réjouissances. Elle est aussi en première ligne pour connaître les travaux du ministère de la Culture et, de ce fait, les grandes tendances qui vont impacter le travail de terrain.

CE QUI SE VIT DANS LES CENTRES CULTURELS

Grâce à ce travail de fond, les thématiques qui remontent à la surface sont discutées en conseil d'administration, composé de directeurs, d'animateurs, de chargés de communication... Le choix est donc collégial, démocratique et se veut le plus fidèle à ce qui se vit actuellement dans les centres culturels. Comme l'année passée, il a été décidé de mettre l'accent sur tous les métiers des centres culturels. Au regard de ces critères, chaque fonction devait donc se voir proposer un ou deux ateliers pertinents. Une fois ces ateliers imaginés, il fallait trouver des intervenants proposant une véritable expertise ou disposant d'une expérience solide en la matière. On cherche alors des professionnels en centres culturels reconnus comme « experts », mais aussi des formateurs issus d'organismes extérieurs qui viennent enrichir la réflexion autour du sujet abordé.

Prenons un exemple concret : celui des régisseurs. Les trois régions du pays ont décidé d'adopter des mesures pour limiter et encadrer les émissions sonores dans les lieux ouverts au public. Alors qu'en Wallonie aucune date d'entrée en vigueur du nouveau dispositif n'a été fixée de manière précise, la Région bruxelloise a déjà bien avancé dans sa

campagne d'accompagnement des acteurs professionnels et de sensibilisation des publics. Étant donné cette problématique, il était judicieux de faire appel à un régisseur d'un centre culturel bruxellois. Guillaume Staquet, de la Vènerie (Centre culturel de Watermael-Boitsfort) est donc venu partager son expérience avec les participants, majoritairement wallons. Philippe Dineur, ingénieur du son et formateur, apportait quant à lui une expertise technique liée au contenu de ces nouvelles réglementations et éclairant les possibilités pour y répondre.

Nous avons dans ce cas-ci un exemple type de ce que veut proposer l'ASTRAC au cours de cette journée : un nouveau règlement va impacter le travail quotidien, on y travaille ensemble grâce à une expertise technique d'un intervenant extérieur ainsi qu'un partage d'expérience d'un confrère. C'est le cas de figure qu'on retrouve dans les ateliers sur le PECA et sur le RGPD.

Cependant, les ateliers ne répondent pas uniquement à des problématiques législatives. Les enjeux de société traversent aussi le travail des centres culturels. Il était donc naturel d'aborder des sujets comme la mobilité, la lutte contre la pauvreté ou encore la protection de l'environnement. Pour présenter cet atelier et plus généralement l'intérêt de ces thématiques, laissons à nouveau la parole à une participante :

« J'ai participé à la dernière journée PRO de l'ASTRAC, notamment à un atelier sur l'écoresponsabilité en matière d'événements culturels. Nous avons pu constater les efforts fournis en la matière par les centres culturels et la volonté commune d'aller plus loin. Cet atelier nous a donné des éléments concrets pour pouvoir avancer sur ces questions, et ce de manière commune. Il nous a permis de sentir que ce n'était pas seulement un vœu pieux mais que c'était matériellement faisable ! Étant en pleine cogitation sur notre prochain contrat-programme, cela a été déterminant dans la réflexion avec nos partenaires sur les objectifs et les actions que nous souhaitons mener au sein de nos coopérations » (Julie Nicod, coordinatrice des Plateformes de coopéra-



tion culturelle du Centre culturel du Brabant wallon).

Des enjeux propres aux centres culturels étaient également sujets à réflexion collective. Dans certains centres, il est particulièrement difficile de recruter un directeur. L'atelier se voulait comme une contribution à la recherche de solutions pour faciliter l'engagement de nouvelles directions, grâce aux témoignages de directrices fraîchement nommées. La présence du service de l'inspection de la FWB permettait aussi d'impliquer cet acteur dans la réflexion. Enfin, un atelier s'attaquait à un sujet plus « méta », à savoir la démocratie culturelle et l'organisation du travail en équipe. Un travail exploratif pour repenser l'organigramme des centres culturels au sens d'une plus grande horizontalité et d'une plus grande transversalité entre les domaines d'intervention du centre culturel.

EN CONCLUSION

Pour conclure cette JPRO, une nouvelle fois riche en réflexions, en échanges d'expérience et de savoir, les participants étaient invités à se réunir en séance plénière. Sophie Levêque, tout juste passée de l'administration au cabinet de la ministre Bénédicte Linard,

venait présenter les grandes lignes de la politique à venir concernant les centres culturels. Les ultimes instants furent l'occasion de se prêter à une activité ludique, mais loin d'être futile. Les participants étaient invités à écrire une lettre à la ministre, à quatre mains. L'un écrivait l'introduction, passait la feuille à son voisin, qui complétait et ainsi de suite. 82 lettres ont donc été produites, un témoignage unique de ce que traversent les professionnels en centres culturels. La joie du travail de terrain, l'épuisement administratif, le manque de financement... Un matériau qui va se transformer en véritable outil. Ces lettres serviront à appuyer nos futures démarches et demandes auprès du cabinet. Sans oublier que ces précieux écrits viendront nourrir la prochaine JPRO, pour un contenu toujours plus proche du terrain. ●

FESTIVAL DU FILM SUR LA RURALITÉ À TRAVERS CHAMPS

PAR CÉLINE D'AMBROSIO
chargée du pôle projet à l'ACC

23 centres culturels et petits lieux, 37 films, 13 rencontres-débats, 9 expositions, 4 ateliers et bien d'autres activités encore... Le Festival du film sur la ruralité *À travers champs*, qui s'est déroulé au mois de mars dernier¹, est un moment rassembleur et éveilleur des consciences de toutes et tous sur l'avenir de notre environnement, de nos paysages, de notre santé. Retour sur un festival en action, avec un focus particulier sur la table ronde dédiée au « Cinéma en ruralité ».

FESTIVAL SUR LE CINÉMA EN RURALITÉ, POURQUOI ?

En 2008 naissait un festival à échelle très locale, axé principalement sur le présent et l'avenir de l'agriculture et des agriculteurs et agricultrices. En 2020, le Festival du film sur la ruralité a pris son envol et son ampleur, au fil des six éditions précédentes ! En 12 ans, le Festival est passé d'un questionnement concernant des publics et des thématiques assez ciblés à une ouverture au plus grand nombre. L'extension de son territoire, à cheval sur deux provinces (Namur et Luxembourg), le nombre d'acteurs et de partenaires engagés dans sa mise en place en sont les premiers signes extérieurs. Il n'est plus question de problématique locale, alors que partout dans le monde fusent les signaux d'alarme et d'urgence concernant l'environnement, le climat, la santé, les métiers de la terre, la justice sociale... En même temps qu'alternatives et solutions émergent, se multiplient et font déjà leur preuve. Il n'est plus question, en 2020, de définir la ruralité comme un vase clos, aux caractéristiques complètement différentes

des zones urbaines, du moins dans nos pays occidentaux. La mondialisation est passée par là... Les questions qui s'y posent : y vivre et/ou en vivre ? Y vivre mieux ? La quitter ? La réinventer ? La protéger ? Où ? Comment ? Avec quels moyens, quelles ressources, quelles forces vives ? Et pourquoi ? Ces questions sont devenues universelles, même si les contextes dans lesquels elles se posent sont différents. Plus important encore, le Festival se reconnaît et s'assume dans des enjeux clés de la société d'aujourd'hui : comment, à travers les films proposés, les activités organisées autour des films, rassembler, donner des outils de compréhension, voire de transformation, ouvrir et nourrir les débats... Comment le définir comme une fenêtre ouverte sur le monde et sur les citoyens et citoyennes qui s'emparent de ces urgences, sous les formes les plus diverses, et d'abord en prenant la parole et en se mettant en route vers d'autres moyens de gérer et de respecter nos ressources. L'ambition de cette septième édition du Festival du film sur la ruralité : être un plaidoyer pour la Terre et le Vivant pour réveiller les consciences et résister !

FOCUS : TABLE RONDE CINÉMA-RURALITÉ

En 2012, une première table ronde avait rassemblé 80 participants. Elle avait permis de poser un diagnostic sur les mutations technologiques et économiques vécues par les opérateurs culturels dans le domaine de la diffusion cinématographique. Quelles étaient, dans nos régions rurales wallonnes, les démarches créatives mises en place pour pallier ces évolutions. Différentes thématiques y avaient été abordées, discutées et partagées : le rapport au public (attractivité, convivialité, lieux de rendez-vous, etc.) les relations marchand/non-marchand, les soutiens publics, l'importance d'un réseau. Huit ans plus tard, où en sommes-nous ? Le cinéma en salle est-il vraiment mort ? Des salles ferment, certaines se construisent, d'autres sont reprises. Parfois, à défaut de salles de cinéma, des centres culturels ou des passionnés et passionnées prennent le relais.

Le 10 mars dernier, c'est autour de ces questions que se sont réunies 80 personnes issues du secteur cinéma, des centres culturels mais aussi des jeunes.

En introduction de cette journée était proposée une rencontre avec cinq réalisateurs et réalisatrices de courts métrages à Cinépointcom à Marche-en-Famenne. « La Caravane du court » organisée par le FIFF Namur (Festival international du film francophone) sélectionne des étoiles montantes de courts métrages. Les échanges avec la salle ont déjà démontré l'intérêt des jeunes pour cette discipline et ont permis de lancer les débats de l'après-midi.

La table ronde sur le cinéma en ruralité a été organisée et soutenue par tous les partenaires du Festival À *travers champs*, l'Association des Centres Culturels (ACC), le FIFF Namur, le Réseau wallon du Développement rural (RWDR) et la Quadrature du Cercle.



A *travers champs* ©

C'est à la Maison de la Culture Famenne-Ardenne que se poursuivent les discussions. Géraldine Cambron et Carine Dechaux, toutes deux coordinatrices du Festival À *travers champs* reviennent sur les actions réalisées ces huit dernières années. Entre autres, l'ASBL Quadrature du cercle a été fondée, des réunions professionnelles lors du FIFF se sont tenues, des formations ont été mises en place, des synergies et de nombreux partenariats/collaborations sont nés et perdurent.

Cette deuxième édition de la table ronde a voulu se pencher sur deux thématiques clés : les lieux de projection dans les zones non urbaines et la question des alternatives face aux fermetures des salles de cinéma et les rapports qu'entretiennent les jeunes aujourd'hui avec le cinéma. Pour chacun des deux ateliers, des témoignages ont permis d'engager la réflexion, de lister les difficultés mais aussi les aides diverses qui font ou pas que les habitants accèdent collectivement, près de chez eux, aux films.

Dans le premier atelier se croisent des réalisateurs et réalisatrices, des programmeurs et programmatrices, des distributeurs et distributrices, des exploitants et exploitantes, des opérateurs culturels... Ça bourdonne, on

évoque les salles de cinéma permanentes et des lieux de projection éphémères et/ou ponctuels, les initiatives citoyennes et/ou structurelles comme Ciné Gedinne, qui se développent et s'inventent pour rendre le cinéma accessible à tous. D'autres créent des ASBL et projettent des films chez eux ou des voisins, comme Cinémoi. Ces deux projets reposent principalement si pas entièrement sur du bénévolat et sur l'implication de passionnés et passionnées. L'enjeu ici est de sauvegarder, maintenir, encourager, développer et valoriser l'expérience collective qu'offre le cinéma dans des régions à densité démographique moins élevée que dans les grandes villes, où les distances importantes sont parfois, voire souvent, un frein aux déplacements.

Le deuxième atelier ouvre le dialogue avec des jeunes, notamment issus d'une classe de 6^e générale de l'Athénée royal de Marche-en-Famenne qui a réalisé un reportage sur la question de la ruralité aujourd'hui, avec comme fil rouge l'habitat rural. Alors, quel accès au cinéma, pour les jeunes, dans le cadre scolaire ? Comment vivent-ils (ou consomment-ils) le cinéma au quotidien ? Les dispositifs scolaires/FWB existants (Écran large sur tableau noir, Cinéastes en classe, Le prix des lycéens,

laplateforme.be) sont aussi interrogés sur leurs points forts, leurs faiblesses. Ici on se questionne sur la capacité et l'envie des jeunes d'être des spectateurs autonomes, curieux et critiques du cinéma d'aujourd'hui et de demain. Tous, dans leurs réponses, le prouvent. Ils veulent être plus impliqués, formés, informés et pas juste des consommateurs passifs.

La rencontre se clôt sur ce constat : outre son rôle culturel, le cinéma reste un lieu hautement politique où l'humain demeure au centre. Il est le reflet de notre société. Le cinéma en zone rurale est encore plus qu'ailleurs un lieu de vie, d'échanges et de découverte. Il est important de le soutenir, mais aussi les lieux de diffusion afin que les films puissent continuer à aller à la rencontre de tous les publics jusque dans les villages les plus reculés. ●

Note

(1) En raison de la crise sanitaire, certaines activités du Festival ont dû être annulées.

INFOS :

www.festival-atraverschamps.be

MÉDIATHÈQUE ET BIBLIOTHÈQUE SÉSAME À SCHAERBEEK : RENCONTRE ET CULTURE POUR TOUS

PAR LILIANE FANELLO

journaliste

Toutes les photos : © Bibliothèque Sésame

Sésame est la bibliothèque centrale du réseau de la commune de Schaerbeek. Elle dispose du plus grand nombre d'heures d'ouverture, de mètres carrés disponibles, d'espaces pour accueillir des activités... Et d'une médiathèque affiliée qui anime l'espace à sa manière depuis plusieurs années.

J'approche du 200, boulevard Lambert à Schaerbeek. La météo me pousse à presser le pas. De loin, je repère l'intérieur de l'espace Sésame et ses couleurs qui réchauffent l'horizon délavé. Elles proviennent des sculptures lumineuses de l'artiste schaarbeekois Dimitri Parimeros. Ces œuvres égai-

ent l'espace Sésame depuis son inauguration en 2009. C'est là que sont abrités les 13.000 médias de la médiathèque affiliée de Schaerbeek. En tout 1.420 mètres carrés « lumineux et agréables, qui rejaillissent aussi sur les gens », sourit Anne-Louise Uyttendael, directrice des Bibliothèques francophones de Schaerbeek, en guise d'accueil.

Nous sommes jeudi matin, et il faudra attendre midi pour retrouver l'habituelle effervescence de ce lieu « de rencontres et d'animations pour tous ». « Nous profitons des jours de fermeture au public pour accueillir des groupes, notamment en alpha, qui ainsi se sentent plus à l'aise », précise la directrice.

DE SERAING À SCHAERBEEK

La médiathèque a pris ses quartiers sur cet ancien site Kinetix au moment où les médiathèques sont devenues Point Culture. « Il était alors question de léguer des collections à des bibliothèques qui en faisaient la demande », explique Florence De Ligne, responsable du pôle médiathèque de Sésame. « Schaerbeek a récupéré le fonds de la médiathèque de Seraing, qui fermait ses portes. » Celle-ci fait désormais partie des six médiathèques affiliées.

La directrice de la bibliothèque complète : « Lorsque nous avons eu l'opportunité de nous installer dans cet espace, en Angleterre c'était la grande mode des *Idea Stores*. Et nous avons envie de reproduire ce modèle que nous trouvons intéressant. Dans un premier temps, nous avons réuni les bibliothèques francophones et néerlandophones, installées l'une à côté de l'autre, puis nous avons accueilli la ludothèque. Nous avons aussi intégré l'ASBL Bibla, qui dispose d'ouvrages en trente exemplaires à destination des enseignants, et puis la médiathèque est venue compléter les services. Les fa-



La bulle à sons

milles n'ont pas forcément le temps de courir en plusieurs endroits. Ici, elles peuvent faire le plein à la fois de livres, de jeux et d'activités. En plus, cela nous permet de mutualiser les ressources. » J'ai ensuite droit à une explication plus théorique : l'organigramme de Sésame se structure autour de plusieurs pôles. Le pôle adulte comprend le public dit « classique » et le public alpha. Le pôle jeunesse, le plus gros secteur de l'institution, regroupe les publics scolaire et extrascolaire. « À Schaerbeek se trouvent énormément d'écoles, d'associations jeunesse, et donc de demandes pour des activités pour ces publics », commente Anne-Louise Uyttendael. « Nous travaillons avec tous les publics, mais encore plus avec les jeunes, car c'est notre réalité. Dans notre prochain Plan quinquennal, tous nos projets jeunesse ont été conservés, mais nous mettons davantage l'accent sur l'inter-générationnel. » Sésame dispose aussi d'espaces numériques publics, d'un amphithéâtre, d'un espace éducatif dédié aux étudiants...

POLYVALENCE

Avec le support (la logistique et l'informatique), la médiathèque est un pôle transversal, car touchant à tous les publics. Florence De Ligne est la seule (vraie) médiathécaire de Sésame. Avant Schaerbeek, elle a passé dix années au Passage 44. « À Schaerbeek, il n'y a pas de spécialistes comme dans les Point Culture. Je suis ici à trois quarts temps. Ce sont donc les bibliothécaires qui donnent un coup de main pour gérer la médiathèque. » Intégrer tout sous un même toit implique que l'équipe soit polyvalente. « Mais ce n'est pas un problème en soi », souligne Anne-Louise Uyttendael. « Nous avons trouvé des parades. Lorsque nous avons besoin de conseils en médiathèque, nous avons le catalogue central. Nous avons aussi poussé nos bibliothécaires et les lecteurs à mettre en avant leurs coups de cœur. »

« Comme dans tous les autres Point Culture, la collection de la médiathèque inclut le cinéma, des documentaires, de



Animation dans la bulle à sons avec Yann Renand.

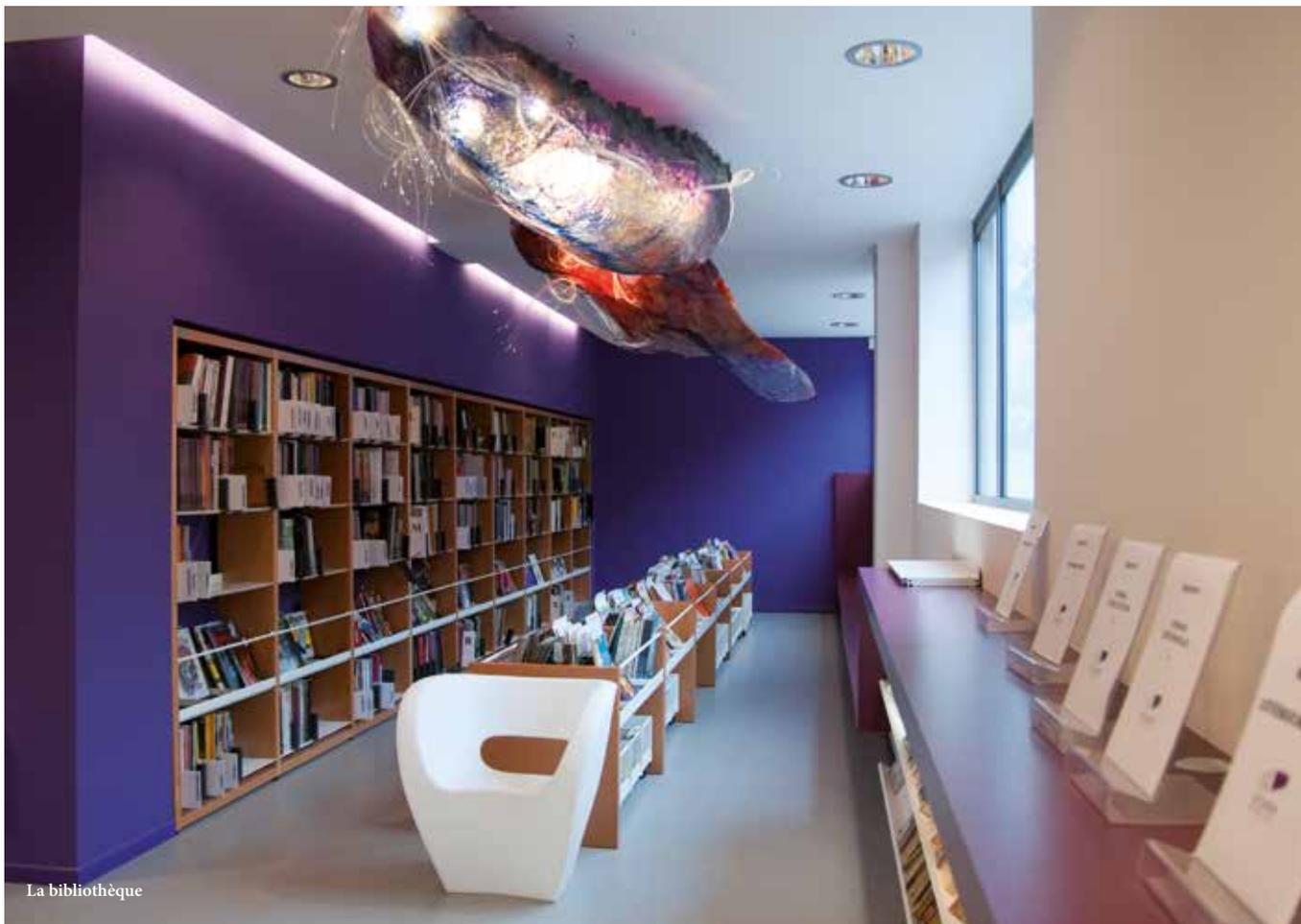
la chanson française, du rock, du jazz, des musiques du monde... », décrit Florence De Ligne. « Et du classique aussi, mais de manière de plus en plus limitée car nous nous sommes rendu compte que les amateurs de musique classique font venir les médias via la messagerie. Celle-ci fonctionne très bien ! On a presque à 50 % de prêts via la messagerie et 50 % de médias qui viennent de chez nous. »

TARIFS BLOQUANTS

Notre conversation glisse assez vite vers des considérations économiques. La médiathèque de Schaerbeek ne cache pas que l'instauration de l'inscription gratuite est un soulagement. « Chez nous, il était particulièrement difficile de défendre une inscription à dix euros alors que nous sommes dans une bibliothèque où le prêt est gratuit jusqu'à 18 ans, surtout à une époque où la technologie permet l'accès gratuit à des tas de médias », souligne Florence De Ligne. « Heureusement, des comités d'usagers et d'employés ont manifesté leur mécontentement et ont eu gain de cause. » Anne-Louise Uyttendael af-

firme elle aussi que « si la médiathèque perd des affiliés, c'est en grande partie à cause des tarifs, réellement bloquants. Ça peut paraître fou, mais pour certaines personnes, sortir 1,80 euro pour un prêt, c'est déjà impossible. » L'équipe de la médiathèque affiliée de Schaerbeek constate déjà un changement depuis le passage à l'inscription gratuite. « La formule Curioso marche pas mal aussi car les gens se disent que même si certains films ne les tentent pas *a priori*, ils vont essayer car le prix est vite rentabilisé. »

Florence De Ligne se veut néanmoins lucide : « L'inscription gratuite va sans doute donner un nouveau souffle, mais intuitivement, on peut difficilement imaginer un regain à long terme. » Les indicateurs montrent que la fréquentation n'a cessé de diminuer ces dernières années : la médiathèque est passée de 81 nouveaux inscrits en 2017 à 69 en 2019, de 4.047 visiteurs en 2017 à 3.264 en 2019, et de 6.191 prêts en 2017 à 4.394 en 2019. Le public jeune est quasi absent. « Notre public, ce sont soit des personnes qui connaissaient déjà la médiathèque, soit des quarantennaires attachés au support physique », constate Florence De Ligne. ►



La bibliothèque

► DONNER ENVIE

Si les prêts de médias audiovisuels diminuent, les prêts de livres et les nombreuses activités proposées tout au long de l'année par la médiathèque et la bibliothèque connaissent, en revanche, une courbe exactement inverse. « La hausse de nos fréquentations est clairement due à nos activités. Grâce à celles-ci, les gens franchissent les portes et découvrent un lieu loin de leurs représentations. Les réticences et les freins tombent. » Anne-Louise Uyttendael résumerait le travail de toute l'équipe à une idée : « donner envie, à tous les publics ».

Florence De Ligne est quant à elle intimement convaincue : « L'avenir de la médiathèque, c'est son rôle de médiation. Car je pense que quand les gens ont envie d'écouter de la musique, ils ont leurs propres ressources. Mais à un moment, ils ai-

ment avoir des idées, être guidés, et c'est là le sens de la médiathèque : faire découvrir des choses dont ils n'ont même pas idée. La médiathèque a l'avantage d'avoir des pépites insoupçonnées, qu'on ne trouve parfois nulle part ailleurs. »

BULLE À SONS : PARENTS ADMIS

Un des espaces privilégiés de Sésame est la Bulle à Sons. Tout petit, mais remarqué ! « À l'origine, la Bulle à Sons était un espace inexploité au sein de la bibliothèque », raconte Florence De Ligne. « Quand je suis arrivée ici, il y avait déjà une petite collection de disques pour enfants et je me suis dit que ce serait bien de créer un espace dédié aux enfants. » La scénographe Stéphanie Denoiseux est intervenue pour rendre cet espace particulièrement accueillant.

« Au départ, j'ai commencé par proposer une activité mensuelle à partir des collections. Puis un animateur est arrivé et cela a permis de doubler les activités et de scinder les catégories d'âge. » Chaque mercredi matin, Florence De Ligne s'occupe des tout petits. « Mon idée est de leur faire découvrir les collections de la médiathèque, avec un mélange d'expression corporelle, de découverte d'instruments, de jeux de doigts... Et puis la volonté est aussi de donner aux parents des idées de choses à refaire. Pour cela, nous mettons des ressources à leur disposition sur mabiblio.be. » Sur ce blog, on trouve pêle-mêle des vidéos de danses pratiquées dans le cadre de divers arts martiaux : muay-thaï (art martial thaïlandais) ou capoeira (art martial afro-brésilien)... Mais aussi des tutos pour fabriquer des marionnettes à doigts en origami, des références de livres et de comptines...

Le collègue de Florence De Ligne à la Bulle à Sons, c'est Yann Renand. Le mercredi après-midi, ce musicien emmène les plus grands (à partir de quatre ans) en voyage musical. « Yann amène des instruments qu'il a construits lui-même. Ses interventions sont un spectacle ! *A priori*, l'activité est destinée aux enfants, mais les adultes qui les accompagnent restent ! » Une chose est sûre : le mercredi après-midi, la bibliothèque Sésame est aussi remplie qu'animée.

TRANSDISCIPLINARITÉ

Dans un espace aussi multidisciplinaire que multiculturel, l'équipe fait en sorte que les différents pôles puissent s'associer sur des projets ou des thématiques. « Par exemple lors des quatre "samedi en famille" organisés chaque année, nous essayons de donner du sens à toutes nos activités. »

Florence De Ligne illustre avec un projet qui l'occupe actuellement. « Avec le pôle jeunesse scolaire, nous avons par exemple démarré un projet autour des abeilles. Nous travaillons avec deux classes de sixième primaire de l'école communale numéro dix. Les jeunes sont venus deux fois à la bibliothèque. J'ai apporté des supports DVD et ma collègue a lu des extraits de livres autour des abeilles. Je leur ai par exemple fait écouter un disque du Burundi où une chanson parlait du métier d'apiculteur, et bien évidemment aussi *L'abeille* de Bourvil. On a fourni ainsi une médiagraphie et une bibliographie. En mars, nous allons sortir de la bibliothèque pour aller à l'Espace Kessels, où Camille Vanderveken animera une activité artistique. Ensuite, les jeunes vont rencontrer un apiculteur en classe, pour terminer par une exposition ici, dans notre amphithéâtre. » Le vernissage se fera fin avril-début mai, et l'expo restera jusqu'en juin.

Certaines activités ou événements, comme la participation aux Fêtes de la Musique, sont plutôt destinés à donner de la visibilité à l'espace Sésame. Mais en réalité, Florence De Ligne et Anne-Louise Uyttendael avouent ne pas avoir



La médiathèque

trop besoin de publicité. « L'agenda d'activités proposées au public scolaire, par exemple, se remplit en à peine une semaine tellement il y a de la demande ! » L'agenda de Sésame est souvent plein, et quand un nouveau projet arrive sur la table, la première question n'est pas de savoir si l'équipe a envie de le faire, mais si elle aura le temps et l'espace pour l'accueillir...

Midi ayant sonné depuis un moment, je laisse Florence De Ligne retrouver son poste dans l'espace médiathèque. Et je quitte Schaerbeek en emportant avec moi quelques mots du panneau situé à l'entrée de la bibliothèque : « Sésame, mot magique, permettant l'ouverture de la caverne aux trésors dans les contes des *Mille et Une Nuits*. [...] Sésame, porte ouverte aux voyages intérieurs, invitation à dépasser ses limites. Sésame, laissez-passer pour quitter le tumulte extérieur et trouver la sérénité dans ce nouvel univers où la connaissance s'offre au visiteur. À chacun de ses pas, il s'enrichira de la beau-

té des cultures du monde, ouvrant son regard et son esprit, s'abandonnant au rêve, découvrant des territoires insoupçonnés. [...] ». » ●

Note

¹ Texte signé Georges Verzin, échevin de l'Instruction publique, de la Culture et des Bibliothèques, mai 2009.

INFOS :

www.mabiblio.be

SILVANO D'ANGELO,

RESPONSABLE ADMINISTRATIF ET FINANCIER AU CENTRE CULTUREL EDEN À CHARLEROI

PAR PIERRE-JEAN TRIBOT

détaché pédagogique à la Direction des Centres culturels

Le Centre culturel « Eden » de Charleroi est une institution culturelle majeure de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Avec ses dizaines d'activités organisées annuellement, il emploie 25 personnes et gère un budget de 1,9 million d'euros. Pour veiller à la bonne marche administrative et financière de l'institution, qui vient d'être reconnue dans le cadre du décret du 21 novembre 2013 relatif aux centres culturels, le Centre culturel de Charleroi peut compter sur le travail précieux de Silvano D'Angelo.

UNE CARRIÈRE CULTURELLE

Il est surprenant de constater que Silvano D'Angelo a intégré l'Eden, en 1989, comme programmateur artistique et principalement dans le domaine de la musique. Au fur et à mesure, il a été en charge de la gestion des budgets liés aux spectacles. L'évolution vers sa fonction actuelle s'est réalisée naturellement dans le cadre de l'affirmation de l'Eden comme centre culturel autonome : « L'ancienne direction avait la responsabilité du Palais des Beaux-Arts et du Centre culturel, la Communauté française a exigé que le Centre culturel soit pourvu d'une direction spécifique, dès lors le nouveau directeur m'a proposé ce poste de responsable de la direction administrative et financière, c'était pour moi une opportunité car je connaissais bien le lieu. »

Évoluer d'une fonction de programmation artistique à celle plus technique de responsable des aspects administratifs et financiers n'a cependant pas été une source de nostalgie pour Silvano D'Angelo : « Je me dis que ça ne me manque pas parfois, car j'étais toujours en contact avec des personnes, mais la particularité d'une fonction génère aussi des inconvénients ! Comme tout métier, on

en fait le tour ! Mais je ne regrette absolument pas d'avoir saisi cette opportunité. » Certes, sa fonction actuelle génère par nature moins de contacts avec l'extérieur, que ce soit le public ou les artistes, mais son expérience et son expertise sont reconnues parmi ses pairs. Ainsi, Silvano D'Angelo a été sollicité à plusieurs reprises par d'autres institutions culturelles voisines notamment pour des conseils autour du règlement de travail, légalement obligatoire, document qu'il avait rédigé pour les personnels d'Eden.

UNE FONCTION AUX CARREFOURS DE NOMBREUX DOMAINES

« Je suis un petit peu au-dessus de la mêlée », déclare Silvano D'Angelo dont les missions sont multiples : veiller à la régularité administrative, compiler les données financières des activités, élaborer le budget général, contrôler les dépenses, valider les factures et transmettre les informations nécessaires aux personnels. En ce qui concerne la comptabilité, même si le Centre culturel collabore avec un praticien des comptes externe et indépendant, il faut veiller à la bonne communication des

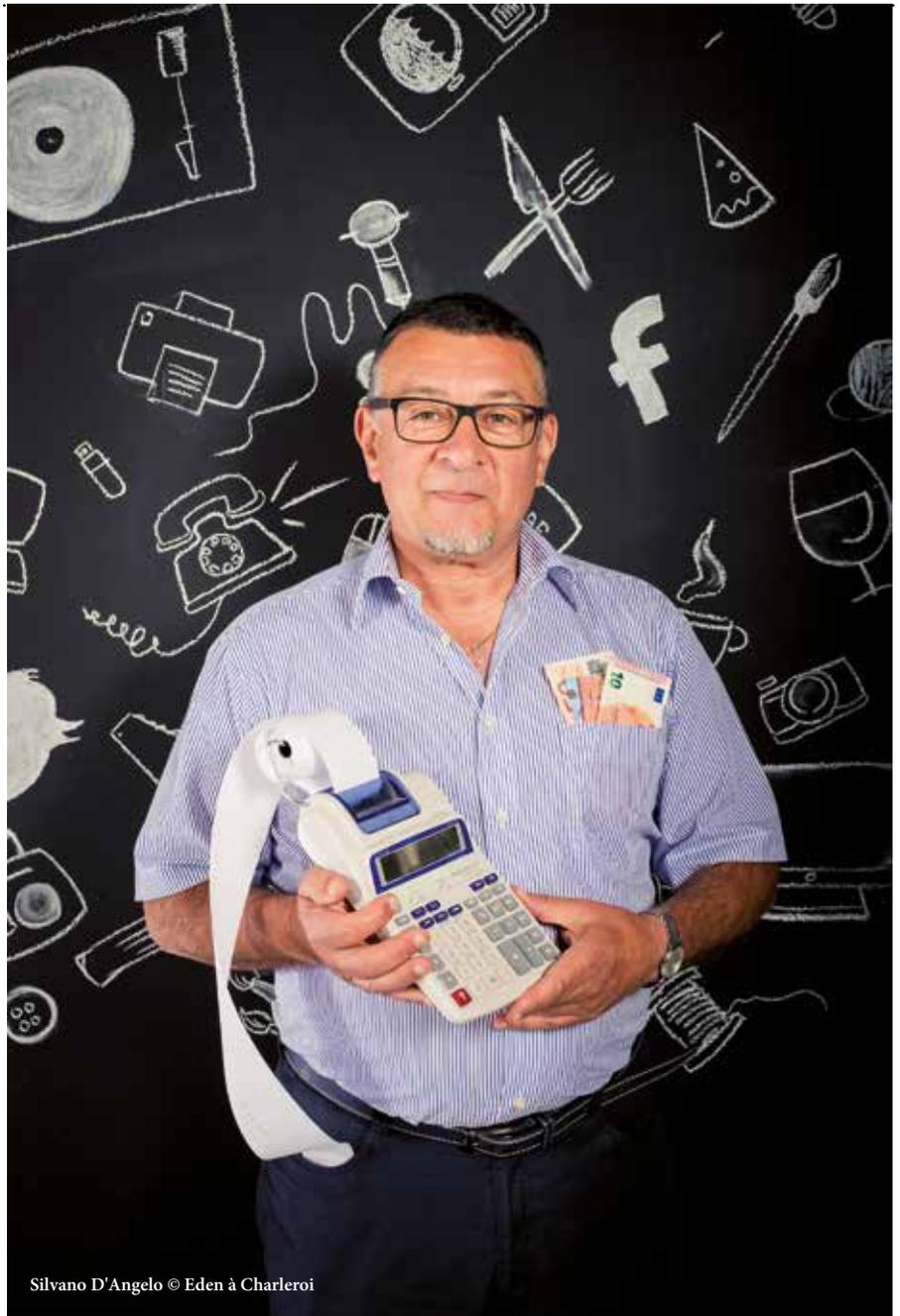
informations et s'assurer de la parfaite conformité avec des réglementations multiples et en constante évolution. Les changements incessants dans les législations ainsi que l'inquiétude générée par certaines réformes annoncées, notamment en ce qui concerne le Dispositif d'Aide à la Promotion de l'Emploi en Région wallonne, sont un défi majeur et permanent pour l'institution et il en découle « un besoin de spécialisation accru, autant dans les aspects financiers ou administratifs alors que les exigences sont toujours plus nombreuses ! Il faut donc se former en continu afin de donner aux collaborateurs les informations les plus justes et les plus actuelles, pas plus tard qu'hier matin je suivais un séminaire pour me mettre à jour dans un domaine légal. » Cette inflation d'exigences légales débouche sur une métamorphose du métier de responsable administratif et financier : « Quand j'ai commencé à travailler dans le secteur culturel, nous étions bien moins scrupuleux avec les règlements, désormais il faut veiller au strict respect des lois. Ainsi, je suis un professionnel de la Culture qui a développé ses compétences dans les aspects financiers et administratifs, mais dans le futur, pour être en phase avec l'évolution que je viens de décrire, il faudra

absolument être en premier lieu un professionnel des chiffres et des lois avec un intérêt pour la Culture. »

Par la nature même de son métier et la place naturellement importante de ces aspects dans la vie quotidienne d'un Centre culturel, Silvano D'Angelo est membre du comité de direction avec des implications journalières en ce qui concerne la flexibilité des horaires de travail et la nécessité de gérer des périodes plus intenses pour faire face à l'imposante masse de travail à absorber, d'autant plus que les projets d'envergure ne manquent pas à l'Eden : le Centre culturel sort juste du marathon des carnivals qui a irrigué l'agglomération carolorégienne avec de nombreuses actions fédérées par l'Eden en lien avec les associations locales et il a déjà en ligne de mire la *Boucle noire 2020*, foisonnement printanier et attendu d'activités autour des terrils. Les projets s'enchaînent et Silvano D'Angelo veille attentivement.

RELEVER LES ENJEUX DE SON TEMPS

Le Centre culturel de Charleroi organise des activités à travers l'ensemble du territoire de Charleroi et ses communes avoisinantes. Dès lors, il y a une tendance naturelle à toujours vouloir faire plus, mais il est important de rester raisonnable et d'équilibrer le budget : « Avec 1,9 million d'euros de budget, nos frais de fonctionnement représentent 65 % de cette somme, 85 % du budget vient des subsides et 15 % est généré par nos recettes propres. Pour assurer une bonne réalisation des activités, nous recrutons, en plus de nos 25 collaborateurs réguliers, des personnels qui nous rejoignent pour certains projets. Pour certains d'entre eux, nous répondons à des appels à projets ou nous sollicitons des subventions spécifiques, comme c'est le cas pour le projet Zéro 18 à destination des jeunes. Il en résulte une grosse préparation des dossiers de candidatures, mais ils sont indispensables à notre bon fonctionnement. »



Silvano D'Angelo © Eden à Charleroi

Pour notre interlocuteur, le monde de la Culture doit continuer à relever les défis : « En particulier, il faut maintenir la dimension culturelle et cela de manière absolue. » En effet, dans une époque où les difficultés financières s'accroissent, il apparaît trop souvent facile d'amputer les budgets de la culture comme on l'a vu récemment en Communauté flamande, ce qui lui apparaît comme un « très mauvais exemple ».

Le plus grand des enjeux est de « convaincre les populations de la nécessité d'une dimension culturelle et de la lier avec une actualité qui nous préoccupe à l'image des enjeux environnementaux comme l'écologie et la solidarité entre les populations ». L'une des réussites du Centre culturel Eden

est la programmation à destination des jeunes publics, que ce soit au niveau scolaire ou en dehors de celui-ci, et Silvano D'Angelo nous explique que la seule recette pour emporter leur adhésion est d'être à leur écoute et de leur proposer des activités qui leur sont vraiment destinées et auxquelles ils sont en mesure de s'identifier : slam, hip-hop, rap, festival *Zéro 18*... D'autant plus que le Centre culturel est reconnu par ses pairs pour être un incubateur de jeunes talents artistiques émergents dans le domaine des cultures urbaines. Pour Silvano D'Angelo, le bénéfice de l'action du Centre culturel réside dans le fait qu'elle permet de maintenir la cohésion sociale et d'éviter que la société ne se disloque. ●

DES RÉSEAUX SOCIAUX POUR LES BIBLIOTHÈQUES

PAR CYNTHIA EMPAIN

bibliothécaire, responsable du Développement numérique, Bibliothèque de Laeken

Les bibliothèques se modernisent et s'ouvrent de plus en plus à un grand nombre. Pour cela, nous devons nous faire connaître et promouvoir nos activités. Une grande majorité de la population possédant au moins un accès à un réseau social, nous ne pouvons pas les éviter. En effet, selon Statbel, 88 % des Belges de 16 à 74 ans ont utilisé Internet régulièrement pendant les trois mois testés en 2018. Parmi ceux-ci, 83 % fréquentent les réseaux sociaux et 62 % le font quotidiennement¹. Pour ce qui est de savoir quel réseau est utilisé, l'agence internationale We Are Social annonce dans son rapport 2019 que 65 % des internautes utilisent Facebook, 36 % Instagram, 11 % Twitter et 39 % LinkedIn².

Pour rappel, Facebook permet à ses utilisateurs de publier des images, des photos, des vidéos, des fichiers et documents, d'échanger des messages, mais aussi de joindre et créer des groupes. Instagram permet de partager des photos et vidéos ; Twitter permet d'envoyer de courts messages (280 caractères maximum). Enfin, LinkedIn permet de développer son réseau professionnel. Il faut aussi penser aux réseaux littéraires tels Babelio et Goodreads qui peuvent être très utiles aux bibliothécaires. Il existe bien sûr d'autres réseaux sociaux (Snapchat, Tik Tok...) mais ceux-ci sont moins utilisés dans le milieu bibliothéconomique. Voici donc un rapide aperçu de quelques réseaux sociaux et de leur utilisation en bibliothèque en commençant par les deux types permettant de développer sa pratique professionnelle.

RÉSEAUX SOCIAUX LITTÉRAIRES

Babelio³ en français et Goodreads⁴ en anglais sont des sites de partage de lectures. On y crée des listes d'ouvrages lus

et leur critique. Il s'agit donc d'un outil très utile aux bibliothécaires dans la recherche d'ouvrages et de conseils au lecteur. Un usager demande un thriller américain, le bibliothécaire peut, grâce aux tags ou autres mots clés, rechercher des ouvrages correspondant à cette recherche. Babelio peut même être inté-

gré aux portails de bibliothèques pour aider les usagers dans leurs recherches (via la plateforme Babelthèque). Mais ce n'est pas tout, les bibliothèques peuvent aussi créer des listes sur le site même, permettant ainsi de promouvoir leurs collections ou leurs activités telles que les clubs de lecture.

The screenshot shows the Babelio search interface. At the top, there are two tabs: 'littérature américaine' (selected) and 'thriller'. Below the tabs, it displays '1925 résultats' and a pagination bar from 1 to 59. The main content area shows a grid of book covers with their titles and author names. On the right side, there is a section 'Affiner la sélection :' with a list of tags including 'thriller', 'littérature américaine', 'roman', 'bande dessinée', 'littérature française', 'romans policiers et polars', 'littérature jeunesse', 'fantastique', 'science-fiction', 'amour', 'jeunesse', 'humour', 'fantasy', 'histoire', 'récits', 'aventure', '20ème siècle', 'amitié', 'adolescence', 'littérature anglaise', 'album', 'classique', 'littérature', 'romance', 'biographie', 'guerre', 'suspense', 'philosophie', 'écrit par femme', 'nouvelles', 'politique', 'magie', 'témoignage', 'roman historique', 'famille', 'français', 'théâtre'. At the bottom right, there is a search bar and a button 'Signaler cette annonce'.

Babelio



Podcasts littéraires

Autre ressource importante : les booktubeurs, souvent de jeunes adultes qui mettent en avant leurs lectures du même genre (young adults, bit-lit, chick-lit) et qui sont très actifs non seulement sur YouTube mais aussi sur leur propre blog. Certains ont d'ailleurs des relations privilégiées avec les éditeurs qui leur envoient des ouvrages gratuits contre une critique⁵.

Enfin, phénomène beaucoup plus récent, les podcasts littéraires. Un podcast étant un fichier audio qui rediffuse une émission radio ou une création propre. France Culture et Capslocks sont deux incontournables. On peut écouter les podcasts via iTunes, Spotify ou directement sur les sites internet ; une recherche « podcast littéraire » permet de les retrouver.

LINKEDIN

Réseau social professionnel, LinkedIn va surtout servir à développer des contacts avec d'autres bibliothèques, bibliothécaires ou associations professionnelles. Il ne s'agit donc pas du tout de faire la promotion d'activités culturelles de votre bibliothèque mais de partager des articles, fichiers ou autres

renseignements permettant de développer des pratiques professionnelles.

TWITTER

Twitter permet de publier de courts messages (280 caractères). Les bibliothèques vont donc l'utiliser pour faire passer un message clair et rapide : fermetures, liens vers des articles, changement soudain d'activité. En Belgique francophone, les bibliothèques publiques utilisent peu ce mode de communication qui est plutôt réservé aux bibliothèques universitaires.

FACEBOOK

C'est LE réseau social par excellence pour les 20-45 ans ! Il n'est donc pas surprenant que beaucoup de bibliothèques y soient actives. À titre d'exemple, Bruxelles est composée de 19 communes qui offrent au total 52 bibliothèques ; 13 communes sont présentes sur Facebook (29 bibliothèques). Une simple recherche de page « bibliothèque Belgique » sur Facebook montre qu'énormément de bibliothèques communales sont présentes sur cette plateforme, de la plus petite à la plus grande.

Facebook fonctionne avec un « mur » de publications sur lequel les utilisateurs peuvent voir les informations des pages auxquelles ils sont abonnés. Les publications des bibliothèques apparaissent donc sur ce mur, au milieu des « memes »⁶ et autres annonces d'amis. Mais attention, afin d'être visibles sur un mur, il faut d'abord avoir souscrit un abonnement à la page de la bibliothèque. Par contre, la page peut être visible par tous.

Facebook va donc permettre de mettre en avant ses activités et ses collections mais aussi de partager les activités du quartier, s'ancrant ainsi dans la vie culturelle de sa commune.

La fonctionnalité la plus utilisée de Facebook est la création d'événements et donc leur promotion. Nous savons tous qu'il est très difficile de promouvoir les actions tenues au sein d'une

bibliothèque et Facebook permet de les diffuser à un plus grand nombre. Leur création est simple et rapide et il y a même la possibilité de les programmer. De plus, beaucoup d'utilisateurs partagent les événements de leur bibliothèque, ce qui permet de multiplier les personnes touchées par le « post ».

Un système de messagerie, Messenger, est aussi lié au compte Facebook. Il permet aux usagers de la bibliothèque d'envoyer des questions de façon quasi instantanée. Les questions sont les mêmes que celles qui peuvent être demandées par téléphone : heures d'ouverture, prolongation de prêt, recherche de livre, modalités d'inscriptions... Mais aussi des informations sur les événements culturels ou autres activités de la bibliothèque.

Autre possibilité d'interagir avec les usagers : les commentaires sur les posts. Il ne faut pas hésiter à répondre à ces commentaires ou à donner plus d'informations sur ceux-ci.

Exemple d'utilisation de Facebook et de toutes ses fonctionnalités : le concours de l'été de la bibliothèque de Laeken. Deux fois par semaine en juillet et août, la bibliothèque publie une petite vidéo mettant en scène ses bibliothécaires et recréant soit un livre, soit un film, soit une chanson (cela change chaque année). Les usagers la visionnent et envoient le titre et l'auteur de l'œuvre recréée par Messenger. Les gagnants sont aussi annoncés par un post. Après cinq ans, ce concours a de plus en plus de succès (plus du double de participants depuis le début) et des usagers y participent même durant leurs vacances à l'étranger !

En plus de l'interaction avec les usagers, l'autre grand avantage de Facebook est la communication entre professionnels. De nombreux groupes existent qui permettent d'échanger des avis, des pratiques, des idées. Quelle que soit votre spécialisation, il existe probablement un groupe dédié sur Facebook. En voici quelques exemples : Tablettes en bibliothèque, Liseuses en bibliothèque, Jeux vidéo en bibliothèque, Bibliothécaires jeunesse, Accueil en bibliothèque... Il s'agit là d'une source inestimable d'information sur notre métier qui n'est pas à négliger.

► INSTAGRAM

Contrairement à Facebook, Instagram n'utilise que des photos. Il s'agit donc là d'une utilisation plus « instantanée ». Là où Facebook permet de préparer la promotion d'événements, Instagram offre la possibilité de publier une photo ou un petit film directement pendant l'événement. On peut aussi monter des scènes de vie de la bibliothèque prises « sur le vif » ou encore présenter les coulisses de celle-ci. De plus en plus de bibliothèques et de médiathèques françaises et belges possèdent un compte Instagram.

Moins formel que Facebook, Instagram permet à ses utilisateurs de « se lâcher » un peu, de communiquer de façon plus directe et plus « fun ». L'utilisation des # (ou mots clés liés à la publication) est primordiale afin d'être repris dans les recherches. L'interaction avec les usagers est aisée, par exemple pour répondre ou liker des commentaires mais aussi pour réagir à des messages.

Un exemple très connu d'utilisation



Instagram bibliolaeken

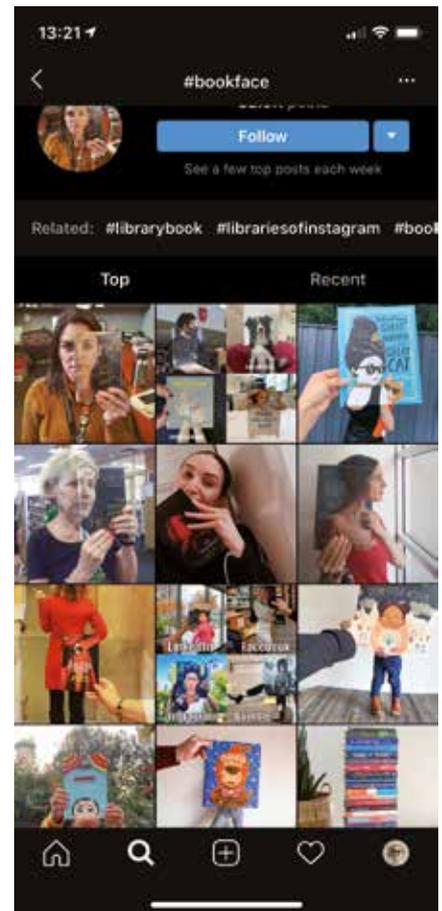
des # sur Instagram est le **#bookface**. Une personne se prend en photo avec la couverture d'un livre qui recouvre tout ou partie du visage ou du corps. Une recherche de ce # donne plus de 82 000 réponses ! De nombreuses bibliothèques ont rejoint le mouvement afin d'ainsi promouvoir leurs fonds.

En conclusion, les réseaux sociaux sont un excellent outil de communication pour les bibliothèques mais leur utilisation doit se faire de manière réfléchie, on ne s'y lance pas sans préparation. La gestion de ces réseaux prend du temps de par la création de contenu et surtout à cause de la réactivité demandée. Plus vous allez répondre aux messages de vos usagers, plus ils vont avoir envie d'y revenir et de continuer de communiquer avec vous. Dans le même ordre d'idées, cette réaction doit être quasi instantanée, particulièrement durant les heures d'ouverture de la bibliothèque. Si l'utilisateur envoie un message via Messenger, il va s'attendre à une réponse dans l'heure, voire éventuellement la journée. Si vous tardez à réagir, vous risquez de perdre un utilisateur de votre réseau.

Précisons que l'on ne publie pas n'importe quoi n'importe quand. Certains moments de la journée sont plus propices aux publications ; ainsi, la pause midi pendant laquelle les travailleurs vont surfer. De même, le créneau entre 17 et 18 h montre un pic de consultations. Publier à heures régulières permet de fidéliser les usagers, qui savent par exemple que le mercredi à 14h ils vont avoir accès à une information de littérature jeunesse.

Des agrégateurs de réseaux sociaux permettent heureusement de réunir et de gérer tous ces réseaux sur un seul site. Les plus connus et les plus utilisés sont Buffer ou IFTTT (en anglais tous les deux). Ceux-ci permettent de créer, programmer et publier des publications sur toutes les plateformes mais aussi de répondre aux commentaires et messages sans devoir changer d'onglets sur le navigateur.

Bref, n'ayez pas peur des réseaux sociaux, ils sont fort utiles aux bibliothèques et nous permettent d'exister auprès des usagers tout en développant



#bookface

notre pratique professionnelle et en communiquant avec des collègues du monde entier ! ●

Notes

- (1) <https://statbel.fgov.be/fr/nouvelles/les-reseaux-sociaux-sont-le-quotidien-de-62-des-internautes-belges>
- (2) <https://www.ubabelgium.be/fr/news-insights/detail/2019/02/04/Digital-Report-2019-les-chiffres-pour-la-Belgique>
- (3) www.babelio.fr
- (4) www.goodreads.com
- (5) <http://www.lettresnumeriques.be/2018/05/04/les-booktubers-critiques-litteraires-2-0/>
- (6) Mème : « Concept (texte, image, vidéo) massivement repris, décliné et détourné sur Internet de manière souvent parodique, qui se répand très vite, créant ainsi le buzz » (Larousse 2019).

BERNARD TIRTIAUX :

DU VITRAIL À L'OPÉRA CONTÉ

.....
PAR CATHERINE CALLICO
 journaliste

Toutes les photos : © C. Callico

Maître-verrier, auteur, poète, chanteur, comédien... l'artiste Bernard Tirtiaux explore les différentes facettes de son travail depuis 40 ans dans sa ferme de Martinrou à Fleurus, également reconnue comme Centre d'expression et de créativité en Fédération Wallonie-Bruxelles.

Votre amour du vitrail s'est développé dès l'adolescence et depuis, vous avez réalisé plus de 700 verrières principalement en France, en Suisse et en Belgique.

Étudiant en humanités à Maredsous, je me suis pris de passion pour le vitrail. Puis j'ai étudié le droit à l'université de Leuven, ainsi que le dessin, la gravure et la peinture à l'académie, et le théâtre en autodidacte. Avant de poursuivre ma formation de verrier à La Cambre et en France, et de m'installer à Martinrou. Rompu aux techniques anciennes, parallèlement aux verrières, je sculpte des pièces monumentales au départ de lames de verre collées.

L'été dernier, durant trois mois, vous avez été invité par le Centre culturel de Dinant à y présenter une grande exposition intitulée *Passeurs de Lumière*, conjointement avec un autre maître verrier, Grzegorz Gurgul ?

Oui, et nous avons produit une pièce à quatre mains. En 2014, j'avais réalisé

une clepsydre géante en verre pour la ville de Dinant, dans le cadre du 200^e anniversaire de la naissance d'Adolphe Sax. Cette fois, il s'agissait d'une carte blanche pour faire découvrir nos deux univers. L'exposition s'est terminée par une conférence et une visite des ateliers respectifs. J'y ai aussi donné un récital.

Vous êtes également auteur, poète, chanteur...

J'ai imaginé six pièces de théâtre dont quatre ont été montées et deux publiées. Mordu de théâtre et de chanson, j'ai travaillé comme comédien, metteur en scène, scénographe au sein de nombreux théâtres de la Communauté française. Au départ, j'ai beaucoup joué dans des centres culturels. J'ai aussi collaboré avec mon frère, François Emmanuel. Durant nos études, nous avons ainsi créé *La machination* d'Henry Bauchau et l'année suivante nous avons écrit et monté *La profanation*, avec la Compagnie universitaire de Louvain.

Vous êtes régulièrement invité dans des bibliothèques et centres culturels pour présenter vos livres... Tel votre dernier roman, *L'Ombre portée*, en lien avec votre histoire familiale et Martinrou ?

J'ai présenté ce roman dans différents lieux, notamment avec le comédien Christian Crahay et le musicien Christian Leroy. Il part de mon histoire familiale et du personnage de ma grand-mère Hermine, que j'ai très peu connue. Elle était très érudite et a eu un certain retentissement dans le contexte d'après-guerre. Elle a suscité l'intérêt d'hommes comme Adenauer et Schuman. Elle s'occupait de la ferme et en même temps était directrice de Caritas Catholica. J'ai effectué des recherches historiques afin de comprendre sa vie et les circonstances trou- ▶



Ferme de Martinrou



B. Tirtiaux dans son atelier

▶ blantes de sa mort. Durant la Seconde Guerre mondiale, elle a sauvé des centaines d'orphelins et d'enfants juifs qui allaient être déportés vers les camps d'extermination. J'ai toujours senti la présence d'Hermine ici. Et il existe des connexions entre son parcours et le mien. En remettant cette ferme en état, j'ai le sentiment de poursuivre une œuvre inachevée. J'ai racheté la ferme familiale en 1980 et je l'ai retapée de bout en bout avec du matériel récupéré, pour la transformer en un lieu culturel et créatif. C'est également ici que je vis et que j'ai aménagé mon atelier de verrerie.

La première salle que vous avez rénovée au sein de la ferme de Martinrou accueille un petit théâtre...

A l'époque, on a commencé par y jouer une pièce avec mon frère. Je récupérais des matériaux, des planchers... à gauche et à droite et on les assemblait dans l'atelier de forgerie. On a ainsi conçu les estrades sous forme de longs bancs. Au bout de huit ans, la salle est

arrivée à saturation pour accueillir un public croissant et on a également construit une grande salle de théâtre. La ferme renferme aujourd'hui deux salles de spectacle. Le Petit Théâtre, constitué de bancs en bois, avec 90 places et la Grande Salle, d'une capacité de 264 places assises. J'ai bâti de mes mains mon propre espace théâtral. J'y propose mes créations et nous accueillons des spectacles.

Le lieu propose également des ateliers créatifs ?

De nombreux ateliers créatifs sont également organisés au sein de la Ferme, destinés aux enfants, aux jeunes et aux adultes. Tous les animateurs sont des artistes spécialisés et confirmés dans leur domaine. On y donne aussi des ateliers de musique, de théâtre, de récupération... Et le stage de Carnaval par exemple se termine par la mise à feu d'un bonhomme géant en paille, réalisé ici en fonction du thème choisi : dompteur dans un cirque, musicien à l'intérieur de sa

contrebasse et, cette année, la musique dans tous ses états.

Aujourd'hui, une asbl gère le lieu via un bail emphytéotique ?

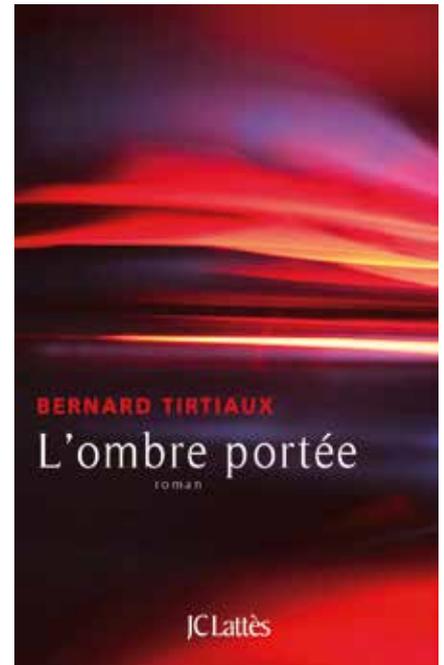
J'ai souhaité dissocier mon patrimoine de l'activité. En tant que propriétaire, ayant reçu peu d'aides pour le motif que c'était mon propre lieu, je me suis retrouvé pénalisé. Par ce biais, j'espère que l'activité culturelle du lieu va continuer. Il s'agit désormais d'une asbl qui a sa programmation de départ, avec un spectacle annuel et le reste est constitué de spectacles d'invités. La Ferme de Martinrou compte un millier d'abonnés. Quatre-vingts pourcent d'entre eux viennent de Charleroi Métropole. Les spectateurs sont séduits par les représentations mais aussi par toute l'infrastructure du lieu.

Comment s'intègre-t-il dans le tissu culturel de Fleurus et de la région ?

On est le fleuron de Fleurus (rire). Le problème est que le patrimoine intellectuel n'y est pas valorisé. C'est la même



Atelier créatif



chose avec Arthur Grumiaux, né à Fleurus, jusqu'il y a peu, rien n'évoquait sa présence ici. C'était un personnage illustre, protégé de la reine Élisabeth, etc., puis sur ma suggestion, le bourgmestre a décidé de baptiser le parc de Fleurus du nom de ce violoniste virtuose.

À l'époque, vous avez lancé un lieu atypique dans la sphère culturelle wallonne et la formule porte toujours ses fruits...

Nous avons initié beaucoup de choses. Il y a 30 ans, de jeunes couples nous disaient « on viendrait bien mais on n'a pas de baby-sitter ». On a aménagé une petite salle pour occuper les enfants. Ils regardaient des vidéos pendant que leurs parents assistaient aux spectacles. Puis on a organisé des stages pour enfants. On a inauguré ça en Wallonie avec deux animateurs et la formule s'est développée dans d'autres lieux. De même, comme j'étais frustré que le public ne fasse que passer avant et après le spectacle, on a monté un bar et une cuisine volante, gérée par Le Gerموir, une entreprise de formation par le travail, qui forme notamment des réfugiés. On propose un plat unique chaque semaine. On peut accueillir de grandes tablées, on a parfois des groupes de 20-25 personnes qui viennent s'y retrouver.

Pour les 40 ans de Martinrou, vous avez monté un opéra-spectacle musical avec votre compagne, l'artiste harpiste Maria Palatine. Quel est le concept ?

Il s'agit d'une comédie musicale tout public en trois actes, d'une durée d'environ deux heures trente. Le spectacle rassemble une quarantaine d'artistes – chœurs, orchestre, solistes, comédiens – et une dizaine de techniciens de plateau, de son et de lumière. Nous allons d'abord la jouer ici, en plein air avec un plan d'eau... mais cherchons également d'autres lieux et financements. Il s'agit d'un concept « clé sur porte ». Tout est prêt : la musique, la distribution, etc. Le décor réfère à l'univers de l'eau – avec les océans, les glaciers... – représenté en lames de verre. J'ai aussi conçu une barque de verre. *Le chant d'Éos* aborde par le biais de l'humour, du théâtre et du chant la question cruciale de l'eau et s'inspire du *Manifeste de l'eau* de Riccardo Petrella.

Sur quoi repose le scénario ?

Saturé par l'état catastrophique des océans, Poséidon, le dieu des mers, annonce au panthéon qu'il prend sa retraite et qu'il cherche un repreneur parmi les dieux. Sans réponse, il se tourne

vers les hommes. Deux groupes d'eau dirigés par les humains (les « Sudatis » et les « Bibendi ») accostent sur les rives de l'Olympe pour remporter ce marché porteur. Grâce à Diva, une imposante femme d'affaires, la balance pèse en faveur des « Bibendi ». Un groupe d'assoiffés revendicateurs dirigé par Salvès débarque dans le conclave et accuse la société retenue de manœuvres spéculatives sur l'eau. La tension monte avec l'enlèvement de Diva et l'incarcération arbitraire de Salvès. Surgit alors Éos, la déesse de la rosée qui défend l'accès gratuit à l'eau...

Parmi vos nombreux projets, sur quoi travaillez-vous encore actuellement ?

Sur l'adaptation en série de mon premier roman, *Le passeur de lumière*, sorti en 1993 aux éditions Denoël, et inspiré de l'artisan verrier du Moyen Âge à qui on doit les couleurs des vitraux. Nous sommes trois ou quatre scénaristes et plançons sur une émission 0. Le milieu du cinéma avait au départ marqué un intérêt pour ce roman, mais cela ne s'était pas concrétisé. Puis j'ai commencé à écrire le scénario de mon côté. ●

LA TENDANCE REPAIR :

QUAND CULTURE RIME AVEC ÉCOLOGIE

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste au Soir

Culture et développement durable sont loin d'être incompatibles. *Roots & Roses*, le festival folk, blues, rock'n roll ou garage qui se tient en mai à Lessines dans le Hainaut en est un parfait exemple. Grâce aux ateliers organisés par le centre culturel de la commune, le festival *Roots & Roses* profite de mobilier urbain issu de récup' et réutilisable pour mieux accueillir le public.



« Nos ateliers ont été mis en place grâce au projet européen DEMO qui promeut la coopération entre la France, la Wallonie et la Flandre autour du développement durable dans le cadre

du secteur des musiques actuelles », explique Edwige Lejeune, animatrice au Centre culturel de Lessines. « Nous avons donc proposé de nombreux ateliers de récupération. Par exemple, avec un ébéniste, nous avons mis en place des activités de création de

mobilier de festival à partir de palettes en bois pour décorer le festival et créer des tables, des bancs, des chaises et de la décoration de bars, mais aussi quelques meubles à destination du centre culturel. Nous avons également réalisé des toilettes sèches, elles aussi à destination du festival. Mais pas seulement puisque ces dernières sont également prêtées lors de différentes activités dans la région. »

Le centre culturel a également mis en place des ateliers plutôt orientés « couture » avec du recyclage de jeans usés et abîmés pour en faire des sacs ou des tabliers. Ces objets sont principalement destinés aux équipes de bénévoles et aux organisateurs du festival. « Mais, bien sûr, certains participants ont pu récupérer quelques pièces. Il existe donc toute une gamme de produits estampillés *Roots & Roses*. Enfin, nous avons aussi travaillé sur la conception d'une flotte de transats destinés aux festivaliers. »

Les ateliers sont ouverts à tous, mais l'essentiel de notre public est constitué de femmes, notamment de personnes



Mobilier en bois du Festival *Roots & Roses* à Lessines ©



Repair café de Spa ©

qui bénéficient de revenus sociaux ou des pensionnées, « même si on compte pas mal d'actifs très impliqués dans le festival, ajoute l'animatrice ».

Si ces ateliers existent surtout dans le cadre de la tenue du festival, cela fait longtemps que le centre culturel s'implique dans les questions écologiques. « Cela fait bientôt quinze ans que nous avons banni les produits de grande distribution de nos activités, explique Edwige Lejeune. On ne trouvera pas de canette de coca chez nous. Tout le catering se fait avec des produits et des artisans locaux, une centaine au total. Il s'agit de mettre l'accent sur le "bien manger" et l'accueil du public. Nous voulons également mettre en valeur des produits de la région. »

RÉPARER GRATUITEMENT PLUTÔT QUE JETER

Depuis des années, les repair cafés ont essaimé sur l'ensemble du territoire. Renforcement du lien social, réduction des déchets, ils semblent n'avoir que des avantages. À Spa, le succès du repair café organisé par la commune ne s'est jamais démenti.

« L'objectif du plan de cohésion sociale est que tous les Spadois puissent se sentir bien dans leur ville », témoigne

Emmanuel Barth, chef de projet au plan de cohésion sociale de la ville. « Nous nous étions dit, il y a quelques années, que l'on voulait, dans le cadre de cette mission mettre sur pied un repair café. Nous disposions des locaux, du savoir-faire puisque l'on avait visité quelques autres initiatives similaires. Problème, nous manquions cruellement de bénévoles pour lancer le projet. C'était d'autant plus fâcheux que les repair cafés touchent un tas de disciplines différentes de l'électronique à la mécanique en passant par la couture. Nous avons donc mis l'idée en stand-by durant quelques années. »

« Puis, en discutant autour de nous, nous avons trouvé des partenaires, le Présence et Action culturelles de Spa ainsi que les Femmes prévoyantes socialistes. Eux avaient des bénévoles, mais pas de locaux. Nous avons donc décidé de mettre nos forces en commun. Et là, ça a été un succès immédiat. Pas loin d'une centaine de personnes sont venues lors de notre première journée. Et depuis, le succès ne s'est jamais démenti. Nous n'organisons que quatre séances par an. Il y aurait bien de la demande pour augmenter le nombre de sessions, mais difficile de faire plus. Après tout, les bénévoles aussi ont le droit d'avoir des loisirs et une vie de famille. »

Un des gros avantages du concept de repair café réside dans la participation active qu'ont les « clients ». « Il ne s'agit pas d'apporter son objet à réparer, de rentrer chez soi puis de venir le récupérer en état de marche. Il faut aussi leur apprendre à réparer eux-mêmes. Ils sont donc intégrés aux efforts de réparation. Je pense qu'on peut parler de cours. En tout cas, on peut dire que les séances sont participatives. »

Bien sûr, il arrive que certains objets soient trop endommagés ou que les réparations nécessaires dépassent le cadre de compétences des réparateurs présents. « Dans ce cadre, on réoriente le client vers d'autres structures, soit des réparateurs professionnels soit d'autres cafés de la région. Mais certains objets, on ne s'y aventure pas. La réparation de smartphones ou d'écrans, c'est au-delà de nos capacités. »

Pour assurer la bonne tenue des repair cafés de Spa, des appels sont régulièrement lancés à travers la presse régionale et le site web. Tout le monde peut venir aider, mais sans compétences techniques particulières. « On a toujours besoin de gens, ne serait-ce que pour organiser les événements ou l'accueil des clients. Il est par ailleurs possible de se former sur le tas pour donner un coup de main lors des réparations. Enfin, des formations sont régulièrement organisées par Repair Together pour apprendre à réparer certains objets. »

Cela n'aura pas échappé au lecteur, dans le repair café il n'y a pas que la réparation, mais aussi le mot « café ». La convivialité est une composante essentielle de l'activité. « Comme nos rencontres se font le dimanche matin, le café est bien entendu offert ainsi que quelques viennoiseries. Au-delà de la réparation d'objet, les repair cafés sont avant tout l'occasion de se rencontrer, de sociabiliser. De se rendre des services entre voisins. Il y a aussi l'aspect social. D'une part, réparer permet de faire des économies en évitant de racheter de nouveaux objets, mais par ailleurs le service est totalement gratuit et ouvert à tous sans condition. On n'est même pas obligé de vivre dans la commune. »



Conception de mobilier urbain Roots & Roses ©

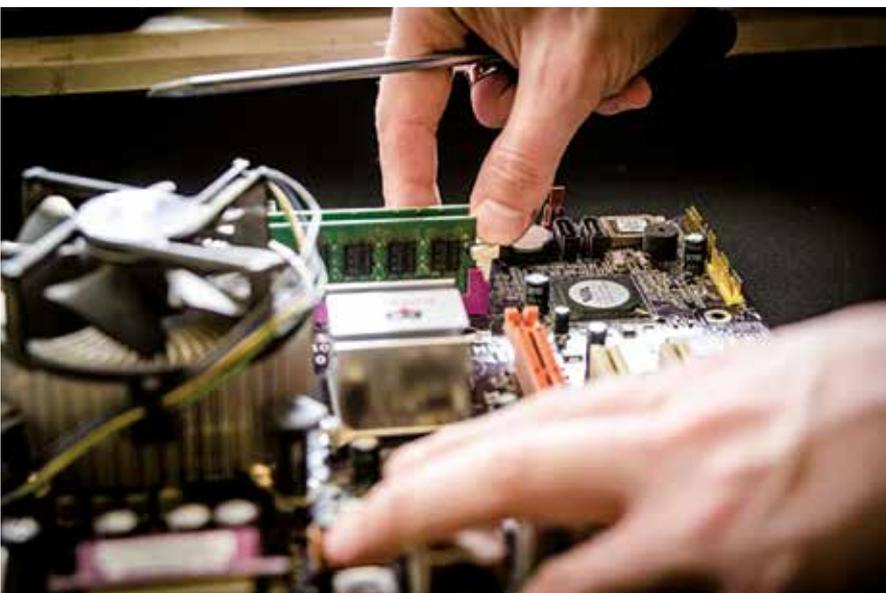
- Le rôle écologique des repair cafés n'est, lui non plus, pas à prendre à la légère. « Aujourd'hui, de nombreux objets ne sont plus conçus pour durer. Les répa-

rer plutôt que de les jeter directement permet de réduire, à notre échelle, le nombre de déchets. Nous sommes affiliés à l'association Repair Together

dont une partie de la devise est de faire attention à nos modes de consommation et de lutter contre l'obsolescence programmée. Même si on ne travaille qu'à une petite échelle, je pense que ce combat est loin d'être vain. »

LA RÉDUCTION DES DÉCHETS, UNE QUESTION TRANSVERSALE

La réduction de la quantité de déchets est également un cheval de bataille du Centre culturel de Bertrix. « L'objectif zéro déchet est une problématique qui nous intéresse depuis longtemps », explique Alain Thomas, directeur du centre. « De par notre plan de cohésion sociale, nous essayons toujours de conjuguer écologie et économies. Ainsi, nos activités, en plus de sensibiliser le public à l'impact écologique de leur consommation, leur apprennent aussi à faire des économies. Nous organisons donc un jardin partagé, des at-



Repair café de Spa ©

liers pour apprendre à confectionner ses produits d'entretien ou à privilégier les achats groupés de produits locaux. Malheureusement, malgré les efforts de chacun, l'expression zéro déchet reste un objectif difficilement atteignable. Aujourd'hui, le message est donc plutôt axé sur la limitation de la quantité de déchets. »

Ces problématiques touchent d'ailleurs un public toujours plus large. « Il y a cinq ans, nous avons surtout l'impression de prêcher des convaincus. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas. Pour ces activités, on observe une augmentation sensible de participants ces dernières années. Le rapport à la nature des citoyens a changé. Il existe une vraie volonté de la préserver plutôt que de l'exploiter. »

Et ce rôle d'éducation permanente porte ses fruits. « Lorsque l'on regarde les rayons des grandes surfaces de la région, on s'aperçoit qu'ils se remplissent toujours plus de produits locaux et rendent possible l'achat en vrac. Quand la population modifie ses habitudes de consommation et ses comportements, les acteurs de la distribution sont obligés de s'adapter. »

DANS LE NAMUROIS, DES OUTILS À DESTINATION DES BIBLIOTHÈQUES ET DES CENTRES CULTURELS

La Bibliothèque centrale de la Province de Namur, en collaboration avec le Centre culturel de Dinant et le service « environnement » du BEP, propose de nombreux supports d'aides pour les acteurs culturels concernant la gestion des déchets.

Au départ, le Centre culturel de Dinant voulait lancer une campagne autour de la question du « zéro déchet », explique Valérie Verstraelen, qui a coordonné le projet pour la bibliothèque provinciale. « En tant que coordinatrice, j'avais entendu parler de bornes d'exposition au sein de la cellule environnement du Bureau économique de la province. Nous avons donc mis les différents acteurs en relation pour monter divers projets. »



Sacs jeans à Lessines ©

D'une part, chaque bibliothèque locale de la province a reçu un lot de livres sur cette thématique. « En tant qu'opérateur d'appui, on a également créé des fiches pédagogiques et bibliographiques sur les ouvrages disponibles et on les a déposées sur notre portail tirelire en ligne. En parallèle, nous avons également monté une exposition globale à Dinant et avons organisé la médiation autour de cette expo. L'exposition est relativement spacieuse, on y représente les différentes pièces de la maison et les gestes que l'on peut adopter pour réduire les déchets. »

L'exposition est désormais appelée à voyager dans les centres culturels et les bibliothèques de la province. Des demandes ont déjà été effectuées, mais cela ne se fera pas avant 2021, car l'installation peut prendre un peu de temps. D'ici là, les demandes continuent d'affluer pour obtenir l'aide de prestataires et d'animateurs autour de ces thématiques, notamment pendant les stages d'été. Des ateliers ont également été mis en place au Centre culturel de Dinant, mais n'ont pas rencontré autant de public qu'escompté. « Cela s'est passé en même temps que les campagnes d'introduction des nouveaux sacs poubelles bleus. Il y a peut-être eu une saturation du public concernant la question de la gestion des déchets »,

estime l'animatrice. « Ce qui est en revanche une bonne nouvelle, c'est que de nombreuses familles sont venues les week-ends. Probablement, un public déjà sensibilisé à ces questions, mais tous nous ont dit avoir appris des tonnes d'astuces et d'informations qu'ils ignoraient jusque-là, donc le bilan est globalement positif. » ●

ATELIERS SLAM ET CITOYENNETÉ

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

Qu'il s'agisse de poésie pure ou associée à d'autres disciplines comme le rap ou les arts graphiques, le slam est devenu un outil d'inclusion et d'expression privilégié en milieu culturel et scolaire.

Lors de la dernière édition de *La Langue française en fête* tenue en mars dernier, autour de la thématique « Dis-moi dix mots autour de l'eau », le slam était l'invité de différents ateliers et performances. Tel, en collaboration avec le Centre culturel de Braine-l'Alleud, le projet participatif *Slamons sur la vague*, mené par le beatmaker et rappeur Jonathan Meyers (aka MALKEZ) à l'Athénée royal Riva Bella, auprès d'élèves de 6^e primaire, 1^{re} et 2^e secondaire. Sept ateliers ont eu lieu, le jeudi de 8 à 12 h : cinq axés sur l'écriture et deux à l'enregistrement des textes, au sein de la maison de jeunes Le Prisme et en collaboration avec l'école de musique Artizik. Le résultat aurait du être partagé au public le 21 mars, dans le cadre d'un après-midi festif de présentation des productions musicales et visuelles réalisées par les jeunes, suivie d'un concert de deux groupes de rap (RTT et MALKEZ) et en début de soirée, d'une scène ouverte.

« Le but de ces ateliers est de proposer des outils pour s'exprimer au travers de l'écriture individuelle, via l'introspection, et développer les sens artistique et critique des jeunes », souligne Jonathan Meyers. Il attribue le succès de la formule auprès des nouvelles générations, y compris auprès d'adolescents réticents à l'écriture, en grande partie à l'influence des musiques urbaines et des réseaux sociaux. « Aujourd'hui, peu importe l'origine sociale, dans chaque groupe de jeunes, beaucoup sont dans l'impro freestyle. Le slam les aide à se rendre compte de leur talent et de leur pouvoir d'expression écrite et orale. Cela leur permet également de défendre leurs idées et de devenir des citoyens responsables et actifs. »

Dans un autre contexte, à la demande du Centre culturel du Brabant wallon, le rappeur, qui travaille par ailleurs au sein de l'AMO La Chaloupe, a également donné un atelier de rap-slam à la Maison du développement durable à Louvain-la-Neuve sur le thème de la transition climatique et politique. Autre belle expérience. « L'atelier était plus intergénérationnel : les participants avaient de 12 à 50 ans. La thématique était très riche et on était davantage dans l'échange et l'expression pure, à travers les mots. En parallèle, des professeurs de français ont demandé à remplacer les cours de poésie par du slam/rap au sein de leur école. »

POÉSIE ET ENLUMINURE

Toujours dans le cadre de *La Langue française en fête*, la comédienne, conteuse et poète Valérie Bienfaisant a été amenée à développer des ateliers de slam avec des groupes scolaires à Habay-la-Neuve pour la dernière édition, et à Namur du 19 au 21 mars 2019.



Collectif L-Slam ©



Scène ouverte avec Joy ©



Scène ouverte avec Djamilé ©

L'atelier scolaire donné à Namur, intitulé *Lettr'in Slam* avait pour défi d'associer l'art médiéval de l'enluminure à celui de la poésie urbaine, autour des dix mots sélectionnés dans le cadre de l'événement *Dis-moi dix mots autour de l'eau*.

À l'origine de l'initiative, quatre partenaires culturels : la Société archéologique de Namur, le Réseau namurois de Lecture publique, la Bibliothèque centrale de la Province de Namur et la Maison de la Poésie et de la Langue française. Parmi les participants, des élèves des trois dernières années de l'enseignement primaire et des 1^{re} et 2^e années de l'enseignement différencié. Chaque atelier de trois heures débutait par l'approche de manuscrits médiévaux au sein de la réserve précieuse de la SAN. « Les élèves, impressionnés, ont pu y admirer le fabuleux travail des moines copistes autour des riches lettrines qui ornent ces ouvrages séculaires et recevoir des

réponses à leurs nombreuses questions : qu'est-ce qu'un parchemin ? De quelle époque datent les manuscrits présentés ? Quels types de textes y sont copiés ? Comment les conserver et les manipuler ? Qu'est-ce qu'une enluminure ?... », évoque-t-on au sein de la Maison de la Poésie.

Après une explication des « dix mots » aux enfants par Valérie Verstraelen, animatrice en section jeunesse au sein de la Bibliothèque centrale de la Province de Namur, Valérie Bienfaisant leur a proposé, lors d'une initiation de deux heures, des exercices ludiques autour de la langue française, de son rythme, de ses sonorités, de ses champs sémantiques... avant de les amener à composer un texte et à le scander à haute voix. Puis, en dernière étape, les élèves ont abordé l'art de l'enluminure et gravé sur ce support des phrases élaborées lors de l'atelier slam.

À Habay, il s'agissait d'une formation au slam programmée sur deux après-midi

pour les élèves – deux groupes de 15 et 17 ans – de la section technique de la Communauté scolaire Saint-Benoît. En partenariat avec le Centre culturel d'Habay, qui a mis à leur disposition micros et enceintes. Les réalisations devaient être présentées lors d'une balade contée le 22 mars, ici encore suivie d'une scène slam ouverte. L'atelier d'écriture s'est bien tenu pendant deux fois 50 minutes. Puis durant deux semaines, les élèves ont retravaillé, peaufiné leur texte avec le professeur de français, avant un nouveau rendez-vous de deux fois 50 minutes axé sur l'expression orale. « Il s'agit d'une des meilleures formules que j'ai expérimentées jusqu'à maintenant, raconte Valérie Bienfaisant. La majorité des jeunes n'avaient jamais fait de slam et c'était intéressant de les voir prendre la parole devant les autres élèves. La sauce a très bien pris, une dynamique s'est instaurée entre eux et ils se sont sentis à l'aise. Au préalable, je leur ai proposé ►



Lettr'in slam ©

- de petits exercices pratiques à partir de trois pistes : créer des rimes, y lier l'imaginaire et traiter un sujet. L'idée était qu'ils structurent leur pensée. » À partir d'une contrainte : que chacun se projette dans un objet lié à l'eau (seau, robinet, piscine...) et s'exprime dans un « je » fictif. « Ce qui a donné lieu à des interprétations très personnelles, et à s'exprimer par rapport à des sujets comme la pollution. Le slam permet aux jeunes de communiquer leurs ressentis, parfois ce qu'ils refoulent... Certains textes étaient bouleversants, mais grâce au slam, on ne tombe pas dans le psychodrame », sourit l'animatrice.

SCÈNES FÉMINISTES

Le slam sert aussi massivement la cause féministe. Le Centre culturel du Brabant wallon, les bibliothèques publiques d'Ottignies-Louvain-la-Neuve, PointCulture Louvain-la-Neuve et Vie féminine Brabant wallon proposent ainsi des ateliers d'écriture et de coaching scénique slam, à destination des femmes de tout âge qui viennent y « Oser le ton », encadrées par diverses artistes belges. Pour fil rouge, « claquons les mots, nos voix, nos corps ! ». Le second module de quatre ateliers d'écriture slam entre femmes est ani-

mé par Joy et Zouz, deux slameuses professionnelles, et devait se clore sous forme de scène ouverte, le mardi 12 mai à 21h, au PointCulture Louvain-la-Neuve. « Le principe ? Chaque participant-e qui désire faire vibrer ses mots sur scène peut s'inscrire au préalable en début de soirée », souligne Joy.

Autrice, poète, rappeuse... Joy est également cofondatrice du réseau informel Slameke créé par sept jeunes Bruxellois, afin de « redonner vie à la poésie orale et au slam dans la capitale et en dehors de celle-ci » et, par là, « encourager les gens à prendre la parole en public et à exprimer leur diversité et leur personnalité ». Le collectif organise des micro-ouverts (slam, poésie, rap, chant, beatbox...) à Bruxelles, ainsi que des stages de slam. Slameke multiplie par ailleurs les partenariats avec des acteurs culturels francophones et néerlandophones comme la bibliothèque d'Ixelles, le Théâtre de la vie, le Centre culturel Pianofabriek, Radio Panik. Et investit également l'espace public (rues, places, transports collectifs...) au travers du projet *Slam-sauvage* : « Les slameurs et slameuses jament, improvisent. Ils vous scandent leurs vers les plus percutants, interpellent et accompagnent les passants pour quelques secondes, quelques minutes de poésie volée. »

Joy anime encore des ateliers, stages, workshops slam autour des thématiques qu'elle aborde dans son deuxième album musical intitulé *L'art de la joie*. Chaque participant est amené à développer son univers personnel autour de questions telles que « Qu'est-ce que la joie ? Est-ce un don, une émotion, une qualité, un art, un devoir, un travail ? Est-elle forcément éphémère, peut-elle devenir durable ? Qu'est-ce qui m'en rapproche ou m'en éloigne au quotidien ? Comment, dans le monde, la société, l'époque et l'identité qui sont les miennes trouver les ressources pour ressentir et partager la joie ? » Le tout, dans une atmosphère respectueuse et bienveillante, propice à « un dialogue constructif entre les participants afin que la rencontre et les échanges collectifs stimulent la réflexion individuelle ». ●



Concours Slam en FWB

Il y a quatre ans, la Cellule Culture-Enseignement inaugurerait un concours bisannuel de slam à destination des élèves des 2^e et 3^e degrés de l'enseignement secondaire organisé ou subventionné par la Fédération Wallonie-Bruxelles (tous réseaux, types et formes d'enseignement), en partenariat avec l'asbl Slameke.

Leitmotifs ? « Susciter la créativité des élèves, tout en leur permettant d'améliorer leurs aptitudes, notamment en matière d'écriture et de maîtrise de la langue ; favoriser le développement d'activités pédagogiques originales par le biais de rencontres entre le monde scolaire et le monde culturel et artistique ; mettre en valeur les auteurs-interprètes de chansons d'expression française de notre Fédération », développe-t-on sur le site www.culture-enseignement.cfwb.be/.

Après avoir suivi un atelier gratuit de quatre fois 50 ou deux fois 100 minutes en phase avec les visées pédagogiques des enseignants inscrits – et à l'issue duquel est réalisée une captation audio-vidéo –, chaque classe propose deux slams tout au plus, d'une durée de quatre minutes et présentés de façon individuelle ou collective. Après une sélection des dix meilleurs slams par un jury, deux prix récompensent les classes lauréates : un Prix du jury et un Prix des écoles.

En outre, l'ensemble des captations réalisées sont accessibles via un lien sur le site de la Cellule Culture-Enseignement. Le prochain concours aura lieu lors de l'année académique 2020-2021.



© photos S. Isaac - PointCulture Louvain-La-Neuve

DES ARTISTES POUR LA MIGRATION

SOUVENIRS D'UNE EXPOSITION QUI NE S'EST PAS OUVERTE

PAR BENOIT van LANGENHOVE

musicologue, administrateur au Festival Ars Musica

Il y a de quoi devenir superstitieux ! Le vendredi 13 mars dernier, nous devions poursuivre une excursion dans les centres de PointCulture par l'inauguration de l'exposition *Métasporas* de PointCulture Bruxelles. La crise sanitaire du Covid-19 en a décidé autrement.

Mais d'abord, rappelons le projet. Dans le cadre de sa saison thématique, PointCulture lance une exposition déclinée dans plusieurs de ses services. Cette fois-ci, on demande aux écoles d'art de proposer, parmi les étudiants fraîchement diplômés, des artistes prêts à mener une réflexion plastique autour de la migration.

Le premier à ouvrir ses cimaises le 20 février dernier fut le PointCulture de Louvain-la-Neuve. Et apparaît aussi le premier souci : Louvain-la-Neuve forme d'immenses spécialistes d'histoire de l'art, mais pas des professionnels de la création artistique. Heureusement, nous raconte Sylvain Isaac, responsable du lieu, leur voisin, le Lycée Martin V, a une section Arts très active. C'est ainsi qu'est née cette collaboration avec quinze étudiants sous la direction de leurs professeures Charlotte Naber et Adèle Dupret.

LE TRAJET EST UNE RECHERCHE

Le point de départ a été un texte tiré de *Errances* (2001, Yellow Now) de Guy Vandeloise : « J'ai toujours été fas-

ciné par les migrations des animaux terrestres et célestes. Alors qu'elles semblent dire les grands voyages et la liberté, elles sont de l'ordre de la nécessité. N'empêche, elles me mettent en face de l'infini mystère du monde et des symboles qu'il véhicule... en même temps que je les vis. »

Par ce texte, les artistes reprennent un grand thème de l'art occidental depuis le *No hay caminos, hay que caminar* des chemins de Compostelle jusqu'au cycle de lieder du *Wanderer* de Schubert, un voyage à la découverte de soi et de l'autre. « C'est une tentative de révéler les liens que nous tissons avec le monde. Le trajet peut devenir une recherche, l'émergence d'une écriture, d'une mise en forme », dit le texte d'introduction, mais en n'oubliant pas que « chaque être crée, par sa présence, un lieu qu'il déplace avec lui et dont il est toujours le centre ».

Le deuxième à entrer dans la danse fut le PointCulture de Liège. Cette fois, c'est l'École Supérieure des Arts de la Ville de Liège – ARBA – qui présente le travail de deux anciennes étudiantes en écho avec la thématique *émigrer* : Manuela Simonne et Maria Vita Goral. Se définissant comme une artiste d'origine chilienne qui touche à tout,

Manuela Simonne a jeté son dévolu sur la vidéo, qu'elle considère comme un outil essentiel pour exprimer son ressenti. « C'est dans la rencontre et le partage que réside mon travail. La puissance d'un regard, d'une présence et sa trace dans mon intervention font un tout », dit-elle sur son site. Militante dans l'âme, elle aime aller sur le terrain, chercher le moment présent, saisir l'imprévu avec un regard toujours porté vers l'extérieur. Consciente des souffrances qui ponctuent le parcours de ces gens qui pour une raison quelconque ont dû quitter leurs cultures et leurs proches, elle n'hésite pas à s'exprimer sur le sujet de façon crue, directe. Elle définit le travail présenté à PointCulture comme « une tentative de mise en pratique, d'observation et de conséquence de la politique migratoire dans nos frontières. Il s'agit d'un acte symbolique. Une tentative de purger, par l'acte artistique (devenu nécessaire), le passage à l'acte. Le grand saut. La douleur ancrée dans la peau de celui qui prend la route et traverse cette frontière qui restera gravée dans sa mémoire. Une tentative de repousser les frontières du potentiel physique et mental. »

LA TRAVERSE DES ÉTATS

Face à son expansive voisine, Maria Vita Goral est plus réservée. Elle aime prendre le temps, travailler dans son coin avec une approche plus introspective. « Mon travail artistique traite de l'instabilité des choses. Cela m'intéressait et m'intéresse encore, ►



© B. van Langenhove - PointCulture Bruxelles



- la thématique de la disparition, de l'éphémère, de l'évaporation et surtout le changement », dit-elle dans la présentation de sa résidence au RAVI. Pour cette invitation du PointCulture Liège, elle a choisi le crochet comme mode d'expression. « L'important dans ma vie comme dans mon art, c'est, entre conservation et altération, la traversée des états. » Artiste d'origine ukrainienne, Maria Vita Goral veut, face à la manière dont le mot migrant est utilisé dans les médias, rendre à l'individu, quel qu'il soit et de quelque endroit qu'il vienne, sa place et son statut d'être humain.

La troisième étape, au PointCulture Bruxelles, fut la plus bousculée. Imaginez un commissaire d'exposition qui apprend, au fur et à mesure de l'après-midi que, en raison de Covid-19, le vernissage de son exposition est annulé, puis que les PointCulture ferment l'accès au public, tout cela pendant l'installation des œuvres. « C'est peut-être une chance », nous dira-t-il pendant notre rencontre.

C'est un poids lourd du monde artistique qui a pris en charge ce projet. Toma Muteba Luntumbue est professeur d'histoire de l'art à l'École de Recherche Graphique (ERG) pour le cours d'histoire et actualité des Arts non européens. Il est aussi un commissaire d'exposition recherché. *ExitCongoMuseum* au Musée royal de l'Afrique centrale de Tervuren (2000-

2001) – l'exposition qui a eu pour vocation ambitieuse mais intéressante d'interroger le musée qui l'a produite et de faire valoir à quel point il est devenu politiquement et artistiquement incorrect –, c'est lui.

UNE LASAGNE CULTURELLE

Comment s'est faite cette collaboration avec PointCulture ? Toma Luntumbue reçoit une demande de création de projet de son vieil ami Eddy Maes. Après une discussion avec ses collègues professeurs de l'ERG, il établit une liste de noms d'étudiants récemment diplômés de l'ERG qui pourraient s'inscrire dans la thématique *Migrer*. Généralement, dans ce cas où vous avez un espace, un contexte, une thématique, des œuvres et des artistes qui sont intéressants pour le projet, un commissaire d'exposition les rencontre pour lancer sa proposition et voir ce qu'elle suscite comme réflexion de la part des invités. Ainsi, tout ce qui se voit dans l'exposition est le fruit d'une discussion entre les artistes et Toma Luntumbue, pas un choix parmi des œuvres déjà finies, mais la construction de projets pour l'exposition. Et ce qui apparaît au final, c'est que les projets ne sont pas là pour illustrer la thématique de la migration ou la thématique des frontières, même si elles sont au cœur de l'exposition. Ce qui est important, c'est de voir la diver-

sité des imaginaires, que ces artistes portent en eux et comment, de manière directe ou indirecte, cette question est très présente à travers leur propre identité, leur trajectoire dans leur travail. Ces artistes, pris individuellement, représentent déjà un aspect de cette problématique. Ce sont des gens qui ont une appartenance multiple de par l'histoire d'une migration personnelle ou de celle de leurs parents. Et tous ont été formés à Bruxelles où certains ont décidé de rester. Cela donne aussi l'occasion de rappeler que la capitale est une ville très cosmopolite, que d'un quartier à l'autre l'ambiance n'est pas la même. Il faut prendre acte de cette richesse, du fait que Bruxelles est une lasagne culturelle. Mais, on en arrive toujours au nerf de la guerre : en raison des moyens alloués, l'exposition se limite à cinq artistes dont certains ont produit des œuvres spécialement pour cette exposition.

Le titre de l'exposition est tiré d'un ouvrage de Patrick Chamoiseau, un Martiniquais qui a obtenu en 1992 le prix Goncourt pour *Texaco* (Gallimard). Dans son livre *Frères migrants* (Seuil, 2017), il parle de métasporas. Pour lui c'est une image qui parle d'un système rhizomatique, de diasporas qui se juxtaposent, qui cohabitent et qui constituent des métasporas dans lesquelles on se défait de tout atavisme de l'appartenance. Nous sommes



© B. van Langenhove - PointCulture Bruxelles

dans une sorte de poly-, pluri-appartenance où nous prenons conscience d'une « pan-humanité ». L'exposition montre de manière non frontale aussi la fragilité avec laquelle il est possible d'aborder ces questions et la modestie avec laquelle chacun peut résister face à l'ordre néolibéral et à toutes sortes de frontières qui s'imposent à notre horizon. Le Coronavirus est un bel exemple d'interdépendance forcée dans laquelle nous sommes tous plongés.

Darius Bogdanowicz est un plasticien qui est aussi écrivain. Dans un espace social où le visiteur ne traverse pas l'exposition, mais s'installe et lit un roman intitulé *Festival* qui s'inscrit dans un théâtre qui est un camp de réfugiés. C'est une œuvre qu'il n'a pas réalisée en phase avec l'actualité immédiate, mais qui anticipe beaucoup d'événements récents.

LES IMAGINAIRES RELATIONNELS

Catherine Xu vient avec une œuvre participative où le public est invité à déguster un repas avec l'artiste dans un espace intime selon un cérémonial particulier. Dans cet espace clos est dressée une table comme en Chine avec plusieurs plats, beaucoup trop nombreux pour une seule personne. Le visiteur va être invité à consommer différentes bouchées et à établir un dialogue in-

terculturel avec l'artiste autour des différents mets et à susciter nos imaginaires relationnels. S'il n'y a pas de rencontre avec une œuvre, il y a une confrontation avec une altérité dans l'espace de l'exposition, celle de l'artiste, celle qu'il raconte, celle de l'altérité de l'œuvre qui s'impose dans sa singularité. Ce

que fait l'artiste, c'est poser des questions, et non apporter des réponses à une réalité aussi complexe que la question de la migration aujourd'hui.

Maxime Jean-Baptiste nous présente une vidéo qui touche à son histoire familiale. Son père, qui est acteur, a participé à un film sur un événement en Guyane française, à l'époque de l'esclavage. Maxime a retravaillé des éléments du film en les croisant avec des réflexions sur l'identité guyanaise, des reconstitutions du tournage et des réflexions de son propre père.

Lara Minski a fait une vidéo terrible autour d'Aylan Kurdi, cet enfant kurde retrouvé mort sur une plage turque en 2015 et dont la photo a déclenché une vague d'émotions à travers le monde.

Guy Ouaté présente une grande installation à l'aide de pans de tissus de quatre centimètres de large qui sont créés par des tisserands d'Afrique de l'Ouest. Cette installation entre en résonance avec une pensée, une sagesse propre à cette civilisation. Dans ces régions, une association est faite entre le geste du tisserand et la transmission de la parole, une métaphore qui renvoie vers la façon dont les mots et la parole s'articulent. Ainsi, ces tisserands essaient de rendre signifiants toute une série de gestes liés au métier, à la vie quotidienne, mais qui renvoient vers une totalité, une cosmogonie qui explique la structure et les relations sociales. ●

INFOS :

-Migrations, PointCulture Louvain-la-Neuve

Les œuvres de Lola Bols, Marie Colaux, Cylia Colon, Marie Demuylder, Jeanne Dresse, Mailys Evrard, Jeanne Goossens, Marie Janssegers, Achille Legros, Bérénice Marchot, Antoine Maubille, Yaël Thomson, Théa Van Hamme, Manon Vincent, Élisia Vitale sous la direction des professeurs Charlotte Naber et Adèle Dupret.
<https://www.pointculture.be/agenda/evenements/expo-migrations/>

-Migrations : ARTS et MOUVEMENTS, PointCulture Liège

Exposition de Manuela Simonne et Maria Vita Goral
<https://www.pointculture.be/agenda/evenements/migrations-arts-et-mouvements/>
Site personnel de Manuela Simonne : <http://manuelasimonne.com/>
Résidence artistique de Maria Vita Goral au RAVI : <http://www.ravi-liege.eu/?p=1205>

-Métoporas, PointCulture Bruxelles

Darius Bogdanowicz, Maxime Jean-Baptiste, Lara Minski, Guy Woueté, Catherine Xu
Commissaire : Toma Muteba Luntumbue (ERG)
<https://www.pointculture.be/agenda/evenements/metasporas/>
Site personnel de Darius Bogdanowicz : <https://da-ri.us/>
Maxime Jean-Baptiste sur Collectif jeune cinéma : http://www.cjcinema.org/pages/fiche_auteur.php?auteur=1274
Site personnel de Lara Minski : <https://laraminski.wixsite.com/laraminski/travaux>
Guy Wouete sur V Tape : <http://www.vtape.org/artist?ai=1791>
Site personnel de Catherine Xu : <https://yycxu.com/>

LE PORTRAIT MUSICAL

PAR BENOIT van LANGENHOVE

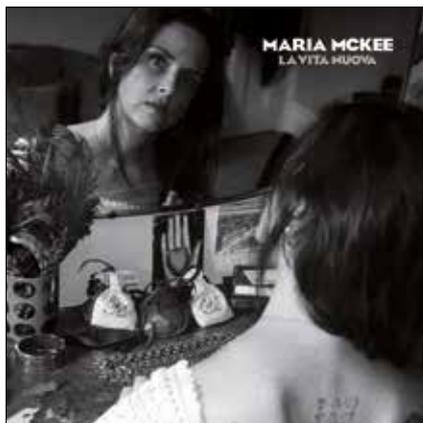
musicologue, administrateur au Festival Ars Musica

Maria McKee

La Vita Nuova.

Afar © 2020.

Maria McKee a connu une vie tourmentée. Fille d'évangélistes californiens, elle est scolarisée à Beverly Hills au milieu de futurs acteurs et rock stars. Elle commence sa carrière musicale avec son frère aîné du côté des hippies vieillissants, puis a tourné *Cowpunk* avec le groupe Lone Justice et s'est offert un petit succès avec *Ways to Be Wicked*. En solo, elle décroche un hit n° 1 au Royaume-Uni avec *Show Me Heaven*. Puis au mitan des années 2000, elle disparaît des radars. La revoici, avec sa voix céleste qui vous emmène affectueusement de la mélancolie à la spiritualité, de Dante aux poètes romantiques anglais (Keats) pour nous conter son long voyage vers sa nouvelle vie.

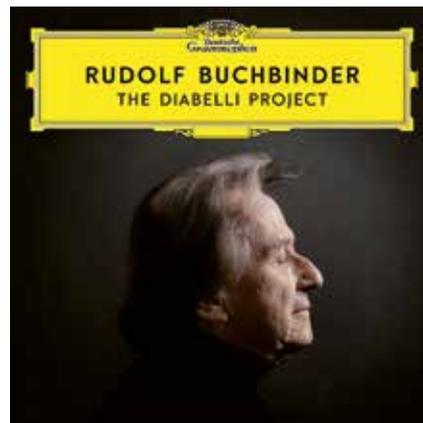


The Diabelli Project.

Rudolf Buchbinder (piano).

DG © 2019 & 2020 © 2020.

C'est fin 1819 que l'éditeur et compositeur viennois Anton Diabelli s'adresse aux « musiciens et virtuoses les plus éminents de Vienne et des États autrichiens » et demande à chaque destinataire de composer une variation sur une valse de son cru. Dans son tableau de chasse, Schubert, le jeune Liszt, Hummel, Czerny, le fils de Mozart. Beethoven lui proposa 33 métamorphoses imprévisibles et autonomes. Le pianiste Rudolf Buchbinder commande à son tour à des compositeurs d'aujourd'hui leurs propres variations qui sont reprises ici entre les sommets beethoveniens et les charmants exercices de ses contemporains.

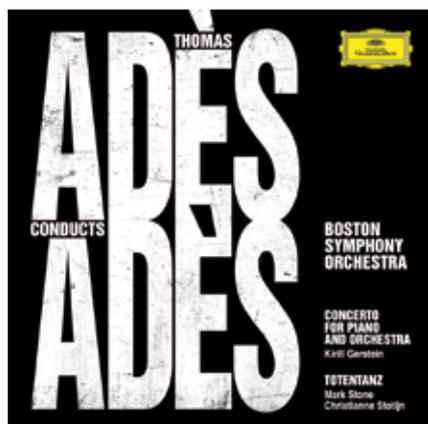


Thomas Adès (1971)

Concerto for piano and orchestra – Totendanz.

Kirill Gerstein (piano), Christianne Stotijn (mezzo), Mark Stone (baryton), Boston Symphony Orchestra.
DG © 2016 & 2019 – © 2020.

Le Britannique Thomas Adès fait partie des compositeurs parmi les plus connus et les plus joués actuellement. Nous avons eu l'occasion d'entendre ses œuvres à Bozar et La Monnaie (*Powder her face*) et nous en découvrirons d'autres lors du prochain Ars Musica. Adès a une écriture virtuose qui joue au funambule dans un subtil puzzle de sources historiques. Ce n'est plus la table rase des années 1950, mais la réappropriation sélective d'un héritage accepté. Et ces sources historiques voient leurs contours et leur contenu se modifier au contact les unes des autres. La virtuosité de l'écriture est au service d'une esthétique en connivence avec la mémoire musicale de l'auditeur. Ce n'est pas un pastiche ou un collage, car le compositeur apporte le plaisir de la nouveauté sans détruire la référence où elle prend ses racines. Ainsi, son *Concerto* reprend une structure romantique avec des ombres venues des concertos de Ravel, Prokofiev, Gershwin, Bartók et du jazz. La deuxième œuvre *Totendanz* nous ramène vers le Moyen Âge et Mahler pour une fresque sur la fragilité de la condition humaine en résonance avec les tragédies contemporaines.

**Porches**

Ricky Music.
Domino © 2020.

En 2018, le troisième album de Porches, *The House*, proposait, dans une pop colorée et vibrante, une recherche intime de clarté sur ses sentiments intérieurs. Parlant de son processus créatif, Aaron Maine, un musicien new-yorkais, responsable du projet synth-pop Porches déclarait que son objectif est de plonger au plus profond de sa vie intérieure et d'y rechercher les choses les plus belles et étranges qui s'y trouvent et de l'offrir à son public. Son nouvel album, *Ricky Music*, emprunte le même chemin, mais dans un son moins raffiné, comme si cet enregistrement était le résultat sans filtre de ses pensées et de ses brouillons de musiques sorties de son ordinateur domestique. Cela aboutit à onze plages qui vont de 30 secondes à plus de trois minutes, avec une totale imprévisibilité, une folle variété de sonorités et de climat d'une chanson à l'autre. Entre guitares robustes et percussions agressives, les synthétiseurs jouent sur la profondeur des textures avec des sonorités entre *Stranger Things* et *Twin Peaks*. Cet album est comme un journal bien tenu, à l'écriture soignée d'une histoire banale et pourtant singulière de désir, de sexe et de chagrin avec juste assez d'équilibre entre la candeur et la conscience de soi pour nous garder éveillés.

**Ludwig van Beethoven (1770-1827)**

Symphonie Nr. 6, op. 68 « Pastorale ».

Justin Heinrich Knecht (1752-1817)

Le Portrait musical de la Nature ou Grande Symphonie.

Akademie für Alte Musik Berlin, Bernhard Forck, Concertmaster.
Harmonia Mundi HM 902 425 © 2019 & © 2020.

Hors de l'imagerie romantique du génie solitaire dans sa tour d'ivoire, Beethoven a toujours été en prise directe avec les œuvres et les préoccupations de son temps. Tout au long de sa vie, il a étudié des partitions d'autres compositeurs. Même durant les sièges de Vienne par les armées napoléoniennes, il réclamait à Breitkopf & Härtel des partitions du *Requiem* de Mozart, le *Messiah* de Händel. Il est probable qu'il a parcouru *Le Portrait musical de la Nature* écrite par son aîné de 20 ans, Justin Knecht. Outre qu'il partage le même éditeur, on retrouve chez les deux compositeurs une inspiration qui prend sa source dans la contemplation même de la nature ; le travail en profondeur autour d'une sonorité ; enfin la volonté de laisser du temps à la musique afin qu'elle respire librement. La musique européenne possède une longue tradition d'imitations de la nature (chants d'oiseaux...) qui remonte au XIV^e siècle ; à la fin de l'âge des Lumières, les mélomanes raffolaient des musiques qui en faisaient usage. Cette comparaison passionnante, tenue de bout en bout par des musiciens avides de redécouvertes, mérite toute votre écoute. ●



BRUSSELS FOOTAGE :

JEU DE MECCANO MÉMORIEL POUR UNE VILLE-PUZZLE

PAR PHILIPPE DELVOSALLE
rédacteur à PointCulture

En juin, dans le cadre du festival Brussels in Love (à La Vénérie), PointCulture devrait dévoiler *Brussels Footage*, une interface pour aborder Bruxelles sous l'angle de 125 ans de films – de fiction et documentaires – qui y ont été tournés.

Dans le monde de l'urbanisme, Bruxelles a donné son nom à un terme plutôt péjoratif, la « bruxellisation », qui désigne les conséquences d'un abandon – souvent assez cruel et sauvage – de la ville et de ses habitants aux desseins des promoteurs et aux puissances de l'argent, en particulier

lors des grands chantiers et grandes opérations de modernisation de la cité. Ce processus s'est particulièrement déchaîné, de la fin des années 1950 aux années 1970, dans les à-côtés de l'accueil de l'Exposition universelle de 1958 ou dans le projet « Manhattan » visant à raser une grande partie de la zone de la gare du Nord pour y faire monter vers

le ciel un imposant quartier d'affaires à l'américaine. Mais on peut trouver des prémices de ces dynamiques dans la destruction d'une partie du quartier populaire des Marolles à partir des années 1860 pour y construire le Palais de Justice (où un siècle plus tard Orson Welles imagina tourner son adaptation du *Procès* de Kafka), dans le chantier sans fin de la construction de la jonction ferroviaire Nord-Midi (1911-1952) ; mais aussi des survivances, des prolongements dans l'aménagement du quartier des institutions européennes, dans les métamorphoses du quartier de la gare du Midi à l'occasion de l'accueil du TGV ou dans le « projet canal » en cours actuellement.

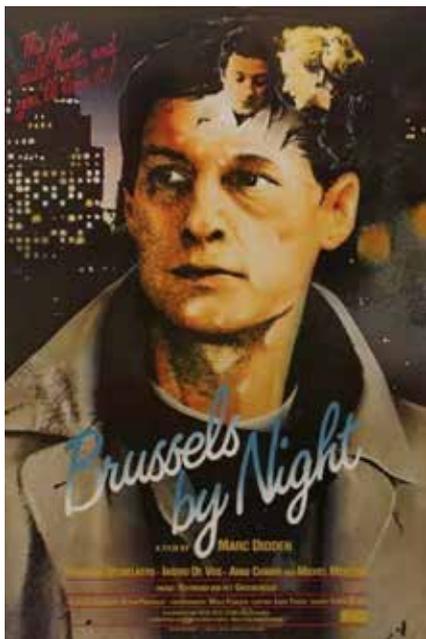
PAYSAGE-COLLAGE ET TOUR DE BABEL

À grande et petite échelle, la dynamique de « bruxellisation » se marque tant dans le vécu (déménagements, expropriations) et le ressenti des habitants (y a-t-il d'autres villes au monde où « architecte "de traviolle" », « schieven architek » fut un sobriquet populaire ?) que dans la production d'un paysage urbain fait de balafres, de choix contradictoires, de juxtapositions osées donnant corps à une ville qui ressemble plus à un collage qu'à une série de propositions cohérentes.

En parallèle, au niveau de la constitution progressive de sa population – une autre mosaïque, humaine cette fois –, s'est construite la ville de Pieter Bruegel : celle des langues et des communautés. Aux Bruxellois flamands et francophones sont venues s'adjoindre couche après couche, dans une lente sédimentation, des populations d'origine espagnole, italienne, portugaise, congolaise, marocaine, turque, polo-



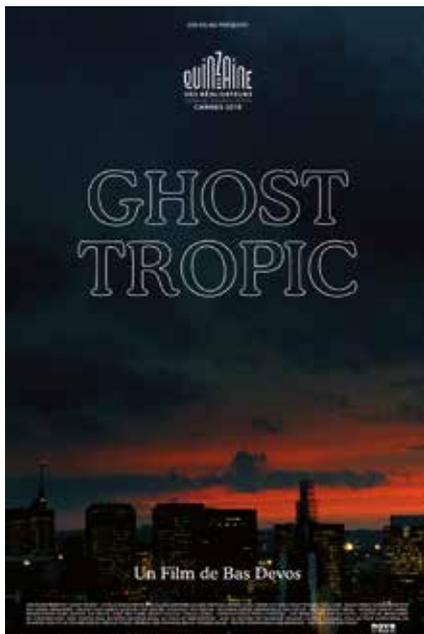
Brussels by Night - Marc Didden ©



naise, roumaine, etc. Sans oublier les expatriés aisés des institutions européennes et les vagues récentes de migrants syriens, irakiens ou afghans. Au 1^{er} janvier 2016, il y avait 184 nationalités différentes à Bruxelles et on dit que la capitale belge et européenne est désormais la deuxième ville la plus cosmopolite du monde. On le verra, tout cela se marque aussi dans les images tournées à Bruxelles.

**BRUSSELS FOOTAGE :
CONSTRUIRE SON PROPRE
PARCOURS, ÉCHAFAUDER SON
PROPRE FILM**

Les choix de la plateforme numérique *Brussels Footage* sont particulièrement en phase avec cette nature éclatée, multiple et kaléidoscopique de la ville. Comme l'explique Marc Roesems, référent pour le documentaire à PointCulture et co-concepteur du projet, « *Brussels Footage* est une plateforme en ligne visant à promouvoir la ville via des matériaux audiovisuels qui la mettent en scène : films de fiction, documentaires, clips musicaux, reportages, archives télévisuelles, documents sonores ou créations radiophoniques. Toutes ces œuvres ont en commun de raconter, à leur manière, Bruxelles et la diversité de sa population. »



Concrètement, le visiteur pourra naviguer dans l'espace grâce à une carte « zoomable » de l'agglomération (telle commune, tel quartier – par exemple Matonge ou la cité-jardin du Logis-Floréal –, tel lieu précis), une ligne du temps par décennies et une série de thèmes, de fils rouges qui traversent l'approche audiovisuelle de Bruxelles au cours des 125 dernières années (l'urbanisme, le logement, la migration, l'errance, les portraits de femmes, etc.) pour découvrir des notices, des captures d'écran et des extraits vidéo liés aux plus de 200 œuvres déjà cataloguées. Ce faisant, l'utilisateur construira de point en point, de film en film, d'extrait sonore en extrait sonore, à la fois son parcours dans la ville et son « propre film ».

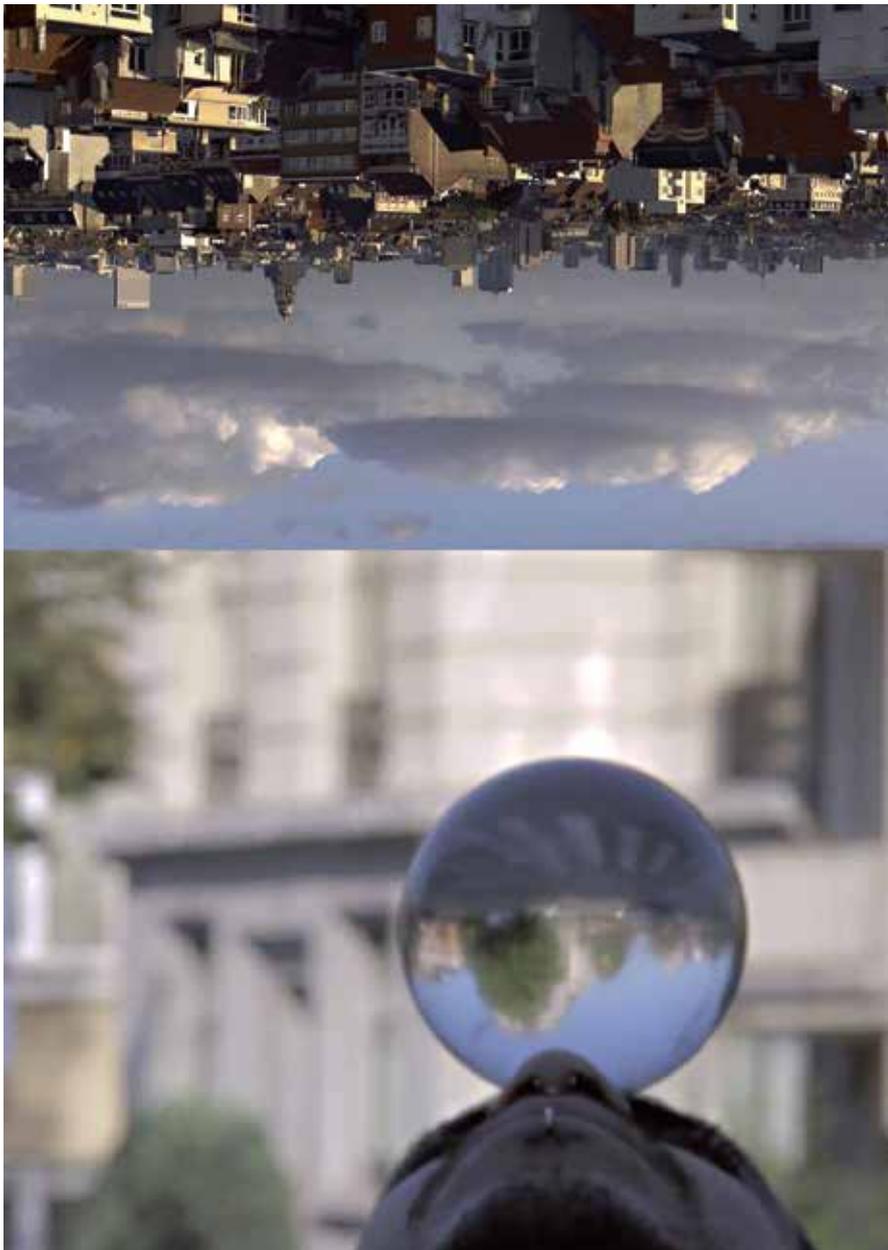
**DOCUMENTAIRE ET
IMAGINAIRE**

Brussels Footage met résolument la fiction et les différentes approches du réel en dialogue, les incluant côte à côte dans le corpus du projet. Ici aussi, il s'agit d'un choix logique quand on se penche sur l'histoire des représentations audiovisuelles de Bruxelles. Si on revient aux grands chantiers qui ont bouleversé le tissu urbanistique de la ville, évoqués au début de cet

article, on remarque qu'ils ont d'abord été traités au moment même de leurs déploiements par des documentaires très positifs, très acquis à leur cause (*Chemins de fer et gares dans une colline* de Pierre Bourgeois, 1952 à propos de la jonction ferroviaire, *Bruxelles, rendez-vous des nations* de Paul Haesaerts, 1958 sur l'Expo 58) et que ce n'est souvent que plus tard que les infrastructures et constructions de cette époque ont fait germer de l'imaginaire, de la fiction, des histoires.

En 1980, dans un superbe noir et blanc au grain et aux effusions de lumière et d'obscurité assumés, entre quasi-documentaire et bribes de fiction minimale, Samy Szlingerbaum filme autour de la gare du Midi l'installation à Bruxelles de ses parents et de son frère venus de Łódź en Pologne en 1947. Trente ans après les faits, assumant l'anachronisme des lieux, leur fils filme la gare du Midi d'avant le Thalys et l'Eurostar : les trains, les voies, les quais, les salles d'attente et la salle « des pas perdus », les taxis sur les rues pavées dans la nuit... À la même époque (1978), Anna Silver (Aurore Clément) y retrouvait sa mère (Lea Massari) dans *Les Rendez-vous d'Anna*, traversée ferroviaire de l'Europe par celle qui a le mieux filmé Bruxelles : Chantal Akerman.

Dans la grande utopie de la modernité et le délire du « tout automobile » de l'époque, l'Expo 58 s'était accompagnée de la construction d'une série d'autoroutes urbaines (tunnels et viaduc « provisoire » du boulevard Léopold II, 1958-1984) et de la construction du « Parking 58 » en plein centre de Bruxelles, à l'emplacement des anciennes halles de 1874. Jerzy Skolimowski et Chantal Akerman filment le viaduc en 1967 et 1982 (*Le Départ* et *Toute une nuit*) ; dans un geste poétique entêté et entêtant, Stephan Streker pose un rhinocéros au milieu d'une des bandes de circulation des tunnels de la capitale dans *Le Monde nous appartient* (2013), tandis qu'en 2001 Alex Stockman consacre presque un quart d'heure de son film d'errance *Verboden te zuchten / Le Pressentiment* à une longue séquence en suspens, ouverte au panorama de la ville, sur le toit du Parking 58.



Our City - Maria Tarantino ©

- Ce dernier film cité, au titre bilingue asymétrique (*Le Pressentiment* n'est pas la traduction de son titre néerlandais, littéralement « Interdit de soupirer ») et parlé en français et flamand régulièrement dans la même séquence voire dans la même réplique, illustre au même titre que le film fondateur *Brussels By Night* (1983) de Marc Didden – la déambulation nocturne d'un personnage central désabusé, d'une serveuse de bar, tous deux Flamands, et un chauffeur de tram marocain – ou plus récemment

que *Ghost Tropic* (2019) d'un autre cinéaste flamand de Bruxelles, Bas Devos, cette imbrication linguistique symptomatique de la réalité bruxelloise. Une approche que Maria Tarantino a tirée du bilinguisme vers le multilinguisme dans son film *Our City* (2014) qui – tout en filmant la ville comme un chantier perpétuel – aborde la ville comme un kaléidoscope de communautés.

Dans un mouvement de pendule, tous ces films, même ceux de fiction, et en particulier ceux plus éloignés dans le

temps, se parent d'une dimension documentaire dès qu'on les regarde sous l'angle de ce qu'ils nous montrent et nous disent de la ville d'alors. Le Parking 58 a été détruit, le viaduc Léopold II démonté et envoyé en Asie, la gare du Midi des trains à grande vitesse n'est plus celle des trains de nuit, les trams et les bus ont changé, les cafés bruxellois ont été uniformisés par un entrepreneur monopolistique, etc.

DE L'ATELIER À LA FRICHE, LA REVANCHE D'UN MODÈLE HORIZONTAL

On s'en voudrait de finir cet article sans citer un autre élément – lui aussi disparate –, une sorte de fuseau de dynamiques différentes mais proches et complémentaires, qui ont construit une image audiovisuelle de Bruxelles venue du terrain, des habitants et marquée par un certain sens de la débrouille. Loin de l'approche documentaire « de papa », de la télévision d'État ou marquée par le ton docte, érudit et professoral des voix off surplombantes, l'image de Bruxelles a aussi été façonnée par des cinéastes ayant passé plus de temps au musée du Cinéma ou dans les cinémas de quartier que dans les écoles de cinéma, par les documentaires des ateliers de production (Centre bruxellois de l'audiovisuel, Centre vidéo de Bruxelles, Graphoui et une petite dizaine d'autres structures), par des collectifs de vidéo urbanistiquement militants (Les Ateliers urbains), par des films financés par souscription (la comédie musicale *Les Filles en orange* de Yaël André en 2003), par l'utilisation des friches, etc.

Ce n'est pas un hasard si, depuis 1999, une des salles de cinéma à la programmation la plus féconde de Bruxelles est un cinéma qui était à l'origine censé n'exister que quelques années et animé depuis presque 25 ans essentiellement par des bénévoles : le cinéma Nova. ●

CAPITALISME, STOP OU ENCORE ?

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste au *Soir*

Entre les crises économiques successives, la crise environnementale ou l'accroissement des inégalités, le modèle capitaliste de nos sociétés semble de plus en plus remis en cause. Pourtant, difficile d'imaginer une porte de sortie de ce système qui conditionne tout entier nos modes de vie.

D'un côté, il y a ceux dont la remise en question du modèle semble l'évidence. À l'image de ces jeunes qui, il y a quelques mois, battaient le pavé pour crier l'urgence climatique. Une mobilisation sans précédent, mais logiquement mise en suspens avec l'épidémie de coronavirus. Le sociologue belge Ludo De Witte estime que la mobilisation de ces jeunes est la preuve que les mentalités évoluent et que la prise de conscience du désastre écologique qui se profile est enfin devenue réalité. Mais s'il se réjouit d'une prise de conscience parmi certains cercles, l'écrivain ne cache pas sa colère envers les décideurs politiques et les patrons d'industrie qu'il juge inefficaces. Ils assurent avoir pris la juste mesure des risques que l'humanité fait courir à la planète et promettent diverses mesurètes censées assurer un avenir durable à l'humanité. Mais, selon Ludo De Witte, ces mesures et ces accords internationaux, comme celui de

Paris, ainsi que les modifications des comportements individuels, comme le fait de consommer des produits bio ou de se rendre à son travail à vélo, ne sont, si ce n'est des effets de mode et du greenwashing pour apaiser les consciences, en tout cas très largement insuffisants. Nos modes de consommation font en effet peser une lourde menace sur l'environnement. On parle beaucoup du réchauffement climatique, mais ce spectre n'est pas le seul auquel devra s'attaquer l'humanité. Déforestation, pollution, épuisement des ressources naturelles, exploitation des populations sont autant d'effets pervers directement liés au mode de production capitaliste. L'auteur plaide donc pour un changement total de paradigme et appelle à l'avènement de ce qu'il nomme l'écosocialisme. Une nouvelle manière de consommer, mais aussi de produire qui, enfin, cesserait de reproduire les inégalités. Aussi, cet écosocialisme ne serait pas compatible avec la quête de croissance des industries et des décideurs politiques qui poussent à l'immobilisme.

C'est désormais le boulot des partis progressistes, des associations de défense de l'environnement ou des syndicats. Ce changement total de système ne pourra en tout cas pas se faire sans les

citoyens. Malheureusement, le temps est déjà compté. Maigre consolation selon l'auteur : les catastrophes climatiques à venir devraient permettre aux messages des lanceurs d'alerte d'aujourd'hui de se diffuser plus largement demain.

Hartmut Rosa est de ceux-là. Dans *Rendre le monde indisponible*, le sociologue allemand ne plaide pas pour la décroissance à proprement parler, mais aborde l'impérieuse nécessité de ralentir. Ces derniers mois, nous avons tous été pris de court, suite au confinement et face à tout ce temps libre qui nous est tombé dessus sans que nous ne l'ayons prévu. Mais, même enfermé chez soi, les sollicitations du monde extérieur n'ont pas disparu. Services de vidéos à la demande, lectures en retard, navigation sur des réseaux sociaux toujours plus hystériques, sont autant d'activités qui nous empêchent de pleinement prendre le temps de nous arrêter et de nous reconnecter au monde.

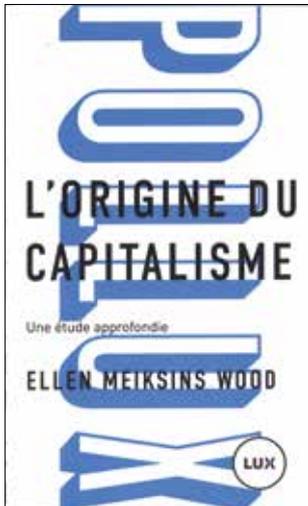
Pour le philosophe et sociologue allemand, à force de vouloir accroître notre contrôle sur le monde qui nous entoure, le sens de ce dernier nous échappe de plus en plus. Dans son dernier essai à mi-chemin entre l'éthique et la sociologie, le penseur s'inquiète de ce rapport au monde perturbé par la société capitaliste dans la

quelle nous vivons. Tout est devenu disponible, contrôlable et plus on se noie dans l'offre pléthorique de cet environnement toujours plus disponible, plus on constate que cette offre ne nous satisfait pas. Ce que chacun recherche est ce que l'auteur nomme « la résonance ». Un rapport au monde que nos modes de consommation tentent de nous faire oublier.

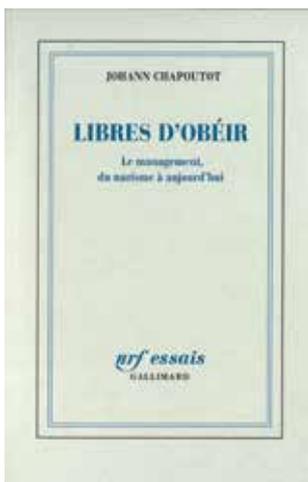
LE CAPITALISME, UNE INVENTION RÉCENTE

Le capitalisme qui nous aliène au monde nous est-il indissociable ? Il semblerait que non, et que son invention est somme toute récente. Certains historiens ont estimé par le passé que le mode de production capitaliste décrit par Marx au XIX^e siècle n'est que l'évolution logique du marché et que ses principes restaient inchangés depuis que l'homme avait inventé le troc. Le capitalisme moderne ne serait donc autre chose que l'évolution du commerce après que les organisations politiques ont libéralisé les échanges.

Pour Ellen Meiksins Wood, il n'en est rien. En retraillant le concept marxiste d'accumulation primitive, la politologue date l'origine de capitalisme moderne du XVII^e siècle, dans l'Angleterre rurale, à l'époque où les paysans entraient en concurrence pour ex- ▶



► exploiter les terres des nobles propriétaires fonciers qui touchaient des rentes de ce travail. Outre le fait de dater et de localiser cette naissance du capitalisme, Meiksins Wood démontre que les formes de commerce anciennes (qui précèdent l'apparition du capitalisme au sens strict) ne peuvent être qualifiées de protocapitalisme. Ce faisant, elle bat donc en brèche les théories de l'universalité du capitalisme. En effet, considérer que ce mode d'échanges est une évolution naturelle du commerce revient à démontrer qu'aucun système alternatif n'est possible. Ce que réfute l'auteur.



L'organisation moderne du travail est elle-même loin d'être neuve. « Flexibilité », « agilité », « autonomie » ou encore « agressivité » : autant de mots que l'on retrouve sur les lèvres de tous les responsables en ressources humaines sur le marché du travail. À l'heure où les différents responsables politiques occidentaux tentent de vendre le concept de « start-up nation » aux travailleurs, ces concepts sont connotés très positivement et sont intégrés dans les méthodes modernes de management.

Dans *Libres d'obéir*, l'historien Johann Chapoutot se penche sur la gestion nazie des ressources humaines. S'il n'a pas, à proprement parler, inventé l'organisation moderne du monde du travail, le troisième Reich a toutefois été un des premiers pouvoirs politiques à l'expérimenter dans l'Allemagne de l'entre-deux-guerres, qui a vu son industrie se déve-

lopper très rapidement.

Ainsi, des concepts comme les Chief Happiness Officers ou responsables du bonheur chargés de veiller au bien-être des travailleurs et que l'on voit essaimer dans les « open spaces » du monde entier n'étaient pas si éloignés de l'organisation du travail nazie qui estimait qu'un travailleur heureux était plus productif et performant. Les nazis entretenaient justement ce culte de la performance au travail : peu important les moyens, seul compte l'accomplissement des objectifs. Inutile, pour les travailleurs sous le régime nazi, de s'encombrer de paperasserie ou de bureaucratie, seuls les résultats comptent. Un discours que l'on peut retrouver facilement aujourd'hui.

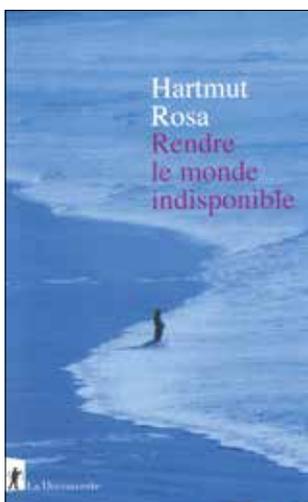
Le titre de cet essai est en réalité un peu trompeur et frôle le point Godwin (dresser un comparatif un peu gratuit avec le régime nazi, ndr.). L'essai n'aborde en effet pas, les spécificités du régime quant à son utilisation du management moderne. En outre, qualifier de « nazi » le management pratiqué de nos jours serait abusif et l'auteur ne s'y risque pas.

En filigrane, toutefois, se pose la question de l'aliénation du travail. Car si les col-laborateurs d'aujourd'hui disposent bien souvent d'une certaine latitude quant aux moyens mis en œuvre pour atteindre leurs objectifs, ils participent rarement à la définition de ces objectifs. Or une démocratisation du monde du travail passerait obligatoirement par une prise de décision accrue des travailleurs dans les objectifs qu'ils se fixent.

AUSSI UNE OPPORTUNITÉ

Il semblerait que le monde occidental déchanté progressivement quant aux bienfaits du capitalisme et plus largement de la croissance économique. Et pour cause, dans nos pays, cette dernière stagne depuis des années. La croissance n'est peut-être plus américaine et encore moins européenne. Au jeu de la croissance, l'Afrique, en revanche, tirerait-elle son épingle du jeu ? L'an dernier, sur les dix pays où elle était la plus forte, sept venaient du continent africain. Démographie galopante, ressources naturelles nombreuses, le continent semble mieux se porter que jamais. *L'heure de l'Afrique* est-elle venue ? C'est en tout cas la thèse de Khaled Igué, banquier d'affaires, ingénieur civil et fondateur du think tank Club 2030 Afrique.

S'il est volontiers optimiste quant au potentiel de son continent, Khaled Igué ne passe pas sous silence les nombreux freins qui compliquent le développement africain : corruption, népotisme, pression des industries étrangères pour exploiter les ressources naturelles, pauvreté et émigration sont autant d'aspects abordés dans le livre et des défis que les pays africains doivent surmonter. Pour l'auteur, le rôle des générations actuelles est de prendre leurs responsabilités et de construire l'Afrique de demain. Forte d'une éducation bien plus massive, cette nouvelle génération devra prendre conscience que le pouvoir politique ne peut pas tout et qu'il est désor-



mais nécessaire de s'atteler à l'essor de leurs pays, notamment par l'entrepreneuriat. L'aide au développement doit, en outre, être repensée. Ces cinquante dernières années, l'attribution des différentes aides internationales a été conditionnée selon les termes des pays occidentaux. Pour l'auteur, pour qu'elles soient réellement efficaces, leurs objectifs et leur utilisation devraient au contraire être définis par les pays africains eux-mêmes et largement investis dans la création d'emploi et dans le secteur industriel. Mais cet essor à venir du continent africain ne pourra se faire que s'il prend tout le monde en compte et se montre inclusif.

Car si le capitalisme a effectivement permis de nombreuses avancées dans le monde et particulièrement en Occident, tous ne sont pas égaux face à lui. Le système capitaliste accentue en effet les inégalités entre les différentes classes sociales, il n'épargne pas les femmes. Entre 1998 et 2015, l'écart entre les femmes et les hommes en matière de richesse est passé de 9 % à 16 %. Les sociologues Céline Bessière et Sybille Gollac se sont penchées sur les mécanismes à l'œuvre dans la création de ces inégalités dont les femmes sont victimes et révèlent qu'elles trouvent leur origine non seulement dans les écarts salariaux documentés de longue date. Dans *Le genre du capital*, les deux scientifiques montrent que les inégalités se construisent au sein même de la famille pourtant souvent considérée comme un abri aux valeurs

capitalistes de la société.

En réalité, les familles disposent de stratégies pour asseoir leur pouvoir économique et leur capital social et les transmettre aux générations suivantes. Mais le rôle de chacun au sein de ces cellules familiales est bien différent selon son sexe. Ainsi, les chercheuses ont remarqué que des différences de traitement substantielles s'effectuaient dès l'héritage. Bien souvent, ce sont les fils, et plus particulièrement les aînés, qui héritent des biens structurants de la famille (entreprise ou maison familiale) alors que les femmes héritent de biens de moindre valeur.

La séparation du couple est un autre moment de la vie où les femmes sont souvent lésées. La faute à un système légal œuvrant, consciemment ou non, pour le statu quo et la valorisation des hommes dans les décisions de justice. Cette dépossession généralisée des femmes se retrouve dans toutes les classes sociales. Et, bien souvent, les femmes issues de familles plus modestes se trouvent moins bien loties que les autres. ●

› **Hartmut ROSA, *Rendre le monde indisponible*,**

traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, La Découverte, 2020, 141 pages, 17,75 €

› **Johann CHAPOUTOT, *Libres d'obéir : le management du nazisme à aujourd'hui*,** Gallimard, 2020, 163 pages, 16 €

› **Khaled IGUÉ, *L'heure de l'Afrique : pour un développement durable et inclusif*,** Hermann, 2019, 172 pages, 14 €

› **Céline BESSIÈRE et Sybille GOLAC, *Le genre du capital : comment la famille reproduit les inégalités*,** La Découverte, 2020, 319 pages, 21,95 €

› **Ellen MEIKSINS WOOD, *L'origine du capitalisme : une étude approfondie*,** traduit de l'anglais par François Tétreau, Lux, 2020, 250 pages, 10 €

› **Ludo DE WITTE, *Quand le dernier arbre aura été abattu, nous mangerons notre argent : le capitalisme contre le climat*,** Investig'Action, 2019, 312 pages, 18 €

À lire également (ouvrages non reçus au moment de la rédaction de cet article) :

› **Antoine ROGER, *Le capitalisme à travers champs : étudier les structures politiques de l'accumulation*,** Bord de l'eau, 2020, 403 pages, 26 €

› **Véronique CHANKOWSKI, Clément LENOBLE et Jérôme MAUCOURANT (dir.), *Les infortunes du juste prix : marchés, justice sociale et bien commun de l'Antiquité à nos jours*,** Bord de l'eau, 2020, 234 pages, 22 €

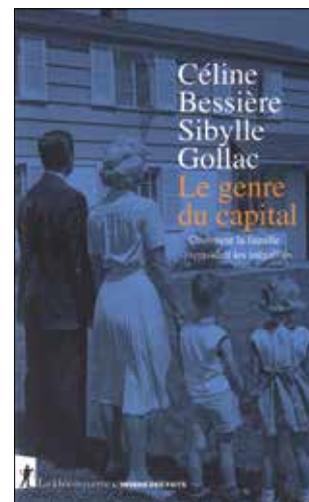
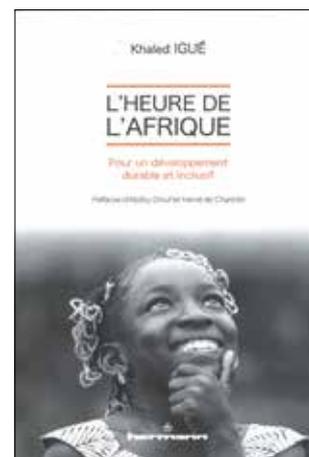
› **Éric MACÉ, *Après la société : manuel de sociologie augmentée*,** Bord de l'eau, 2020, 164 pages, 18 €

› **Jean-Marie HARRIBEY, *Le trou noir du capitalisme : pour ne pas y être aspiré, réhabiliter le travail, instituer les communs et socialiser la monnaie*,** Bord de l'eau, 2020, 294 pages, 20 €

› **Haoues SENIGUER, *Les (néo)frères musulmans et le nouvel esprit capitaliste : entre rigorisme moral, cryptocapitalisme et anti-***

capitalisme, Bord de l'eau, 2020, 146 pages, 20 €

› **Emmanuel Kessous, Jean-Philippe Nau, *Les technologies et le gouvernement des marchés : des algorithmes aux biotechnologies*,** L'Harmattan, 2020, 232 pages, 23 €.



TEMPS MÊLÉS AVEC DES CLASSIQUES

PAR POL CHARLES

romaniste, écrivain

HOMÈRE : LA RÉVOLTE ABSOLUE ET LE PREMIER MIGRANT DE L'HISTOIRE

Quelques mots d'introduction à ces monuments âgés de 2.800 ans, dont on espère qu'ils seront longtemps encore visités, malgré la disparition de l'apprentissage du latin et du grec à l'école, sous le travail de sape ô combien néfaste de pédagogues obtus hurlant à l'élitisme.

Comment ne pas apercevoir que la colère d'Achille, sujet de l'*Illiade*, est, à l'instar des nôtres, contemporaines, une révolte absolue ; comment ne pas apercevoir qu'Ulysse est le premier migrant de l'Histoire, en quête de son identité ?

Outre ces immenses poèmes, accompagnés d'un lexique des personnages principaux, on trouve ici les *Hymnes homériques* qui célèbrent les dieux, un poème comique et, parodie de l'*Illiade*, la *Guerre des grenouilles contre les rats* (« des rats armés de casques faits de cosses de pois chiche pour affronter l'armée des grenouilles aux boucliers en feuilles de chou »), enfin des *Vies* d'Homère où l'on ne démêle ni le nom du poète, ni l'identité de ses parents, ni son lieu de naissance... Ajoutons ceci qui est tout

sauf négligeable : le traducteur, Pierre Judet de La Combe, donne un exemple lumineux de la difficulté de son travail en désossant le premier vers, si célèbre, pour proposer, puisque l'*Illiade* n'est rien d'autre que la colère d'Achille : « Cette colère d'Achille, fils de Pélée, déesse, chante-la ! »

On sait la colère mauvaise conseillère ; aussi la mort est-elle obsédante en ce poème, toujours affreuse, tant les trépas sur le champ de bataille sont décrits avec minutie. Mais les gens ne parlaient évidemment pas comme Homère, qui fourmille de formules répétées : Héra aux bras blancs, Iris aux pieds de bourrasque, Achille rapide à la course.

Homère ? Vous avez dit Homère ? *Tout Homère* ne répond pas à la question homérique, sauf à préciser : *Hom-éros* est « celui qui met ensemble » – il a construit l'assemblage du poème.

Contrairement aux idées reçues, les aventures d'Ulysse ne se terminent pas avec son retour à Ithaque : il prévient Pénélope qu'il ne restera auprès d'elle que quelque temps. Un autre voyage ? Dans quel but ? Ulysse devra naviguer jusqu'à ce qu'il arrive « chez les gens qui ignorent la mer et, vivant sans jamais saler leurs

aliments, n'aient pas vu de vaisseaux aux joues de vermillon, ni de rames polies, ces ailes des navires ! ». On n'en sait guère plus. Le voyage ne serait-il dès lors que le sens même de la vie d'Ulysse ? À son terme, reste à mourir enveloppé dans la chevelure de Calypso qui « brûlait, cette toute divine, de l'avoir pour époux ».

LES GONCOURT : DU FIEL

Des toqués. Des teigneux. « Mon journal n'a de valeur que par sa malveillance. » Misanthropes, misogynes, antisémites, antidémocrates. Grippe-sous, ils se partageaient la même maîtresse. Leur idée fixe : lutter contre l'oubli et s'assurer l'immortalité. Certes, leurs romans, qui inspirèrent le naturalisme, furent accueillis assez favorablement. Mais le coup de génie, c'est le *Journal* (modèle : Saint-Simon), rédigé de 1851 à 1896, et la création d'un prix.

Les deux frangins, à part eux-mêmes, n'aimaient personne. Essentiellement occupés (« Quand on ne les regarde pas, ils doivent écrire sur leurs manchettes », observe Théophile Gautier) à consigner les noirceurs des gendelettes, les batailles

d'influence, les chamailleries, les vices, les vanités... George Sand est « la nullité de génie ». Du glauque : « l'homme pisse l'enfant et la femme le chie. » Faible bémol : les Goncourt doutèrent de la culpabilité de Dreyfus.

Et le prix ? Initiative généreuse : privilégiant le roman et l'originalité, il était destiné à de jeunes littérateurs désargentés et assurait aux lauréats une existence confortable. Aujourd'hui, un chèque de dix euros. Mais les tirages, ce n'est pas des cacahuètes. Le biographe a 27 ans. Un bel avenir.

SCHOPENHAUER : UNE MACHINE À DÉSESPOIR

Anecdotique : on rapporte que le père d'Arthur fut épouvanté par la laideur du nouveau-né. Hélas, ça ne s'est guère amélioré par la suite : il avait un visage que c'était à faire peur.

Moins superflu : rafraîchissons nos souvenirs de cours de philo (merci Jacques Sojcher). Schopenhauer (1788-1860) rédige sa thèse dans le sillage de Kant. Sa carrière universitaire capote rapidement : donnant cours aux mêmes heures que Hegel, il rassemble quatre auditeurs...

Sa somme, *Le monde comme volonté et comme représentation*, va au pilon : 300 exemplaires vendus. Qu'y trouve-t-on ? Un pessimisme radical : la vie est inséparable de la souffrance, le monde résiste à toute explication, l'espèce humaine ne dispose d'aucune autonomie. Arthur est un Pascal laïque : tout est leurre ou divertissement. La sexualité est condamnée – on croit aimer alors que l'espèce nous détermine à travers le vouloir-vivre. Misogynie. Antisémitisme. Solitude. Il faut attendre Nietzsche pour le remettre en lumière. Un seul remède au malheur : la musique (Mozart, Rossini). Détestation de Hegel, charlatan, bousilleur, corrupteur. « Il est extrêmement rare qu'un véritable philosophe ait été en même temps professeur de philosophie ». En 1850, la publication de *Parerga et Paralipomena* (Accessoires et restes) est saluée dans toute l'Europe : son élégante écriture lui vaut l'admiration des artistes. Les sujets ? Laideur des barbes, bêtise universitaire, bonté des chiens, intérêt des tables tournantes, compassion face à la souffrance, phobies. *L'Essai sur les femmes* est odieux : le « n° 2 de l'espèce humaine » se distingue par sa raison débile, sa myopie intellectuelle, son injustice, sa fourberie, sa nullité en art, ses trahisons.

Schopenhauer a compté quelques héritiers : Kafka, Thomas Bernhard et... Charlot ; « on voit comment, observe le maître d'œuvre Didier Raymond, s'enchaînent les comportements de Charlot pour parvenir tout au plus à survivre. Les efforts du héros pour s'adap-

ter à la réalité, ses bonnes intentions et ses maladroites se heurtent à un monde dominé par une violence sociale constante et le vouent finalement à l'échec. »

NOVALIS : UNE ÉCRITURE FRAGMENTAIRE

Le baron Friedrich von Hardenberg (1772-1801), en littérature Novalis (le latin *novale* désigne une terre nouvellement défrichée), était un spécialiste des salines, du charbon et des roches. Il fut aussi poète et romancier.

Voici les écrits posthumes, rédigés entre 1799 et 1800, du poète romantique mort à 29 ans, de la tuberculose ; son ami F. Schlegel évoque ce trépas : « On peut à peine croire qu'il soit possible de mourir avec autant de beauté. »

Les fragments sont au nombre de 705 : remarques sur les mathématiques, la physique, la médecine, la religiosité, la poésie : où l'on voit bien que l'objectif de Novalis est l'harmonie et la romantisation du monde.

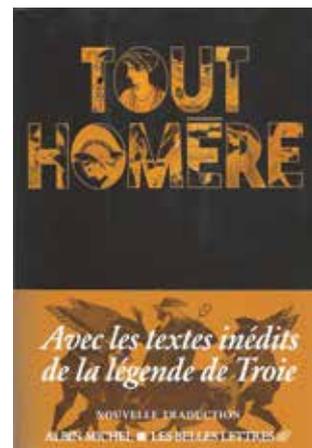
Remarques sur la poésie : « La critique de la poésie est une absurdité : il est déjà difficile de dire si une chose est poésie ou non... » Ce que confirme : « Un poème doit être totalement *inépuisable*... » Sur les listes (une des spécialités d'Umberto Eco) dressées par Homère, Rabelais et Joyce : ici, entre autres, les manières de gagner de l'argent, les objets (savon, aiguilles, tire-bottes, cire à cacheter, plumes, briquet, fourchettes, paniers). Sur les maths : « Les mathématiciens sont les seuls bienheureux. Le mathéma-

ticien sait tout. » Sur la médecine : « Un emplâtre de mouche d'Espagne contre les gênes occasionnées par les boursouffures des hémorroïdes... » Sur le plaisir sexuel : « La jouissance prise à la nudité du corps humain. S'agirait-il d'un secret *appétit* pour la chair humaine ? » Mais pourquoi cette écriture fragmentaire ? Le traducteur risque cette explication : « Le premier romantisme des années 1800 a mis en œuvre une pensée et une écriture fragmentaire afin de détourner les constructions logiques de la philosophie, incapables d'embrasser le monde dans sa multiplicité et son devenir. » Or telle fut l'ambition de Novalis.

Dernière observation ; lisant ceci : « Toute flamme est d'origine aquatique », on ne s'étonne pas de l'intérêt de Bachelard pour Novalis.

LA SOUFFRANCE KAFKA

Pourquoi une énième traduction des *Journaux* ? Robert Kahn n'est pas tendre envers ses prédécesseurs : si Marthe Robert lui paraît moins critiquable que Vialatte, sa version n'est pas intégrale et l'écriture en serait trop fluide quand Kafka n'hésite pas à utiliser des expressions familières. En Pléiade, Claude David a renoncé aux fragments fictionnels alors que Kafka « ne faisait pas la différence, quant au support d'écriture, entre la fiction et l'autobiographie... ». D'où cette assurance : « La présente édition est donc la seule à ce jour à traduire en français l'intégralité des cahiers des journaux à partir des manuscrits. »



- Kafka est mort en 1924, à 40 ans ; les dernières notes du *Journal* sont déchirantes, qui décrivent un homme « incapable de tout sauf d'avoir mal ». Autres souffrances : celle d'un écrivain que son activité salariale retient loin de l'écriture ; celle de l'amoureux désemparé de Felice Bauer – « Je crois qu'il est impossible que nous puissions jamais nous unir, mais je n'ose ni le lui dire ni me le dire à moi-même au moment décisif. »

Des curiosités : « Je passe intentionnellement par les rues où il y a des prostituées. Passer près d'elles m'excite. [...] Je ne veux que les grosses âgées... » Un relevé des fautes de Napoléon, entre autres l'état lamentable de ses chevaux : « Clystères de tabac à fumer. On en vit des centaines avec le ventre explosé. »

Que souligner encore ? L'attrait, matiné d'humour, pour le judaïsme orthodoxe ; les frontières poreuses, insistons-y, entre biographie et fiction. « Les après-midi que j'ai passés avec mes cheveux (*sic*). ». Le désordre assumé des fragments fictionnels. Des *Journaux* incessamment surprenants.

LA POÉSIE CONTRE LA TERREUR : ENTRETIENS AVEC ANNA AKHMATOVA

Leningrad 1938. Leur sort est commun : le fils de la poétesse Akhmatova arrêté ; le mari de Tchoukovskaïa, l'admiratrice d'Anna, bientôt fusillé. La nuit, Akhmatova compose ; au matin suivant, elle récite ses vers à Tchoukovskaïa ; sa fabuleuse mémoire les enregistre et les note secrètement.

Le personnage principal des entretiens entre les deux femmes, c'est la poésie – celle de la résistance au mensonge et à l'horreur. Se compose ainsi la description de la vie (de la survie) quotidienne prisonnière de l'ogre stalinien : suppliques d'intercessions, dénonciations, marigot littéraire où chacun lutte pour sa place, tribunal intime juge de la littérature russe, infarctus d'Akhmatova, disette alimentaire, abominations de la guerre – un enfant ukrainien jeté dans un puits par un officier allemand empêché de dormir...

En 1942, les amies se brouillèrent pour dix ans. Pourquoi ? Mystère. Reste la poignante poésie justicière d'Akhmatova. ●

- **Lydia TCHOUKOVSKAÏA, *Entretiens avec Anna Akhmatova***, traduit du russe par S. Benech, Le Bruit du temps, 2019, 1248 pages, 39 €



- **Tout Homère**, sous la direction d'Hélène Monsacré, Albin Michel – Les Belles Lettres, 2019, 1294 pages, 35 €
- **Pierre MÉNARD, *Les infréquentables frères Goncourt***, Tallandier, 2019, 304 pages, 21,90 €
- **Arthur SCHOPENHAUER, *Parerga et Paralipomena***, édition établie par Didier Raymond, traduit de l'allemand par Auguste Dietrich et Jean Bourdeau, Laffont, coll. « Bouquins », 2020, 1088 pages, 31 €
- **NOVALIS, *À la fin tout devient poésie***, traduit de l'allemand par O. Schefer, Allia, 2020, 268 pages, 15 €
- **Franz KAFKA, *Journaux***, traduit de l'allemand par R. Kahn, éd. Nous, 2020, 842 pages, 35 €

JAN VAN EYCK, LA MATIÈRE SUBLIMÉE

PAR NATHALIE TROUVEROY
historienne de l'art

Il y a de rares moments, dans l'histoire de l'art, où la dignité humaine et la transcendance sont en parfait équilibre. L'œuvre de ceux qu'on appelle encore, par convention, les Primitifs flamands est l'un de ces moments. Chez Van Eyck, Van der Weyden ou Van der Goes, l'homme est un individu qui participe à la présence divine des « Saintes Conversations » dans la réalité de sa chair et de son esprit, entouré d'objets quotidiens sacralisés par la lumière : la beauté de la création révèle celle du Créateur.

Jan van Eyck, le pionnier, est celui qui pose le plus de questions, qui excite l'imagination. Quelles sont ces missions secrètes au service du duc de Bourgogne mentionnées dans les archives ? Qui est son frère Hubert, célébré dans un quatrain sur le cadre de *L'Agneau mystique*, que Jan n'aurait fait que suivre ? Qui a volé le panneau des *Juges intègres*, jamais retrouvé ? Et quel feuilleton que l'histoire de ce tableau dont les divers éléments ont été dispersés et réunis, convoités par Philippe II d'Espagne, menacé par les iconoclastes au XVI^e siècle, enlevés par les révolutionnaires français, puis par les nazis... Et

il n'y a pas que l'*Agneau* : qui sont vraiment les personnages du double portrait des Arnolfini, dont la célébrité rivalise avec celle de la *Joconde* ? Que nous dit ce miroir convexe où se devinent d'autres personnages entrant dans la pièce ? Même nos célèbres Bob et Bobette se laissent prendre au jeu et assistent leur peintre préféré – plus préoccupé par son image que par ses tableaux – dans un périlleux voyage pour retrouver *Le Van Eyck volatilisé*.

L'EXPOSITION À GAND

La fabuleuse exposition du musée de Gand – hélas interrompue par un certain virus au moins jusqu'au 19 avril – est l'occasion de réexaminer sous tous ses aspects l'œuvre de ce peintre légendaire. Et de rappeler que, contrairement à sa légende, Van Eyck n'a pas inventé la peinture à l'huile : elle est déjà mentionnée au XII^e siècle. C'est bien à lui qu'on doit, en revanche, l'usage du siccatif qui la rend plus commode, et les savantes superpositions de minces glacis opaques ou transparents. C'est chez lui, le premier, que la lumière pénètre la couleur comme dans un vitrail, restituant toutes les textures, toutes les matières et jusqu'à l'humidité de l'air. Le temps de séchage de l'huile, plus lent que celui de la détrempe à l'œuf,

lui permet de travailler les couleurs encore humides sur le panneau, d'estomper les contours, de préciser les ombres et les reflets avec un réalisme sans précédent ; c'est lui aussi qui introduit la troisième dimension dans la peinture en variant subtilement la netteté des objets dans l'espace. L'apport de Van Eyck est une véritable « révolution optique » qui renouvelle non seulement la technique, mais également le regard que l'artiste porte sur la nature.

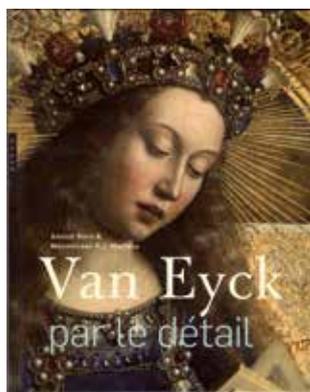
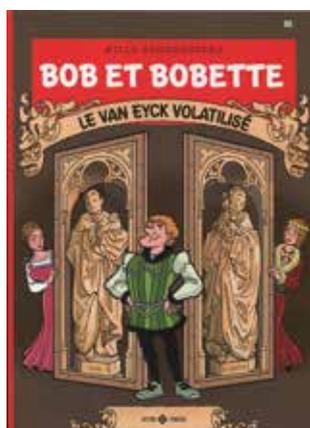
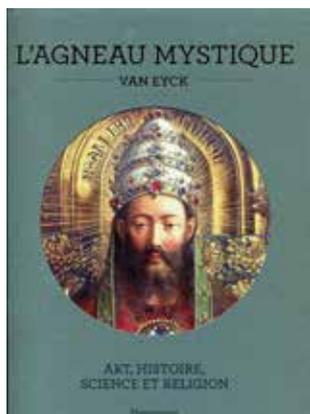
LE PICTOR DOCTUS S'INTÉRESSE À TOUT

En bon humaniste, le « docte peintre » (*pictor doctus*) s'intéresse à tout : la physique, l'anatomie, la botanique et la géométrie, sans oublier les auteurs de l'Antiquité classique et la théologie... La restauration de *L'Agneau mystique* et les études qui ont accompagné ce processus mettent en avant cette polyvalence, dont on retrouve les multiples facettes dans *L'Agneau mystique : art, histoire, science et religion* publié chez Flammarion. Les restaurateurs eux-mêmes ont été stupéfaits (et un peu vexés de ne pas l'avoir vu plus tôt) de découvrir que plus de 60 % du tableau avait été surpeint au XVI^e siècle. Depuis des siècles, on regardait un chef-d'œuvre, mais ce n'était plus tout à fait celui

de Van Eyck... Cette restauration, entamée en 2012, a permis de replacer l'*Agneau* dans la cohérence de son œuvre. Heureusement, la couche originale était en bon état et une couche de vernis la séparait des surpeints, facilitant ainsi le travail des restaurateurs. Ces interventions étaient rigoureusement fidèles à l'original sauf dans un détail essentiel : le visage de l'*Agneau*, dont le regard était sans doute devenu trop intimidant, avait été remplacé par une tête plus conventionnelle. La redécouverte de ce regard intense, voulu par Van Eyck, a surpris le public et suscité des réactions parfois hostiles. L'*Agneau* n'a plus rien d'un mouton. Il est le Christ volontairement sacrifié sur l'autel, qui nous regarde droit dans les yeux et nous met au défi de le reconnaître comme rédempteur de l'humanité.

L'AGNEAU MYSTIQUE ET LA « DÉMOCRATIE URBAINE »

Le livre dirigé par Annick Born et Maximiliaan Martens reflète l'approche extraordinairement pluridisciplinaire de cette restauration. Il replace le tableau et ses donateurs dans le contexte historique d'une ville dont la « démocratie urbaine » ne va pas sans tension avec le duché de Bourgogne, revoit ce qu'on



sait d'Hubert van Eyck et met en lumière le rôle de l'atelier dans l'œuvre de Jan. Il présente les nouvelles méthodes scientifiques appliquées au tableau, y compris le potentiel de l'analyse mathématique dans la détection de mains différentes ; une étude détaillée de l'éclairage du retable révèle une philosophie où Dieu est considéré comme la source ultime de la Lumière. L'examen du programme iconographique en fonction des vertus théologiques et cardinales et des sept vices est peut-être un peu moins convaincant, mais offre des perspectives intéressantes ; la contribution de Karel Mortier, chef de la police gantoise de 1974 à 1991, apporte un regard piquant sur l'histoire mouvementée du « tableau le plus volé au monde ». L'illustration, bien sûr, est splendide. Seul bémol : ce beau livre méritait une couverture plus solide.

CATALOGUE DE L'EXPO

Le catalogue de l'exposition *Van Eyck* est publié en néerlandais, allemand et anglais mais pas en français, faute d'accord de coédition. Gand a pourtant une longue tradition francophile – son Musée des Beaux-Arts n'a pas hésité à célébrer le centenaire du prix Nobel de Maeterlinck (2011) ou celui de la mort d'Émile Verhaeren (2016) : cette omission ne lui ressemble pas. On ose espérer qu'elle sera corrigée d'ici la fin de l'année. Si elle ne l'est pas, ce sera un message désastreux sur le rôle culturel de la langue française dans le monde. On le regrette d'autant plus que ce livre magnifique fait

date et qu'il est digne en tout point de l'événement international qu'est l'exposition. On est impressionné de voir tout ce qui restait à découvrir sur la famille de Van Eyck, son atelier, ses mécènes et le monde où ils évoluaient ; sur son sens inouï de l'observation de la nature et sur l'état de la science à son époque, notamment dans le domaine de l'optique ; sur le contexte artistique qui a permis l'émergence de son style et sur l'héritage inestimable qu'il a légué aux générations suivantes. Le livre aborde aussi les liens essentiels entre la Flandre et l'Italie, entre peinture, sculpture et enluminure, entre Occident et Orient, source de science... mais aussi des tapis si présents chez Van Eyck. L'essai de la restauratrice Hélène Dubois force le respect : pour elle et son équipe, cette œuvre – qui doit se poursuivre – sera celle d'une vie. Pour l'auteur de ces lignes, l'observation de leur patient travail sur le cœur de l'Agneau, lors d'une visite au musée, fut une expérience inoubliable.

Ceux qu'un volume de trois kilos intimide trouveront leur bonheur dans la version « compacte » de *Van Eyck par le détail*, qui reprend en format plus réduit l'ouvrage publié chez Hazan en 2013. Les merveilleux détails glanés dans son œuvre y sont présentés de manière thématique, avec d'excellentes notices biographiques, historiques et techniques. Enfin, le site <http://closertovaneyck.kikirpa.be/> de l'Institut royal du Patrimoine artistique est un must : le génie de Van Eyck est notre héritage à tous. ●

- › **Willy VANDERSTEEN,** *Le Van Eyck volatilisé*, SU Strips, 2019, 48 pages, 6,99 €
- › **Danny PRAET,** **Maximiliaan MARTENS (dir.),** *L'Agneau mystique : Van Eyck. Art, histoire, science et religion*, Flammarion, 2019, 368 pages, 60,44 €
- › **Maximiliaan MARTENS,** **Till-Holger BORCHERT,** **Jan DUMOLYN et al.,** *Van Eyck*, Thames & Hudson, 2020, 490 pages, 85 €
- › **Annick BORN,** **Maximiliaan MARTENS,** *Van Eyck par le détail*, 2020, Hazan, 256 pages, 19,95 €

LEWIS TRONDHEIM, JOUEUR ET INSTINCTIF

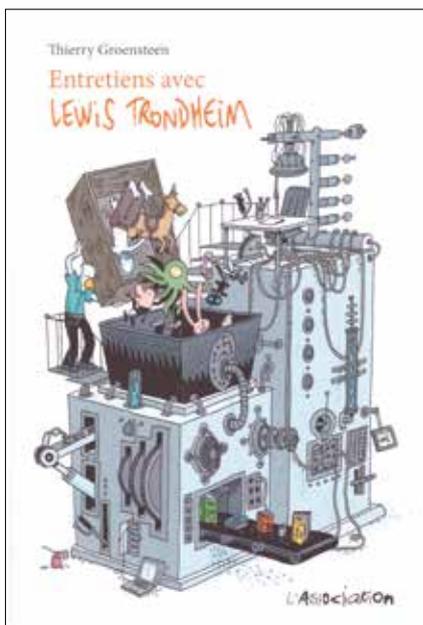
PAR MARIANNE PUTTEMANS

historienne, enseignante, journaliste BD

Entretiens avec Lewis Trondheim, ou à propos de la construction d'une histoire, du rôle du téléphone, du fax, des vacances, du dessin, du scénario, des autres dessinateurs, des festivals, des scénaristes, des idées et des pichenettes.

Ah ! c'est un grand, Lewis Trondheim. Un tout grand de la bédé qui publie à toute vitesse des dizaines et des dizaines d'histoires. Il a tout fait : des histoires pour les petits et pour les grands, des scénarios dessinés par d'autres (l'excellent *Maggy Garrison* dessiné par Oiry et paru chez Dupuis par exemple), des dessins scénarisés par d'autres (les *Coquelicots d'Irak* par Brigitte Findakly), des histoires où il gère tout, des histoires d'aventures, des romans plus intimistes, des autobiographies, des recherches graphiques, des expériences, de tout, et encore, encore, encore.

Et Thierry Groensteen, qui l'interviewe, lui aussi a écrit tant et tant sur la bande dessinée. Par exemple, il sortait en 1991 *L'Univers des mangas : une introduction à la BD japonaise*, qui allait aider à comprendre un nouveau genre de bande dessinée. Pas que le manga fût nouveau, mais qu'il commençait à être à cette période un art et qu'on le connaissait très peu chez nous. Le manga n'était pas en couleur, n'était pas cartonné, se lisait dans l'autre sens (de droite à gauche), les codes du dessin et de la perspective échappaient pour la plupart aux Européens, etc. Après la lecture de son essai, le manga devenait compréhensible. Un univers entier s'ouvrait. Et Groensteen a toujours une démarche ouverte, intelligente, bien documentée. La rencontre de ces deux-



là sous forme d'entretiens ne pouvait être que passionnante.

C'EST UN OGRE !

On sent dès les premières questions la richesse de ce que sera ce livre. Groensteen connaît son sujet, il ne se laisse pas perdre dans l'immense profusion de la carrière de Trondheim. Grâce à ça, il peut se permettre d'émailler son récit de documents divers qui racontent tous la même chose : l'extraordinaire abondance de l'univers trondheimien. Et le néologisme est important. On

peut écrire michelangelesque, on pourra écrire trondheimien !

Dès le début, on éprouve une sympathie immédiate pour l'interviewé. Il n'est jamais imbu de sa personne, il est chaleureux, il ne réfléchit jamais en termes de carrière mais de curiosité. Il a tenté et réussi des expériences, faire une bande dessinée avec un seul dessin (seuls les phylactères indiquent que l'histoire avance, voir p. 19), il a tenté et admirablement réussi l'immense histoire de 500 pages avec *Lapinot et les carottes de Patagonie* (p. 30 et suivantes), il s'est lancé dans l'autobiographie (p. 70 et suivantes), dans les histoires sans paroles, et tellement d'autres essais toujours intéressants, toujours réussis. Trondheim a écrit plus de 120 livres. Science-fiction, western, heroic-fantasy, cape et épées, comédie de mœurs, humour, autofiction (p. 52), et bien d'autres. C'est un ripailleux, c'est Gargantua. C'est formidable !

C'est un ogre, Trondheim. Il veut tout faire, tout essayer. Quand on lit ce parcours étonnant d'un jeune homme élevé dans une librairie, parti faire un CAP de dessin industriel, puis une école de cinéma avec toujours cette gourmandise, essayer de nouvelles histoires, de nouvelles façons de raconter, de dessiner, de communiquer, on ne peut qu'être sensible à cette disponibilité de l'esprit qui lui permet de regarder ce que font les autres sans ja-

- lousie. De Moebius, il raconte qu'il n'a jamais été jaloux, parce qu'il n'y avait pas de compétition entre nous, et nous avons beaucoup pu discuter ensemble librement. Mais Moebius était dans un combat contre les autres, alors que moi pas du tout, je suis engagé dans un combat avec moi-même » (p. 50).

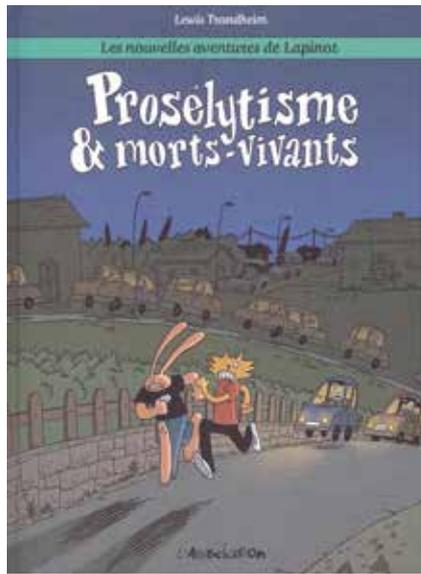
Dans le chapitre sur « L'autobiographie et l'autofiction » (pp. 69-105), Groensteen reprend une remarque de Trondheim : « Ce n'est pas parce qu'on est sincère qu'on est intéressant » (p. 75). Et Trondheim étoffe en expliquant que les récits dramatiques écrits par des gens qui ont perdu quelqu'un ou affronté de terribles drames sont souvent ennuyeux parce que « même s'ils mettent leurs tripes sur la table, ils ne savent pas raconter ». Le lecteur n'a pas les mêmes traumatismes et, ajoute-t-il, « si tu veux me parler de ça, trouve une voix à toi pour le faire, trouve un axe, un recul ». Voilà ce qui distingue l'universel du récit égotiste et autocentré.

Le chapitre suivant, « De *Donjon à Ralph Azham* », éclaire sur la capacité scénaristique extraordinaire de Trondheim. On y apprend que l'univers de *Donjon* est né presque accidentellement et comment les différentes parties de ce véritable soap de la bédé s'emboîtent les unes aux autres, de *Donjon Potron-Minet* à *Donjon Crépuscule* (et à *Parade, Monsters, Antipodes, Bonus*), comment les différents intervenants sont arrivés dans le duo Trondheim-Sfar et comment, alors que la série s'arrêtait en 2014, elle est repartie de plus belle avec *Hors des remparts*, septième album de la série *Donjon Zénith* dessiné par Boulet.

LAPINOT ET RALPH AU CŒUR DE LA MORALE

C'est aussi dans ce chapitre que Trondheim parle de lui de façon plus personnelle, de *Lapinot* qui est sa part moralisatrice, de *Ralph* très proche de lui, qui ne veut pas plus le pouvoir que lui, qui cherche d'abord et avant tout à rester intègre et cohérent (p. 165).

À travers les univers de Trondheim et la violence parfois très forte qui s'en dé-



gage, on comprend aussi qu'il s'agit « de séries pour apprendre à être adulte et responsable de ses actes ». Mais quand il exprime cette pensée, c'est bien plus la rage de l'impuissance devant « les cruautés de notre monde, les cadavres de migrants au fond de la Méditerranée pendant que l'Europe détourne les yeux » (p. 165), qu'une pensée à la *Lapinot*.

Lapinot est un type de droite, a un jour dit Johan Sfar (p. 153). C'est pour ça qu'il meurt. Pourtant, il est une part de Trondheim, comme Richard, le pendant sarcastique en est une autre. Et nous nous y attachons à ce personnage, même si c'est vrai, sa morale parfaite, son intégrité profonde, son côté peureux en font un personnage vaguement agaçant. Nous nous étions tous retrouvés orphelins quand il meurt dans *La vie comme elle vient* en 2004. La scène finale où on entend encore la voix de Lapinot sur l'enregistreur téléphonique fait monter les larmes aux yeux. En 2017, Lapinot, comme le Christ, est ressuscité dans *Un monde un peu meilleur* dans lequel il aura à affronter la bêtise dans toute sa splendeur : un garçon perçoit les auras des autres, sait s'ils sont bons (Lapinot l'est, bien sûr) ou mauvais. Trondheim renoue avec sa tradition lapinesque (encore un joli néologisme) : les petits tracas du quotidien font une aventure pleine de rebondissements farfelus mâtinés des

interventions joviales et décalées de Richard, l'autre Trondheim.

HISTOIRES DE PROSÉLYTISME

C'est en 2020 que paraît *Prosélytisme & Morts-Vivants*, un petit bijou d'intelligence sur la religion, l'athéisme, les temples, les jeux vidéo avec des zombies, des contraventions enduites d'eau bénite, le gouvernement qui n'est pas toujours aussi démocratique que nous le voudrions, et tellement d'autres choses.

Dans les *Entretiens*, il y a le témoignage de Sfar (pp. 172-173), l'ami de toujours qui dit que Lewis est le contraire de l'apparence rugueuse qu'il cultive en public. Il est plein d'attentions, d'empathie, « il est le Grincheux de Walt Disney qui a un cœur en or ». C'est avec lui qu'il crée *Donjon*, « ce mélange de *Conan* et du *Muppet Show* ».

Dans les *Entretiens* encore, il y a ce dessin en trois strips qui résume l'entière de l'esprit de Trondheim : un personnage les bras écartés, plein d'enthousiasme naïf dit : « Je veux une histoire de S.F. avec des Nazis et Hitler dans l'espace ». Devant lui, Trondheim (en aigle râleur, comme d'habitude) pense : « Tsss... c'est complètement con. » Dans le deuxième dessin, les deux personnages se regardent, dans le troisième dessin, Trondheim pense : « C'est trop complètement con pour ne pas le faire. » Et voilà ! c'est exactement ça Trondheim, c'est ça cette richesse, cette générosité de scénario qui le caractérise.

Enfin, les *Entretiens* sont un piège : on ira tout acheter, tout ! ●

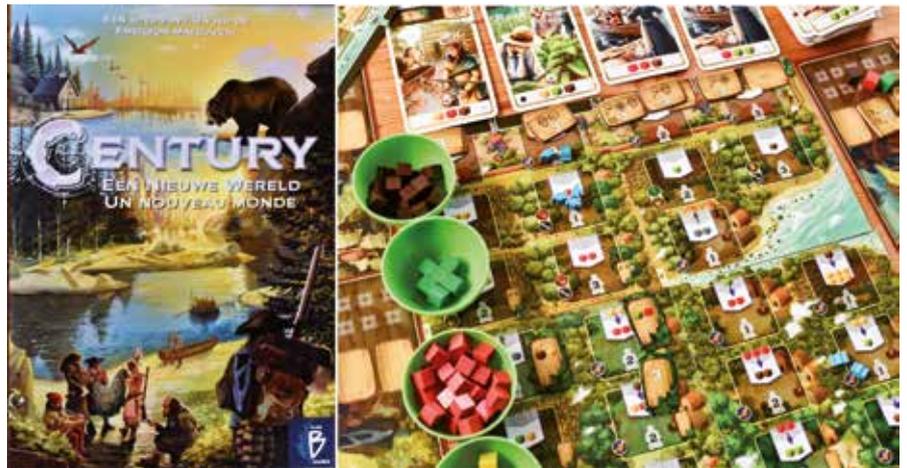
► **Thierry GROENSTEEN**, *Entretiens avec Lewis Trondheim*, L'Association, 2019, 300 pages, 26 €

► **Lewis TRONDHEIM**, *Prosélytisme et morts-vivants* (Les nouvelles aventures de Lapinot, tome 3), L'Association, 2020, 45 pages, 13 €

日本人は私たちを演じ、影響を与えるのが大好きです。 (Nihonjin wa watashitachi o enji, eikyōwoataeru no ga daisukidesu.)

PAR PASCAL DERU
formateur en ludothèque

Les Japonais aiment jouer et nous influencent. Par leur art de vivre que d'aucuns apprécient, par la miniaturisation des boîtes et du matériel dont certains auteurs européens s'inspirent mais également en nous livrant d'excellentes créations comme *Century* et *5-211* que nous présentons.



UN NOUVEAU MONDE

Qui n'ouvrirait avec plaisir une boîte de la trilogie *Century* ? Avec *La Route des épices* (2017) puis *Merveilles orientales* (2018), l'auteur, Emerson Matsuuchi, nous a habitués aux coupelles remplies de cubes en bois, au mécanisme d'amélioration possible des ressources et aux très belles cartes allongées qui ravissent les mains et le regard. Cette fois, nous sommes au XVI^e siècle et nous nous enfonçons dans les contrées sauvages où Iroquois, ici, et Aztèques, là-bas, ont réussi à maintenir une nature en équilibre : le gibier est abondant, les Blancs découvrent le maïs et le tabac, les autochtones n'ont rien à envier aux nouveaux venus. C'est un court temps de grâce avant que l'appât du gain, des terres et de l'or ne provoquent les génocides qu'on connaît.

L'idée du jeu, comme dans les autres versions, tourne autour de l'acquisition de cartes qui rapportent des points. *Un Nouveau Monde* révèle cependant des mécanismes plus stratégiques pour obtenir les plus chères. Il nous renvoie à une observation attentive des 23 territoires vers lesquels chaque joueur peut

envoyer ses colons afin d'y réaliser des opérations de production et d'échange entre cubes de couleurs différentes.

Contrairement à *La Route des épices*, les actions possibles ne s'achètent pas de manière permanente : pour en jouir une seconde voire une troisième fois, il faut retirer ses colons de la case et tenter d'y revenir. Or, entre-temps, la place risque d'être occupée et l'action de chasser l'occupant sera nécessaire mais aussi de plus en plus coûteuse. *Un Nouveau Monde* apporte ainsi une interaction qui nous sort d'un jeu où le mécanisme de transformation des cubes (passage d'une couleur à l'autre) était facile et fluide mais pouvait devenir monotone. Cette version pousse donc les joueurs à explorer des territoires interdits en début de partie. Une belle idée !

C'est d'ailleurs le grand compliment qu'on peut faire à ce troisième opus de la trilogie. Ce qu'un joueur fait provoque des répliques rapides et intéressées chez ses adversaires : soit en le chassant d'un territoire occupé, ce qui peut être favorable au joueur délogé car il récupère des colons sans passer de tour, soit en ouvrant l'accès à un nouveau territoire

qu'il ne peut occuper que lorsque son tour revient. En d'autres mots : les actions des uns deviennent des opportunités pour les autres !

Servi par de très belles illustrations d'Atha Kanaani et de Chris Quilliams, je ne peux que m'étonner de l'unité visuelle des trois jeux puisque ce sont chaque fois des artistes différents qui en ont planté les décors. Autre unité à souligner : *Un Nouveau Monde* a été autant conçu pour être joué de manière indépendante qu'en lien avec les deux premières boîtes. Un scénario le relie à *La Route des épices* et deux autres à *Merveilles orientales*.

Vous trouverez une interview intéressante de l'auteur sur le lien : http://podcast.proxi-jeux.fr/podpress_trac/web/8921/0/86_A_Proxi-Jeux.mp3 (à partir de la 31^e minute). Emmerson y explique comment les jeux qu'il aime (*Caylus*, *Agricola*) se transforment dans ses créations (*Reef* et la trilogie ici décrite) pour devenir des œuvres plus simples mais qui gardent le ressort d'un développement de plus en plus puissant.

Pour 2 à 4 joueurs. Durée : 45 minutes. À partir de 10 ans. Env. 32 €

► 5-211, LE JEU DES LÉZARDS KODODOS

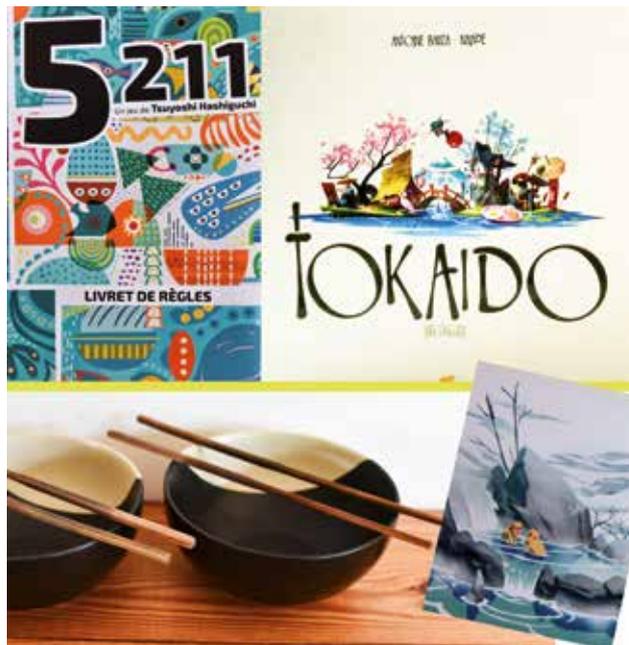
Espiègle Japonais ! Tsuyoshi Hashigushi nous glisse des kododos dans son jeu de cartes. On ne les attrape, paraît-il, que s'ils sont en nombre exact : quatre quand on joue à deux, cinq quand on joue à trois, etc. Étrange mystère que ces sauriens qu'on capture selon des lois mathématiques, doublé d'une autre énigme : vous chercherez en vain, dans le grand bestiaire des reptiles, le lézard de couleur turquoise des îles de Curaçao : il n'existe que dans l'imagination de son auteur pour nous faire jouer !

Vous voilà donc prévenus. Chaque manche se passe en cinq tours de jeu. Les joueurs jouent tous en même temps en posant deux cartes, faces cachées, sur la table. Elles sont ensuite révélées. Les yeux cherchent aussitôt le discret logo du kododo qui remplace le chiffre sur certaines cartes. Si, à ce stade, le nombre exact est déjà dépassé, impossible de les attraper comme dit plus haut et la règle bascule. L'objectif switch sur la couleur majoritaire ; il faut donc jouer autrement ses deux prochaines cartes pour gagner des points, sauf qu'il y a des « si » et des « mais » qui provoquent du bluff et de l'humour. Loin d'être calculatoire comme il le semble, 5-211 est un jeu délicieux, plutôt visuel qu'abstrait.

L'étrange titre 5-211 est un aide-mémoire : sur vos cinq cartes en main, vous en jouez d'abord deux puis ensuite une et encore une. Les cartes sont très jolies, illustrées par le même dessinateur que celui de *Century Un Nouveau Monde*, sur une tout autre palette de motifs et de couleurs.

Pour 2 à 5 joueurs, dès 8 ans. Durée : 20 minutes. Distribué par Asmodée. Env. 12,5 €.

Si d'autres concepteurs japonais, de plus en plus nombreux, sont présents sur les stands des salons d'Essen et de Nuremberg, la présence du Japon dans l'univers du jeu est d'autant plus grande que de nombreux jeux sur la



culture nippone ont été publiés par des éditeurs européens. *Onitama* sur les arts martiaux japonais ; *Sushi Bar* sur la cuisine ; *Fuji*, une fuite coopérative face à l'éruption du volcan ; *Takenoko*, un cadeau de l'empereur de la Chine à celui du Japon ; *Yokai* et *Ghost Stories*, deux scénarios autour des fantômes ; *Kanagawa*, sur l'art d'approfondir sa peinture, et bien d'autres. Parmi ces derniers, un des meilleurs est assurément *Tokaido* d'Antoine Bauza.

TOKAIDO

Tokaido, c'est la route qui va de Kyoto à Tokyo. Un beau voyage qui se réfère à l'œuvre du peintre japonais Utagawa Hiroshige sur *Les 53 Relais d'un parcours initiatique*. Dans le rôle d'un personnage particulier (Satsuki l'orpheline, Shuubei le messager, etc.), chaque joueur accomplit le célèbre pèlerinage : il y découvre le goût de soupes et de plats épicés, plonge dans des sources chaudes, prie dans l'un ou l'autre temple, achète des souvenirs qui l'inspirent. En chemin, quatre gargotes marquent les grandes étapes du jeu.

Deux excellents mécanismes donnent du punch à la partie. Le premier est lié à la restauration aux étapes. Commander un plat est obligatoire... mais personne ne reçoit à manger sans défaire le cordon de sa bourse et les derniers arrivés

sont contraints de commander les menus les plus chers. Or il n'est pas rare d'y arriver après avoir dépensé en souvenirs ou en offrandes tous les sous de son porte-monnaie. Si c'est le cas, le jeûne est incontournable et – un malheur s'ajoutant à l'autre – sanctionné par la perte de quelques points qui vous auraient peut-être valu la victoire. Deuxième logique, contraire à ce qui se passe dans les

restaurants : sur la route, c'est toujours le plus en arrière qui joue en premier. Certains emploieront cette position pour jouer deux fois de suite et ravir à d'autres un endroit qu'ils veulent visiter et qui n'accepte qu'un seul hôte à la fois.

En chemin, l'idée est de rentabiliser ses visites. Qui s'arrête dans une banque reçoit trois pièces de monnaie. Qui s'arrête dans un temple sait que son offrande lui rapportera une bénédiction en points à la fin de la partie. Une abondance d'autres idées ajoutent du sel et du *wazabi* au plaisir de jouer : la contemplation des paysages (mer, montagnes, rizières) rapporte des cartes postales dont les séries seront comparées en fin de jeu. Les objets achetés dans les boutiques deviennent des collections qui prennent de la valeur. Les rencontres avec des samouraïs, des guides, des prêtres, des Shinto et des nobles sont toutes un honneur et autant de trésors qui s'ajoutent aux scores. Amoureux du Japon, l'auteur Antoine Bauza fait briller les facettes d'une des grandes cultures de l'Orient. Les lieux sont illustrés par de jolies cartes dessinées par Naiade, un artiste français qui collabore à de nombreux jeux sur des thèmes japonais. À découvrir ou redécouvrir aux éditions Funforge.

Pour 2 à 5 joueurs, dès 9 ans. Durée : 1 h. Env. 36 €. ●

LA LEÇON D'ÉGALITÉ DE LA CLASSE DES MAMMOUTHS

PAR LAURENCE BERTELS

écrivain, journaliste à *La Libre Belgique*

Toutes les photos © Ger Spendel

En mêlant la question du genre et la position des femmes dans la société matriarcale de la Préhistoire, le Théâtre des Quatre Mains porte le fer dans la plaie, avec autant d'humour que d'efficacité.



▶ **J** amais, sans doute, les cours de récréation n'auront été aussi silencieuses qu'en ce mois de mars 2020. Mais on a connu d'autres temps nettement plus animés, notamment dans la classe de Monsieur Vanderelst, par un beau lendemain de vacances. Un vrai branle-bas de combat. La cour avait été transformée en champ de fouilles suite auxquelles des archéologues auraient retrouvé des os de mammouths dans le Bois d'Au-bout, condamné par une palissade.

Un interdit, rien de tel pour que les enfants brûlent d'aller y voir de plus près. Essayant de gérer l'agitation du mieux qu'il peut, ce cher Monsieur Vanderelst adapte ses cours et se penche sur la vie des chasseurs cueilleurs, une leçon de Préhistoire qui ne manquera pas d'intérêt et qui bouleversera les idées reçues. « Mais avant tout », dit-il, « chacun à sa place, les garçons à côté des garçons, les filles à côté des filles... »

Une première dictée et le ton se confirme : le masculin l'emporte sur le féminin. « Pourquoi ? », demande une des fillettes. « Parce que c'est comme ça », répond le professeur. Pourquoi les filles resteraient dans la grotte ? « À l'époque préhistorique, ce sont les femelles qui menaient le troupeau », déclare Adam à son père, Benoît de Leu de Cécil, qui alterne les rôles et se moque du sens de l'orientation des femmes. Cliché parmi d'autres auquel la compagnie tord joyeusement le cou, surtout lorsqu'Adam se réveille dans la peau d'une fille...

En mêlant la Préhistoire, à laquelle Benoît de Leu de Cécil s'intéresse particulièrement, et un sujet d'actualité presque aussi brûlant que celui du coronavirus, le Théâtre des Quatre Mains, une de nos grandes compagnies jeunes publics, qui œuvre pour l'enfance depuis 35 ans, avec de formidables spectacles comme *Bolu* (1999), *Poupette in Bruxelles* (2015), ou *La Guerre des buissons* (2017), aborde la question du genre avec humour, intelligence et un joli sens de la narration. À tel point que le spectacle *La Classe des mammouths* (2018), ne cesse de tourner dans les écoles, et que la saison prochaine s'annonce bien remplie pour la compagnie de Beauvechain, fondée par Marie-



Odile Dupuis et Benoît de Leu de Cécil, Monsieur Bla-Bla *himself*.

Initialement, ce nouveau projet, mis en scène par Marie-Odile Dupuis et Jérôme Poncin, est né grâce à deux comédiennes, Marie-Noëlle Hébrant et Maud Lefebvre, qui avaient participé au spectacle *King Kong Théorie*, d'après le manifeste féministe de Virginie Despentes.

INVERSION DES RÔLES

Dans la foulée de cette création, qui a suscité tant de réactions, les deux comédiennes se sont demandé comment la question du genre était perçue dans les écoles. Elles en ont parlé au Théâtre des Quatre Mains, qui s'est d'emblée montré très intéressé. Puis sont allées à la rencontre des élèves, pour nourrir l'écriture collective du spectacle. Les réactions qu'elles ont recueillies ont montré qu'*a priori* la question du genre et la nécessité de l'égalité étaient bien intégrées. Mais en grattant un peu le vernis, il s'est avéré que les clichés ont encore la vie dure. C'est surtout lors des ateliers que les vrais préjugés ont refait surface. Certains garçons aiment porter des robes à paillettes, mais ce goût passe plus difficilement que l'attrance des filles pour des tenues masculines. Et si, en maternelle, filles et garçons inversent volontiers les rôles, il en va tout autrement dès l'entrée en primaire.

« À partir d'un certain âge, six ou sept ans toujours, les enfants ne veulent plus donner la main à quelqu'un de l'autre genre. Mais lorsqu'on leur demande s'ils agiraient de la même manière envers un Noir, ils s'offusquent et déclarent : Ah non, ça ce serait du racisme ! », nous confient les comédiennes.

D'UNE ACTUALITÉ BRÛLANTE

De retour de la dernière matinée scolaire aux Chiroux, à Liège, avant la mise à l'arrêt du pays, pour cause de pandémie, Benoît de Leu nous parle des réactions recueillies. « C'est un spectacle d'une actualité tellement pointue. Il ne se passe pas un jour sans qu'il soit question d'exactions faites aux femmes, de femmes qui veulent sortir d'un carcan. On en parle à tous les niveaux, dans tous les secteurs. Dans le monde du théâtre classique, 80 pourcents des rôles sont dévolus aux hommes et très souvent, dans les examens de fin d'études, qui abordent la théâtralité plus classique, les femmes jouent la soubrette, l'épouse du roi, la courtisane... De nombreux professeurs masculins de ma génération ne comprennent pas qu'il faut changer de regard. *La Classe des mammouths* parle de cela. Quand le professeur Vanderelst refuse qu'une fille aille chercher les collations sous prétexte que c'est trop lourd pour elle,



qu'une fille ne peut pas jouer au foot, ou que le roi l'emporte sur la dame, on est en plein dans le sujet. C'est pareil pour les garçons. Je pense, par exemple, à Julius, qui ne peut pas faire une chorégraphie avec les filles car il est trop gêné », dit encore le comédien.

Pour que l'évolution des mentalités opère, il faut agir dès le plus jeune âge, et de préférence dans tous les milieux. En ce sens, le théâtre jeunes publics qui va à la rencontre des élèves représente un formidable vecteur. *La Classe des mammoths* se joue devant des publics multiculturels, qui réunissent parfois dix ou douze nationalités différentes.

« On apporte la notion de liberté à des filles et garçons âgés de 6 à 12 ans, sans aborder la question délicate de la religion, mais par le biais de la Préhistoire. On peut par exemple leur dire qu'on a découvert, entre le XVII^e et le XX^e siècle, des Vénus préhistoriques, soit 119 statues de femmes et non d'hommes, car on portait, voici trente mille ans, une réelle dévotion aux femmes. Une petite fille musulmane, un garçon protestant, un bouddhiste peuvent adhérer à ce discours. »

STÉRÉOTYPES

Le spectacle s'accompagne de nombreuses animations révélatrices de l'état d'esprit des enfants. Benoît de Leu distribue, par exemple, différentes bandelettes reprenant des activités telles que le repassage, le tronçonnage, le change des bébés, etc. Les enfants sont invités à glisser la bandelette dans l'enveloppe ad hoc : filles, garçons ou filles et garçons. « Toutes, en réalité, peuvent aller dans l'enveloppe mixte, mais peu de garçons s'en rendent pas compte. Un enfant de cinquième primaire m'a un jour dit que langer les bébés était une affaire de filles. Il a provoqué un véritable tollé. Il a expliqué ensuite que ses parents s'étaient séparés quand il avait deux ans et que son père ne l'avait jamais langé. Il avait donc un point de vue très affectif. D'autres estiment que le maquillage concerne les homosexuels, alors qu'il est des populations, nord- ou sud-américaines, où les hommes se maquillent. Généralement, les enfants sont d'accord avec nos propos, de manière consensuelle, mais quand on les déguise en filles ou en

garçons, on tombe tout de suite dans les stéréotypes. »

Car les archétypes sont bien ancrés dans notre inconscient collectif, toutes générations confondues. Même les enseignants, pourtant pétris de bonnes intentions, tombent dans le panneau, félicitent les filles pour leurs jolies robes, les encouragent à faire un beau dessin, et pardonnent aux garçons leurs turbulences. Lors d'improvisations pour certaines situations, on verra souvent le père prendre la pipe et lire son journal. Il importe aussi d'aborder ce sujet auprès d'enfants qui ne connaissent pas encore les troubles de la puberté et ses comportements inhérents, tels que l'envie de séduire pour les filles et de protéger pour les garçons.

Affirmer son identité, accepter une période homosexuelle chez une adolescente, laisser les enfants aller à la rencontre de leur identité profonde sont autant d'objectifs du spectacle qui amène sur le plateau des sujets que l'enseignant n'oserait peut-être pas aborder. Il peut donc, à l'image de la musique, toucher l'esprit des enfants par le cœur et leur cœur par l'esprit. ●

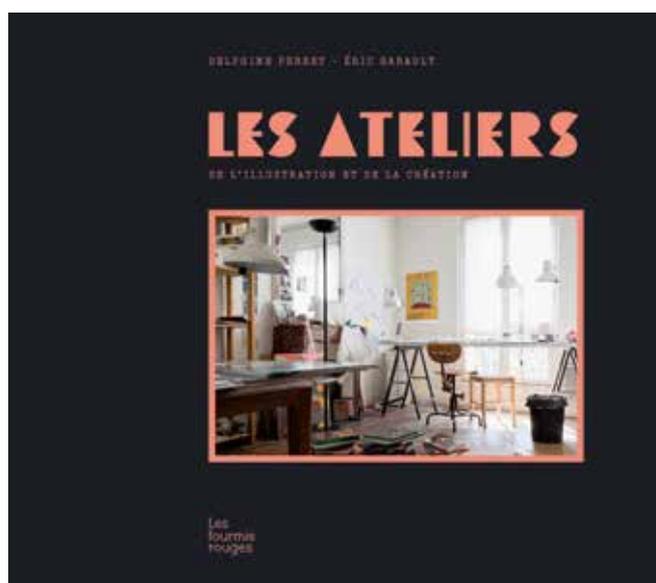
ATELIERS D'ILLUSTRATEURS(TRICES)

PAR MICHEL DEFOURNY
maître conférencier à l'ULg

Le volume est épais : 254 pages. En couverture, la photo de l'atelier de Martin Jarrie. Le titre est prometteur : *Les Ateliers de l'illustration et de la création*. Ils sont deux à avoir réalisé cet ouvrage.

Delphine Perret est illustratrice. Parmi ses nombreux titres, j'ai beaucoup aimé *Pedro crocodile et George alligator* (2013), *Pablo et la chaise* (2015), *Björn, six histoires d'ours* (2016), *Björn et le vaste monde* (2017). Éric Garault est photographe, il travaille depuis longtemps pour le Centre de Promotion du Livre de jeunesse de Montreuil. Il a assisté, en observateur, à des rencontres d'artistes et de leur public. Peu à peu, il a gagné leur confiance et s'est glissé dans leur intimité.

Ce projet est né à la suite d'une conversation sur les chemins de la création entre Delphine Perret et Éric Garault. Il est devenu au fil du temps, entre juin 2015 et juin 2019, un carnet de voyages qui les a menés à Paris, Die, Lyon, Strasbourg, Nantes, Montigny-sur-Loing, Chaumont-Gistoux, Archennes, Bruxelles. Mais surtout « au pays de ceux qui font rêver, qui font rire et pleurer, qui savent le mieux mettre notre cœur au creux de leurs mains et faire résonner nos histoires personnelles ».



Beatrice Alemagna, Gilles Bachelet, Betty Bone, Anne Brouillard, Loren Capelli, Benjamin Chaud, Kitty Crowther, Rebecca Dautremer, Gaëtan Doremus, Amélie Fontaine, Loïc Froissart, Michel Galvin, Bruno Heitz, Emmanuelle Houdart, Benoît Jacques, Martin Jarrie, Joëlle Jolivet, Magali Le Huche, Adrien Parlange, Aurore Petit, Vincent Pianina, François Place, Anouk Ricard et François Roca ont ouvert la porte de leur atelier au photographe et ont accepté qu'il fasse leur portrait. Ils ont également répondu aux questions de Delphine qui a ajouté des

croquis révélateurs des atmosphères : une lampe, une chaise, une cafetière napolitaine, une boîte de crayons, une plante verte et un arrosoir, des figurines, un écran d'ordinateur...

L'ATELIER

Pour Joëlle Jolivet, son atelier est comme une matrice avec son côté foetal, c'est un peu son cerveau, un bordel qu'il faudrait ranger. Pour Magali Le Huche et Emmanuelle Houdart, c'est une sorte de nid, un facilitateur de concentration, une sorte de cercle, un espace de paix. Pour Martin Jarrie, c'est une coquille, un endroit où rêver, s'épanouir dans le dessin et dans la peinture. Même métaphore pour Beatrice Alemagna, c'est une coquille d'escargot qu'elle se plaît à meubler. Pour Adrien Parlange, c'est un cadre, un lieu de vie et d'échange. Pour Loren Capelli, c'est l'espace de tous les possibles, comme un espace de jeu où plein de choses vont advenir. Bruno Heitz, quant à lui, compare son atelier à la table qu'il avait lorsqu'il était enfant et sur laquelle il faisait (ou pas) ses devoirs. François Place a installé



Atelier de Beatrice Alemagna

son atelier dans le garage de sa maison. Vide au départ, un peu blanc et froid, il l'a peuplé de petits objets, de dessins de copains, de tout un tas de choses et c'est devenu une sorte de petit musée vivant.

LES DÉBUTS DE JOURNÉE

Aurore Petit résume bien la façon dont commence la journée pour beaucoup d'entre eux : « Prendre un café, s'asseoir à ma table, ouvrir mes mails, répondre à des choses qui ne sont pas de l'ordre du dessin mais de l'organisationnel. C'est un rituel assez physique pour me calmer et me mettre dans ma petite bulle. On peut considérer que c'est la voie vers l'isolement. » Benoît Jacques qui réserve ses après-midi à la création s'occupe le matin de tâches administratives, des commandes, des factures, des paquets. Bruno Heitz se met au travail en ne travaillant pas. Il prend son vélo et va faire un tour. Il descend en ville, achète un journal, boit un café. Avant

de se mettre au travail, Betty Bone traîne comme Michel Galvin qui commence par perdre du temps. Il regarde internet, joue un peu de guitare et à un moment donné le travail est là : « Il me regarde obstinément, je ne puis plus le contourner », dit-il.

FACE AU TRAVAIL

Chacun réagit différemment face au travail. « Il faut labourer son champ », affirme François Roca qui bosse tous les jours même lorsqu'il ne se sent pas inspiré. Par contre, Bruno Heitz n'a jamais pensé à la notion de travail. Il dessine tout simplement, c'est la chose qui l'amuse le plus, une envie qu'il connaît depuis qu'il est petit. Tout comme Benoît Jacques qui affirme qu'il ne travaille pas mais qu'il joue. Pour Gilles Bachelet, travailler est à la fois agréable et stressant. Quant à Loren Capelli, elle veut que son travail au quotidien soit une recherche.

LE RAPPORT À L'ENFANCE

Benjamin Chaud a l'impression d'être assez connecté avec l'enfant qu'il était. « Quand j'avais sept ans, j'ai eu une sorte de crise mystique où je me suis senti sortir de mon corps. Je me suis vu enfant et je me suis dit : "Mais c'est moi, et c'est ma vie et je n'aurai que celle-là et, quand je serai un adulte, ce ne sera pas quelqu'un d'autre adulte, ce sera moi mais dans un corps plus grand. Mais ce petit noyau de moi sera le même." Quand j'étais petit, je faisais des personnages en pâte à modeler pendant des heures et des heures et j'étais Dieu. En tant qu'illustrateur, je le suis toujours. Toujours cet enfant qui s'ennuie et qui peut s'imaginer des univers contrôlables. » Ce sentiment de toute-puissance qu'éprouve l'enfant lorsqu'il se crée un monde, Martin Jarrie le ressent lorsqu'il dessine ou lorsqu'il fabrique des choses. « Je repense de temps en temps à ce plaisir incroyable que j'ai pu éprouver enfant en ►



- manipulant des bouts de bois. » Benoît Jacques lui aussi se sent extrêmement proche de l'enfant qu'il a été, stupéfait d'être vivant et de voir le monde. « De voir les plantes, le bleu du ciel, les animaux, les gens... Habité par cette excitation qu'on a tous connue en maternelle au moment où on va jouer. »

LE LIVRE

Le livre exerce une réelle fascination sur ces créateurs. Aurore Petit considère que le livre est l'objet le plus parfait du monde. Elle s'étonne : « C'est dingue tout ce qu'on peut faire entrer dans un livre [...] toute une vie. » « Cet objet assez simple, des pages reliées dans une couverture, est fabuleux », note François Place. Vincent Pianina adore le rapport à cet objet, avec les pages à tourner. « On tient la couverture, on peut le ranger avec d'autres livres, verticalement dans une bibliothèque. J'aime beaucoup faire tout l'habillage du livre. » Benoît Jacques est passionné par tout ce qui concerne la fabrication du livre, les techniques d'impression, la typographie, les papiers, les encres.

« Son contenu est évidemment primordial mais son contenant l'est tout autant. » Et de poursuivre : « La magie du livre comme support me semble inégalée, toujours porteuse de surprise et de fraîcheur. »

LES CARNETS

« Mon carnet est ce que j'ai de plus précieux. Ce qui est fou, c'est que c'est le seul espace fermé "à clé" que j'ai dans ma vie », confie Gaëtan Doremus qui ajoute : « Les germes des projets sur lesquels je bosse sont là, alors si je les perdais... » Pour Adrien Parlange, le carnet, c'est « le temps du livre rêvé, parce qu'il est flou, potentiellement plein de choses ». Anne Brouillard ne cesse de prendre des notes qu'elle utilise dans ses images. De son côté, Kitty Crowther travaille énormément à partir de carnets dans lesquels elle dessine spontanément, comme automatiquement. « C'est un peu comme marcher. Je sais qu'il y a des gens qui marchent pour avoir des idées. Moi j'ai besoin de dessiner. »

CORPS ET MOUVEMENT

Il ne faudrait pas croire qu'illustrer est une activité purement statique. Magali Le Huche trouve qu'il y a un rapport physique avec le dessin. Lorsque des difficultés surgissent, elle va marcher dans la rue, pour se distraire et parfois émerge une idée d'ouverture qui va débloquer ce qui coïncitait. « Changer de pièce donne des idées », constate Vincent Pianina. « Quand j'en ai marre d'être à table, je bouge », dit Martin Jarrie pour qui changer de position est important. « Quand je me suis mis à travailler par terre [...] ça a changé des choses. Ça a provoqué de nouvelles envies. »

Et si Bruno Heitz aime tant faire du vélo, c'est parce que pédaler l'aide à trier ses idées. Pour lui, « il y a dans l'activité vélocipédique quelque chose de la mastication ou de la rumination ». ●

- **Delphine PERRET, Éric GARAUULT, *Les Ateliers de l'illustration et de la création*, Les Fourmis rouges, 2019, 254 pages, 36,50 €**

DU WESTERN AU FÉMININ

PAR DANIEL DELBRASSINE

chargé de cours à l'ULg

Deux auteures choisissent le Western pour mettre en scène des héroïnes pas comme les autres : une digne fille de Calamity Jane et une jeune pionnière (malgré elle) de la ruée vers l'or. *Sans foi ni loi* de Marion Brunet (2019) et *La ballade de Lucy Whipple* de Karen Cushman (2019) ont plus d'un point en commun.

Marion Brunet, est une auteure jeunesse mais elle écrit aussi pour les adultes, et avec succès puisque son roman *L'Été circulaire* (Albin Michel, 2018) a reçu le Grand prix de littérature policière 2018. *Sans foi ni loi* fait figure d'exception dans un paysage éditorial dominé par les genres de l'imaginaire, car il réinvente les codes du Western dans un schéma traditionnel de roman initiatique.

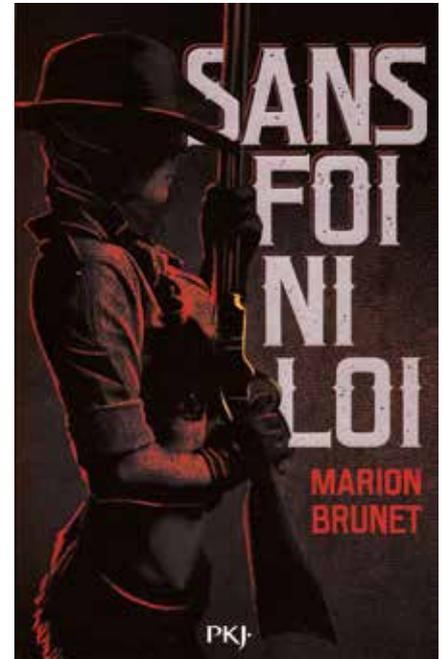
Avec son début *in medias res*, au milieu d'une scène de fusillade, *Sans foi ni loi* met en scène la rencontre plutôt agitée entre le narrateur et l'héroïne : « La première fois que j'ai obéi à Ab Stenson, je n'ai pas vu qu'elle était belle. D'ailleurs je n'ai pas compris que c'était une femme avant un moment, vu qu'elle portait des habits d'homme, le cheveu court, et qu'elle était si sale que seul un homme – du moins je le pensais à l'époque – pouvait traîner un col noir de crasse comme le sien et des paquets de poussière rouge au creux de chaque pli du visage » (p. 9).

SANS FOI NI LOI (2019)

Âmes sensibles s'abstenir¹... Garrett, le narrateur, a 16 ans et connaît déjà bien la violence, surtout celle de son père – le pasteur très pieux du patelin – qui le bat sauvagement « pour l'éduquer ». Quand Ab Stenson entre chez lui et le

prend en otage, c'est pour échapper à son arrestation. Ainsi commence une cavale en forme de récit initiatique : emmené par cette « grande sœur » un peu sauvage, Garrett va découvrir le monde en dehors du village, la violence des armes, la mort brutale, et l'amour.

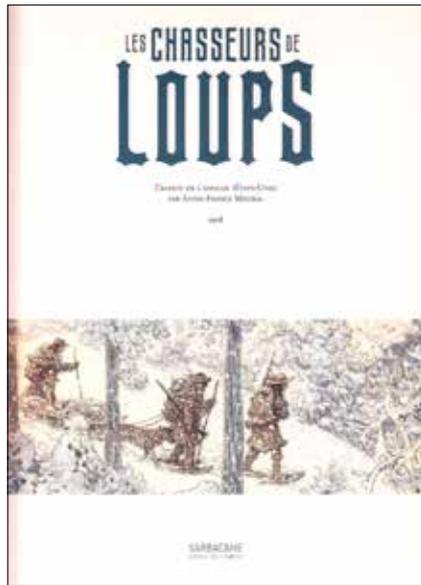
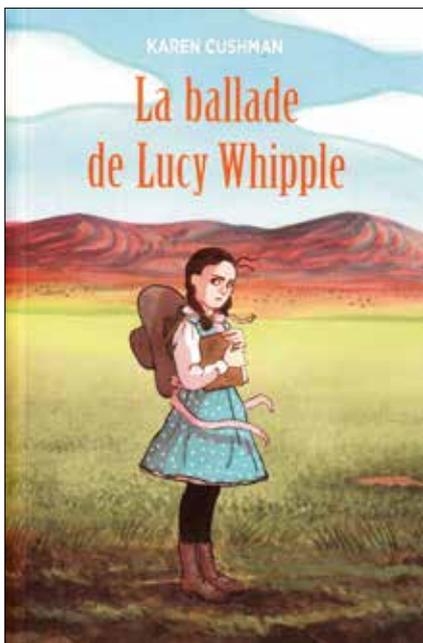
Le personnage d'Abigail Stenson ne manque pas de rappeler une certaine Calamity Jane. Fille indépendante et insoumise dans un Far-West hyper-violent, elle se trouve presque naturellement hors-la-loi. Aux yeux de ses contemporains, il y a en effet bien pire que de commettre un hold-up ou d'avoir tué (en légitime défense) ; Ab Stenson est « une femme qui s'habille en homme, une honte pour toutes les femmes de ce pays ! » (p. 190). Marion Brunet donne ici un portrait de femme qui rompt avec tous les stéréotypes de la féminité genrée, mais c'est surtout par son éthique que cette héroïne marque Garrett, son protégé... et le lecteur. Honnête et droite dans un monde « sans foi ni loi », Ab Stenson recourt à la violence parce qu'elle croit en des valeurs dans un monde qui n'en a pas. C'est elle qui aide à s'enfuir un Noir persécuté par des racistes, c'est elle qui ouvre les yeux de Garrett sur la violence familiale dont il est victime. Le narrateur sait ce qu'il doit à cette jeune femme : « Je suis né une deuxième fois sur ce cheval volé au shérif, l'aisselle meurtrie par le canon de son fusil » (p. 221).



Ab Stenson a un autre point commun avec son ancêtre Calamity Jane : elle a une fille, elle aussi... Pour laquelle elle est prête à tout et à laquelle Garrett promet de porter le témoignage de son amour maternel. On ne peut s'empêcher de penser aux *Lettres de Calamity Jane à sa fille*, dont l'authenticité a été contestée. Les vingt-sept lettres écrites entre 1877 et 1902 avaient été révélées par sa « fille » en 1941 sur CBS, à l'occasion de la fête des mères. Pour se faire une opinion, on lira l'article très nuancé de Laure Noël, publié dans la revue *Clio* (1999)².

LA BALLADE DE LUCY WHIPPLE (2002, RÉÉD. 2019)

Karen Cushman est l'auteure remarquée des romans historiques *Le livre de Catherine* (*Catherine, called Birdy*, 1994, trad. 1998 « Médium ») et *L'apprentie sage-femme*, Newberry Award Winner 1996 (*The Midwife's Apprentice*, 1995, trad. 1997 « Neuf »). Une fois encore, elle donne un beau portrait de femmes, salué comme une fresque historique et sociale par le *Publishers Weekly* (19



- ▶ août 1996). Intéressée par la culture populaire, elle se concentre dans *La ballade de Lucy Whipple* sur un épisode mythique de l'histoire états-unienne.

La mère de Lucy vient de perdre son mari et elle part avec ses enfants dans l'Ouest, où elle assume seule l'aventure dans un village de chercheurs d'or en Californie (1849-1852). Des baraques et des tentes, qui deviennent des maisons en bois, et finissent ravagées par un incendie. Lucy, 12 ans au début, raconte son expérience de la vie à la dure, lorsque l'on manque de l'essentiel et que la mort touche au plus près. C'est une fille qui aime les livres plus que tout (elle a lu le *Robinson suisse*) et souffre d'avoir quitté l'Est « civilisé ». Elle se rebaptise d'ailleurs (Californie devient Lucy), pour tenter d'échapper à son destin : « ... maman essayait de faire de moi une fille de l'Ouest » (p. 28). Éloignement, changement de nom, épreuves et révélations (esclavage, racisme) : son parcours est celui d'une initiation, achevée lorsqu'elle intervient avec force pour défendre publiquement une femme battue (p. 176).

Le titre de cet original américain de 1996 (*The Ballad of Lucy Whipple*, Clarion Books, NY) fait sans doute allusion à *The Ballad of Lucy Jordan*, une chanson surtout connue dans sa reprise en 1979 par Marianne Faithfull, et qui exprime le désarroi d'une femme au foyer, rêvant d'une autre vie. C'est pourtant une tout autre mélancolie qui colore les lettres que Lucy adresse à ses grands-parents restés dans le

Massachusetts. *La ballade de Lucy Whipple* a aussi servi de scénario pour un téléfilm américain (2001), avec Glenn Close.

LE WESTERN, UN GENRE « DÉPASSÉ » ?

Le Far-West a longtemps été un des plus puissants lieux de l'imaginaire, et pas seulement au cinéma. Karl May (1842-1912), qui fut l'auteur le plus lu en Allemagne, a donné au roman « Western » une notoriété exceptionnelle. Encore lues aujourd'hui en allemand, les aventures d'Old Shatterhand et de Winnetou, l'homme de la prairie, ont fait le bonheur des adolescents amateurs d'aventures et d'action³. Elles sont traduites en 1933, et leur dernière présence dans les catalogues francophones date des années 1980, toujours chez Flammarion, dans la collection « Bibliothèque du chat perché » qui accueillait aussi l'ours Winnie, Paddington, *Le magicien d'Oz*, le docteur Dolittle et Pinocchio.

En anglais, on mentionnera James Oliver Curwood (1878-1927), dont les romans sur les espaces naturels du Grand Nord adressés au public jeunesse seront traduits en « Bibliothèque verte », comme *Le Grizzly* (1960 ; *The Grizzly King*, 1916). Les éditions Sarbacane ont eu la bonne idée de republier son chef-d'œuvre, *Les Chasseurs de loups* (2019 ; *The Wolf Hunters*, 1908), consacré à une aventure de trappeurs

près du lac Nipigon. Le grand format met en valeur les superbes illustrations d'Anton Lomaev, un Biélorusse qui a étudié à Saint-Petersbourg et travaille surtout comme illustrateur de contes (Andersen).

Peu d'auteurs francophones se sont lancés sur le terrain si peu légitime du Western, une forme de roman d'aventure peu répandue en français, si l'on excepte la bande dessinée évidemment. En 1982, Pierre Pelot, publiait *Pour un cheval qui savait rire*, aux éditions de l'amitié – G.T. Rageot, dans la collection « Les maîtres de l'aventure ». Et son *Les Croix en feu* (Marabout, 1966), hanté par le Ku Klux Klan, était réédité en 2008 par L'Atalante jeunesse (Nantes). Le Western a suscité plus d'intérêt chez les auteurs d'albums⁴, notamment pour deux titres censés surprendre leur lecteur : *Le dernier cow-boy* (G. Kocjan et L. Renardy, L'Atelier du poisson soluble, 2017) et *Le meilleur cow-boy de l'Ouest* (Fred L., Talents hauts, 2008) sont des filles. ●

- ▶ **Marion BRUNET**, *Sans foi ni loi*, Pocket Jeunesse, 2019, 222 pages, 16,90 €
- ▶ **Jane CALAMITY**, *Lettres à sa fille*, trad. Marie Sully, Payot et Rivages, 1997, 112 pages, 6,20 €
- ▶ **James Oliver CURWOOD**, *Les chasseurs de loups*, illustr. Anton Lomaev, Sarbacane, Grands classiques illustrés, 2019, 112 pages, 25 €
- ▶ **Karen CUSHMAN**, *La ballade de Lucy Whipple*, trad. Raphaël Fejtö, L'École des loisirs, Médium poche, 2002, réédition 2019, 254 pages, 6,80 €

Notes

- (1) On renverra les âmes sensibles vers *Une super histoire de cow-boy* (Delphine Perret, Les fourmis rouges, 2018), où tout propos choquant est réécrit pour satisfaire aux irrépressibles besoins de censure.
- (2) Laure Noël, « Calamity Jane, *Lettres à sa fille*, traduit de l'anglais par Marie Sully, Paris, Payot et Rivages, 1997 (édition de poche), 114 p. », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], n° 10, 1999, <http://journals.openedition.org/cli/269>.
- (3) Karl May, *Winnetou, l'homme de la prairie* (tome 1), Flammarion, « Bibliothèque du chat perché », 1980. Présenté comme « traduit et adapté de l'allemand ».
- (4) Peter Elliott et Kitty Crowther, *Far West*, École des loisirs, « Pastel », 2018. T.-M. Le Tanh et J. de Loustal, *La ballade de Pat Garrett et Billy The Kid*, Seuil Jeunesse, 2008.

MARINE SCHNEIDER,

JEUNE ILLUSTRATRICE ET BOURLINGUEUSE

PAR ISABELLE DECUYPER

attachée principale, Service Littérature de jeunesse,
Service général des Lettres et du Livre

Jeune autrice-illustratrice belge, Marine Schneider nourrit ses créations de ses voyages dans des pays lointains. Lors de la Foire du livre de Bruxelles en mars 2020, celle-ci s'est prêtée au jeu de la masterclass avec Fanny Deschamps, son éditrice chez Versant Sud Jeunesse. Voici ce que le public présent a pu découvrir.

Marine Schneider, qui êtes-vous ? Racontez-nous votre parcours professionnel.

« J'ai toujours aimé dessiner. À dix-huit ans, j'ai entamé des études de graphisme à l'ERG, mais ce n'était pas vraiment ce que je souhaitais faire. J'ai pris une excellente décision en partant en voyage pendant trois ans, étant notamment fille au pair au Colorado puis au Canada.

De retour en Belgique, j'ai suivi des études d'illustration à l'école d'art LUCA à Gand où j'ai développé une véritable passion pour les livres illustrés. Durant le master, j'ai la chance d'avoir des profs comme Goele Dewanckel ou Gerda Dendoven. Mes études m'ont donné l'espace pour expérimenter de nouvelles choses, comme la bande dessinée.

Prise par le virus du voyage, je suis partie en Erasmus. J'ai choisi dans la liste des pays possibles celui où il y avait le plus de nature, ce qui m'a amené à Bergen en Norvège, où en hiver il pleut tout le temps.

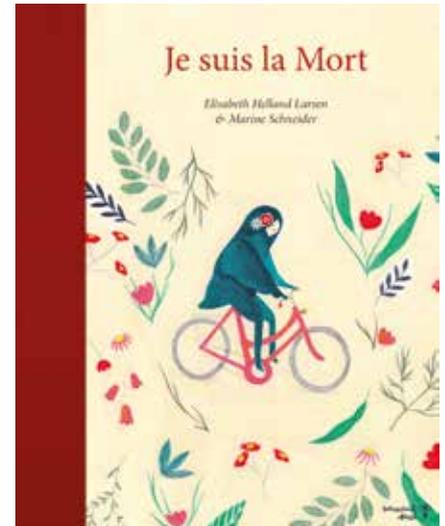
Un jour, lors d'une conférence dans le centre de Bergen, j'ai rencontré Svein Størksen l'éditeur norvégien de Magikon Forlag. Je ne comprenais presque rien à la langue mais j'ai aimé sa façon de réaliser ses livres, qui sont très beaux. J'ai conversé avec lui et trois mois plus tard, il m'envoyait le texte de *Je suis la Mort*, écrit en norvégien par

Elisabeth Helland Larsen. Ce fut ma première rencontre avec le milieu de l'édition. J'ai illustré le texte et le livre est paru en Norvège.

Je suis devenue bachelière en 2015. J'ai répondu à de nombreux appels à projets¹ (fanzines, expos...) qui m'ont permis de me confronter à des contraintes de format, de codes couleurs... ce qui est toujours utile pour se frotter aux réalités du métier. Pour réussir à travailler en tant qu'illustratrice, il fallait ensuite que je trouve une façon de faire voir mon travail, qu'il soit remarqué.

Et puis, à la fin de mes études en 3^e, j'ai commencé à faire des résidences². Il existe de nombreuses possibilités pour les artistes, partout dans le monde. On a accès à un espace où se consacrer entièrement à la création. Parfois, il y a des ateliers de céramique, de gravure... Personnellement, j'en ai fait en Corée, en Islande et en Norvège. C'est là que j'ai réalisé la trilogie *Je suis la Mort* ; *Je suis la Vie* ; *Je suis le Clown*. C'est aussi en Norvège que pour la première fois j'ai fait un atelier avec les enfants malgré la barrière de la langue. C'est important d'aller voir ce qui se fait ailleurs, découvrir les artistes de partout dans le monde.

De retour en Belgique, j'ai continué mes études avec un master, toujours à LUCA à Gand où j'ai bénéficié d'une bourse découverte de la Fédération Wallonie-Bruxelles pour réaliser une

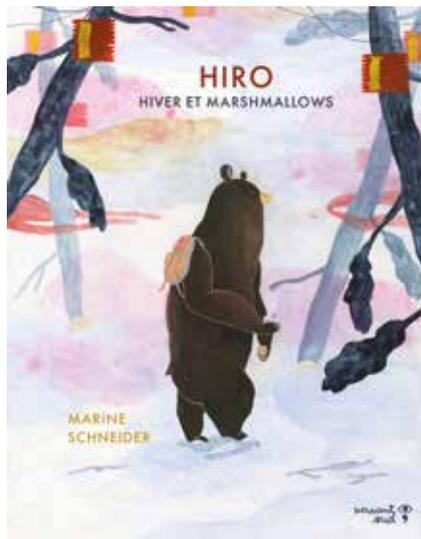
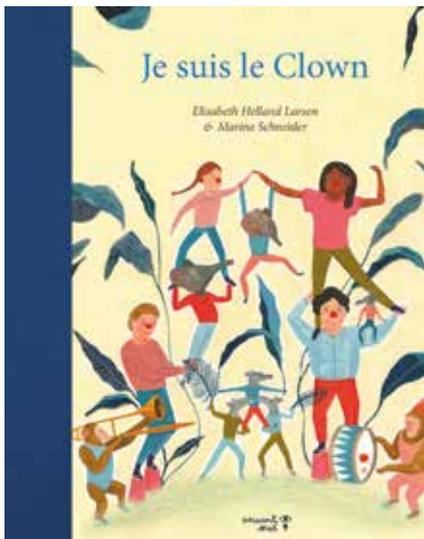


bande dessinée. Sortie de mes études, je me suis professionnalisée avec la création d'un site, des cartes de visite, une présence sur Instagram, sur Facebook. »

LE POINT DE VUE DE L'ÉDITRICE : FANNY DESCHAMPS À PROPOS DE MARINE SCHNEIDER

« Le parcours de Marine Schneider est un exemple très positif. Elle est en début de carrière et ça fonctionne vraiment bien pour elle. Mais ça n'est pas dû au hasard. Elle a mis en place des choses pour que ça marche.

Il y a deux axes importants : d'abord sa pratique artistique en tant que telle, qu'il faut nourrir en étant curieux, et affiner sans cesse ; et puis tout ce qu'il faut faire autour pour la faire connaître. Il importe donc de se construire un réseau avec une présence sur Internet car les éditeurs vont souvent voir en ligne. » Les éditeurs recherchent de vrais auteurs ; quelqu'un qui a du talent mais aussi tout un imaginaire. Fanny Deschamps conseille d'aller vers ses



- points forts (par exemple un dessin soit décoratif, soit jeté, ou encore un talent plus narratif...). Il y a énormément d'illustrateurs. Il faut se distinguer. C'est grâce aux réseaux sociaux, d'ailleurs, qu'elle a repéré Marine Schneider.

HISTOIRE D'UNE COLLABORATION : HIRO : HIVER ET MARSHMALLOWS

Après un premier rendez-vous, Fanny Deschamps avait la conviction qu'il y avait des histoires à créer avec Marine Schneider. Elle lui a donc proposé de créer un livre pour la collection « Les pétoches ». *Hiro : hiver et marshmallows*³ est donc arrivé.

Marine nourrit une obsession pour les ours. Elle a eu l'idée d'un ours débarquant dans un village ; une jeune ourse qui arrive dans une fête d'enfants et qui va faire peur à ceux-ci.

L'ourse Hiro est curieuse. Alors que sa petite famille hiberne, Hiro quitte la chaleur de la grotte pour découvrir le monde enseveli sous une neige d'ouate. Elle aperçoit de drôles de traces, qu'elle décide de suivre. Une odeur sucrée vient alors lui chatouiller les narines : celle des marshmallows que l'on grille sur le feu. Intriguée, l'ourse s'approche de la clairière... À la vue de l'ourse, tous les enfants se dispersent, sauf Émile. Tout en partageant des marshmallows qui coulent de douceur, les deux compères se lient d'amitié et découvrent

qu'ils ne sont pas si différents.

Ce sera encore l'histoire d'un ours qu'elle illustrera dans *L'ours Kintsugi*⁴.

« Je me considérais comme illustratrice et je n'avais pas écrit d'histoire. Grâce à l'accompagnement d'une éditrice, j'ai pu écrire l'histoire, faire grandir mon projet. Il a fallu beaucoup d'allers-retours entre nous, des remarques, des suggestions. Mais plus tard, pour *Grand ours, Petit ours*⁵, j'ai envoyé mon projet tel quel à l'éditeur Cambourakis qui a décidé de publier d'emblée. Il y a donc plusieurs manières de travailler. »

Fanny Deschamps accompagne les illustrateurs dans l'écriture car ils y sont moins formés. En Belgique, il existe peu de formations à l'écriture comme c'est le cas dans le monde anglo-saxon (même si des ateliers d'écriture se mettent en place comme ceux de Thomas Lavachery au Wolf).

Après le texte, l'étape du story-board permet de raconter en image. Parfois, il faut modifier le texte et travailler le rythme de l'album. Il faut faire attention à ce que tout respire, selon le conseil de Dominique Goblet reçu par Marine Schneider. Celle-ci s'enthousiasme : « Ce qui est super avec ce métier, c'est qu'on apprend tout le temps. » Elle adore avoir des remarques selon son éditrice, cela faisant progresser. Toutes deux ont beaucoup de plaisir à échanger sur le livre.

La couverture implique des contraintes plus commerciales. Fanny Deschamps explique l'importance de la lisibilité

pour la couverture, mais aussi que les gens soient séduits en voyant l'illustration. Pour *Hiro : hiver et marshmallows*, l'éditrice a suggéré d'ajouter des couleurs, des nuages... à une illustration très épurée. Les professeurs qui ont choisi de travailler avec cet album disent souvent : « La couverture nous a tapés dans l'œil. »

Ensuite, une fois le livre publié, il faut le faire vivre, ce qui relève de l'éditeur et de l'auteur. Il faut communiquer, faire connaître le livre.

Le programme « Écrivains en classe »⁶ aide vraiment à l'organisation d'ateliers en classe. « J'ai une nouvelle casquette, explique Marine Schneider. Je réalise des ateliers dans les écoles où je présente mon métier autour de mes livres ou encore j'aborde l'illustration en utilisant d'autres albums. Aller rencontrer les enfants permet aussi au livre de gagner sa vie. Cela arrive même à l'international : j'ai été invitée avec mon éditrice à la foire de Taipei pour faire des ateliers ! »

Par la suite, les trois livres norvégiens, *Je suis la Mort ; Je suis la Vie ; Je suis le Clown*, ont été publiés en français chez Versant Sud Jeunesse avec un important travail sur la traduction.

DANS LE FUTUR...

Le prochain livre de Marine Schneider aura pour titre *Tu t'appelleras Lapin*. C'est une histoire entre Fifi Brindacier et Totoro, un peu étrange... À découvrir en automne chez Versant Sud Jeunesse. ●

INFOS :

www.marine-schneider.com

Notes

(1) Cf. <https://drawmeabighornsheep.tumblr.com/>

(2) Voir pour plus d'infos : <https://resartis.org> et <https://www.transartists.org/>

Ces sites présentent la possibilité d'aller partout dans le monde et de se consacrer à un projet. Il faut parfois justifier pourquoi l'on choisit tel pays.

(3) Versant Sud, 2018.

(4) Texte de Victoire de Changy, Cambourakis, 2019.

(5) Cambourakis, 2020

(6) www.litteraturedejeunesse.be

JOURNÉE

« PARCOURS CRÉATIFS AUTOUR DES ALBUMS » EN BRABANT WALLON

PAR ISABELLE DECUYPER

attachée principale, Service Littérature de jeunesse,
Service général des Lettres et du Livre

Organisé par la bibliothèque publique centrale du Brabant wallon-FWB, le 24 janvier, dans le cadre de l'exposition *Le petit monde de Michel Van Zeveren*, l'objectif de la journée était d'outiller les participants en pistes d'exploitation nouvelles ou revisitées et en carnets d'adresses.



Atelier musique à la Bibliothèque de Nivelles © I. Decuyper

Organisé par la bibliothèque publique centrale du Brabant wallon-FWB, le 24 janvier, dans le cadre de l'exposition *Le petit monde de Michel Van Zeveren*, l'objectif de la journée était d'outiller les participants en pistes d'exploitation nouvelles ou revisitées et en carnets d'adresses.

Diane-Sophie Couteau explique en introduction que l'album *Et pourquoi ?* a changé sa façon de voir les choses parce que la littérature de jeunesse permet d'ouvrir un regard différent et est un outil de lien social, avant d'évoquer l'édition 2020 des Nuits d'encre et une exposition exceptionnelle sur l'œuvre de M. Van Zeveren.

Lucie Cauwe interviewe ensuite M. Van Zeveren qui retrace son parcours.

« Est-ce que l'on perd son temps en racontant des histoires ? », une question à laquelle Yvonne Chenouf, membre de l'AFL¹, tentera d'apporter des réponses via un exposé détaillé et rempli de citations, d'emprunts. La littérature, ce sont des textes lacunaires ; il y a des trous car les textes² sont paresseux³, dit Y. Chenouf montrant que « histoires » au pluriel, associé au verbe « raconter »

a quelque chose à voir avec l'invention, la duperie, le mentir-vrai⁴. On fait semblant d'y croire. Pour rentrer dans la littérature, il faut de la croyance.

Rendant hommage à Mario Ramos⁵, Y. Chenouf montre que son loup se la pète. Quand on se raconte des histoires, on se la raconte (arrogance). Le terme « fiction » ayant deux sens : façonner mais aussi feindre. La peur comme le rire sont les matières premières des histoires installées depuis les histoires antérieures. Pourquoi changer ?

- Ce que les enfants aiment, c'est qu'on se mette tous ensemble pour lire des histoires dans les livres. L'avantage de la lecture aux tout-petits est le fait qu'on les forme à la narration mais quand on lit trop souvent la même histoire, on les conforme. Il s'agit de viser le re-commencement, pas la répétition. « Je n'ai pas eu de livres car j'ai eu 1.000 fois mieux, une grand-mère qui me racontait des histoires⁶. » On lit/écoute des histoires pour les vérités enveloppées dans les pages et entre les livres.

Faire des histoires, c'est penser au format du livre. On met dans le livre un découpage de la réalité. Les albums qui ajoutent des manipulations⁷, ceux qui favorisent l'anticipation, l'interprétation, le débat mettent le lecteur/auditeur en situation de coproduction du sens. Dès le format, le sens est activé. Dès le titre, le lecteur/auditeur est en état d'attente. Dès la première phrase, il mobilise les scénarios connus qui structurent sa vision et peuvent la conformer.

Il importe de faire des lectures « palimpsestueuses » qui disent ce qu'il y a dessous. Les livres structurent la vie. Il importe de varier les livres sur un même thème ; aller voir une autre histoire qui nous raconte une histoire⁸, en amenant des livres qui créent des contrepoints⁹.

Un livre est un plagiat réussi. L'écrivain passe à travers les voix entendues. Il en recueille les échos qu'il classe selon son point de vue en laissant croire à l'universalité de son propos. Un bon livre traverse toutes les classes sociales. Les éditeurs aussi doivent varier les sources de points de vue.

Lire, c'est interpréter ensemble ; montrer comment fonctionnent les récits ; rendre les histoires accessibles. Pensons à la fonction trophique des histoires. On lit/écoute pour être avec les autres.

Une histoire, c'est un début, un milieu, une fin et le rythme¹⁰. Une histoire, c'est une version parmi d'autres d'une situation vécue ou probable. Avec la

littérature, notre vie peut exister plusieurs fois. Pour qu'il y ait une histoire, il faut une péripétie, une action¹¹. Et de conclure : Les écrivains ont les moyens d'emmener les enfants vers du soupçon.

Les participants ont ensuite pu expérimenter des pistes d'animations autour d'albums jeunesse lors d'un atelier au choix : jeu, musique, numérique, oralité, philo, photos et arts plastiques, yoga. ●

Notes

- (1) AFL : Association française pour la lecture, <http://www.lecture.org>.
- (2) Citant *Dix petites graines* de Ruth Brown.
- (3) Se référant à Umberto Eco.
- (4) Se référant à Aragon.
- (5) Avec *C'est moi le plus fort et C'est moi le plus beau*.
- (6) Se référant à Elzbieta, dans *L'Enfance de l'Art* : « Je n'ai donc pas eu de livres, mais je n'en garde pas le moindre regret, car j'ai eu mille fois mieux : une vieille fée marraine sur les genoux de laquelle je m'installais au crépuscule devant la fenêtre... pour l'écouter me raconter, sans jamais se fatiguer de me les répéter, les contes de Grimm... Un des aspects les plus fascinants de ces récits résidait dans leur répétition. C'est par la répétition que ces contes acquéraient leur force de vérité. Leur petit nombre – il y en avait peut-être sept – n'entraînait aucune usure, au contraire me semblait-il, une trop grande variété les aurait dépouillés d'une bonne part de leur puissance. »
- (7) À celles qui consistent à ouvrir, fermer le livre et tourner les pages.
- (8) Faisant référence à la polyphonie prônée par Mikhaïl Bakhtine.
- (9) Comme le fait un nouvel album : *Ilié Prépéleac*, de Nora Letca et Aglaé Rochette, *Le Cosmographe*, novembre 2019.
- (10) Citant Philippe Corentin. Dès le titre, dès la première image, la première phrase, l'auditeur ou le lecteur est emporté vers une fin imaginée par un auteur qui crée une attente, la déjoue, la maintient à flot.
- (11) Sinon il n'y a rien à raconter. La force des histoires, c'est de promener ses lecteurs dans les temps les plus lointains et dans ceux qui ne sont pas encore advenus et semblent irréalisables (cf. le *Nautilus* et l'*Albatros* de Jules Verne). Lire des histoires consiste à faire revenir le lecteur ou l'auditeur du « là-bas et alors » du récit à « l'ici et maintenant » du moment où il est raconté.



RETROUVEZ LES RUBRIQUES

MISE EN POCHEs & RECENsIONS

DE LIVRES ET BANDES DEssINÉEs



sur le site

www.bibliotheques.be

(rubrique Publications)

LES RECENsIONS sONT RÉDIGÉEs PAR

Michaël Avenia (cinéma), Michel Bougard (sciences), Thomas Casavecchia (sociologie), Pol Charles (fictions, langues, philosophie), Benoît Dejemeppe (droit, criminologie), Anne Delplace (bibliothèques), Philippe Delvosalle (cinéma), Catherine De Poortere (cinéma), Jean-François Füeg, Arnaud Knaepen (histoire ancienne), Benoît van Langenhove (musiques), Marc Lavallé, Yvette Lecomte (sociologie), Alexandre Lemaire, Bernard Lobet (politique, économie, philosophie, langues), Philippe Maes (histoire contemporaine), Bruno Merckx, Catherine Renson (témoignages, art de vivre), Florence Richter, Marc Roesems (cinéma), Nathalie Trouveroy (arts), Franz Van Cauwenbergh (BD), Jacques Van Rillaer (psychologie).

La rubrique « Mise en poches » est réalisée par Paulette Temmerman

LECTURES.CULTURES

NUMÉRO 18



10



22



54

03 ÉDITORIAL

03 En confinement
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 Journée Pro 2020 de l'Astrac :
son métier comme passion
par Nicolas Canta
08 Festival du film sur la ruralité
À travers champs
par Céline D'Ambrosio

10 ICI ET AILLEURS

10 Médiathèque et Bibliothèque Sésame à
Schaerbeek : rencontre et culture pour tous
par Liliane Fanello

14 MÉTIER

14 Silvano D'Angelo, responsable
administratif et financier au Centre culturel
Eden de Charleroi
par Pierre-Jean Tribot

16 NUMÉRIQUE

16 Des réseaux sociaux
pour les bibliothèques
par Cynthia Empain

19 PORTRAIT

19 Bernard Tirtiaux : du vitrail à l'opéra conté
par Catherine Callico

22 ACTION

22 La tendance Repair :
quand culture rime avec écologie
par Thomas Casavecchia
26 Ateliers slam et citoyenneté
par Catherine Callico
30 Des artistes pour la migration : souvenirs
d'une exposition qui ne s'est pas ouverte
par Benoit van Langenhove

34 AUDIO

CD
34 Le portrait musical
par Benoit van Langenhove

DOCU
36 Brussels Footage : jeux de meccano mémoriel
pour une ville-puzzle
par Philippe Delvosalle

39 LECTURE

SOCIÉTÉ
39 Capitalisme, stop ou encore ?
par Thomas Casavecchia
42 Temps mêlés avec des classiques
par Pol Charles
45 Jan van Eyck, la matière sublimée
par Nathalie Trouveroy

BD

47 Lewis Trondheim, joueur et instinctif
par Marianne Puttemans

49 JEU

49 Jeux de société au Japon
par Pascal Deru

51 JEUNESSE

ACTION
51 La leçon d'égalité
de *La Classe des mamouths*
par Laurence Bertels

ENFANT
54 Ateliers d'illustrateurs(trices)
par Michel Defourny

ADO
57 Du Western au féminin
par Daniel Delbrassine

PORTRAIT
59 Marine Schneider,
jeune illustratrice et bourlingueuse
par Isabelle Decuyper

COLLOQUE
61 Journée « Parcours créatifs
autour des albums » en Brabant wallon
par Isabelle Decuyper